

---

ANTONIO DE LEBRIJA

GRAMATICA CASTELLANA

REPRODUCTION PHOTOTYPIQUE DE L'ÉDITION PRINCEPS (1492)

PUBLIÉE AVEC UNE PRÉFACE

PAR

E. WALBERG

HALLE A. S.

MAX NIEMEYER, ÉDITEUR

1909

---

INTERNET  
WEBINCUNABULA  
1999

---

## Préface.

L'histoire de la philologie espagnole date de la fin du moyen âge. Déjà en 1433 le marquis de Villena avait donné dans son *Arte de trobar* — dont il ne reste qu'un court fragment — un essai d'orthologie et d'orthographe assez curieux, bien que confus. En 1490 Alfonso Fernández de Palencia publia le plus ancien vocabulaire latin-espagnol, *Uniuersal vocabulario en latin 7 en romance collegido por el cronista Alfonso de Palenzia* (Hispalis, anno salutis millesimo quadingentessimo nonagessimo).

Mais le véritable fondateur de la philologie espagnole fut Antonio de Lebrija (ou Nebrija), surtout par son dictionnaire latin-espagnol et espagnol-latin, dont la première partie fut imprimée en 1492,<sup>1</sup> sa *Gramatica castellana* (1492) et ses *Reglas de*

*orthographia en la lengua castellana* (1517). Dans le prologue de la grammaire qu'on va lire ci-après Lebrija dit: "io quise echar la primera piedra 7 hazer en nuestra lengua lo que Zenodoto en la griega 7 Crates en la latina. Los cuales aun que fueron vencidos delos que despues dellos escriuieron: alo menos fue aquella su gloria 7 sera la nuestra: que fuemos los primeros inuenteores de obra tan necessaria". C'est là un titre d'honneur que personne ne lui disputera. En effet, non seulement Lebrija est le plus ancien grammairien de la langue espagnole, mais, si le provençal et le français peuvent se vanter de posséder des traités grammaticaux antérieurs à celui de Lebrija, du moins sa *Gramatica* est la première grammaire romane écrite par un humaniste.

Pour plusieurs raisons je n'étudierai pas ici en détail la grammaire de Lebrija ni la vie et l'œuvre de son auteur. Une main autrement sûre et compétente que la mienne nous retracera bientôt, je l'espère, la figure intéressante du célèbre humaniste espagnol: M. Fr. Novati rassemble depuis assez longtemps déjà les matériaux d'une telle étude. Pour ma part, je dois me borner à donner quelques renseignements bibliographiques sur l'ouvrage dont je publie ici une reproduction phototypique. Je m'empresse de dire que je dois une grande partie de ces renseignements à l'obligeance de MM. A. Morel-Fatio et R. Menéndez Pidal, auxquels j'adresse ici mes vifs remerciements.

Les exemplaires de l'édition princeps parvenus jusqu'à nous, sont extrêmement rares. En dehors de l'Espagne je n'en connais qu'un seul, conservé à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, où il porte la signature S. Q. P. III.31. M. Novati veut bien m'informer que, à sa connaissance, aucune autre bibliothèque d'Italie ne possède le livre en question.

L'exemplaire qui a servi de base à la présente édition se trouve à la Bibliothèque Colombine de Séville (n° 3275), et a appartenu à Fernand Colomb lui-même. Je l'ai fait photographier lors d'un séjour à Séville au printemps de 1902. A Séville j'eus également entre mes mains un second exemplaire, appartenant au duc de T'Serclaes de Tilly. La Bibliothèque particulière du Roi à Madrid ne possède pas moins de deux exemplaires de la *Gramatica* de Lebrija; je n'en connais pas les cotes. Dans la Biblioteca Nacional se trouve un exemplaire (I. 1070), qui est malheureusement mutilé; il y manque le fol. i. 1., qui a été remplacé par le feuillet correspondant de la réimpression dont il sera parlé plus loin. Incomplet est de même celui que possède la Biblioteca Universitaria de Derecho (coté 108-Z-12): outre que le premier feuillet est légèrement déchiré, les fols. a. VIII et b. I font défaut; on y a suppléé en insérant deux feuillets manuscrits. Dans la bibliothèque provinciale de Cáceres il existe également un exemplaire; et un autre, qui a appartenu à feu D. Aureliano Fernández-Guerra y Orbe, se trouve actuellement dans la possession d'un neveu de ce savant, D. Luis Valdés.

D. Dionisio Hidalgo, dans son *Boletín bibliográfico español*, t. I (Madrid, 1860), p. 180, n° 1280, et t. II (1861), p. 7 ss., n° 49, mentionne l'existence de deux exemplaires de la grammaire de Lebrija, dont l'un se trouvait à la bibliothèque du Ministerio de Fomento, l'autre, dans la "Libreria del S<sup>r</sup> Hernandez", Tolède. Enfin une librairie espagnole mettait en vente, il y a cinq ans, un exemplaire de l'édition

originale au prix modique de 50 pesetas; cf. *Boletín bibliográfico de la Viuda de Rico*, novembre 1904: "Nebrissensis (Aelii Antonii), Gramática castellana. Salamanca 1492, en 4°, holandesa, gótico, primera edición." J'ignore le sort ultérieur de ces derniers exemplaires.

Selon Nicolás Antonio, *Bibliotheca scriptorum Hispaniæ*, p. 137, une seconde édition de la *Gramatica* aurait paru à Alcalá de Henares, en 1517. C'est là sans doute une erreur; N. Antonio aura confondu la Grammaire et les *Reglas de Orthographia*, qui furent en effet publiées à Alcalá en 1517. Voy à ce sujet Gallardo, *Ensayo de una Biblioteca española de libros raros y curiosos*, t. III, col. 346. Juan Catalina García, *Ensayo de una Tipografía complutense*, ne mentionne, sous l'année 1517, d'autre ouvrage de Lebrija que les *Reglas*.

Il existe cependant de la Grammaire de Lebrija une réimpression, qui est à présent presque aussi introuvable que l'édition originale. Le comte de la Viñaza se borne à en dire<sup>2</sup>: "A mediados del siglo pasado fué contrahecha esta edición (dicese que por el Conde de Saceda); pero aunque se reprodujo con exactitud, empleóse en todo el libro la letra romana, por lo qual se distingue completamente de la edición incunable, que fué impresa con letra gótica". En réalité l'exactitude de la reproduction laisse à désirer. Sans parler des fautes d'impression pures et simples, la seconde édition non seulement résoud les abréviations de la première, mais elle ajoute des accents et rajeunit d'une manière fâcheuse l'orthographe de l'auteur, en introduisant assez souvent *v* pour *b*, *ç* pour *z* et vice versa. On sait qu'au temps de Lebrija ces signes représentaient encore quatre sons distincts; c'est ce qui ressort du reste déjà du chapitre 5 du premier livre de la *Gramatica*.<sup>3</sup>

Le comte de la Viñaza ne dit pas sur quoi se fonde l'attribution au comte de Saceda de la réimpression de la Grammaire d'Antonio de Lebrija. Plusieurs circonstances parlent cependant en faveur de cette hypothèse. Don Francisco Miguel de Goyeneche y Balanza, qui obtint le titre de comte de Saceda en 1743 et hérita de celui de marquis de Belzunce cinq ans plus tard, à la mort de son frère aîné, D. Francisco Xavier, était né à Madrid en 1705 et mourut en 1762. Il était très lettré, membre du conseil de l'Academia de S. Fernando, et d'ailleurs chevalier de l'ordre de Santiago, chambellan du Roi et trésorier de la Reine.<sup>4</sup> Ce gentilhomme paraît en effet avoir pris plaisir à rééditer des livres anciens et rares. Ainsi Barrera<sup>5</sup> nous raconte qu'il "contrefit" vers 1744 à 1747 plusieurs ouvrages de Lope de Vega, entre autres les *Fiestas de Denia á Filipino III*, dédiées par Lope à la mère du marquis de Sarria, D<sup>a</sup> Catalina de Sandoval y Zúñiga (Valencia, 1599), ses *Rimas* (Lisboa, 1605), etc.

La réimpression de la Grammaire de Lebrija n'est pas datée, mais elle paraît bien remonter à la même époque que celles que je viens de mentionner. Il est vrai qu'à en croire un bibliophile de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Fray Francisco Méndez, elle serait sensiblement plus récente. Voici ce que dit celui-ci, en 1796, à propos du livre de Lebrija: "De esta obra hay dos ediciones, que yo sepa, una legítima, la que por sugeto fidedigno que la ha visto, sé que existe en la libreria del S<sup>r</sup> Mayans: y otra contrahecha ó falseada que es de mi uso . . . la edicion antigua original . . . es tan rara que apenas se halla uno ú otro ejemplar. Además de todo esto se sabe casi á punto fijo quien fué el

que la hizo imprimir ó imprimió habrá unos veinte años poco mas ó menos".<sup>6</sup> Pourtant la "contrefaçon" existait en réalité bien plus de vingt ans avant l'époque où écrivait le P. Méndez. Dans le *Specimen Bibliothecæ Hispano-Majansianæ sive Idea novi catalogi critici operum scriptorum hispanorum quæ habet in sua bibliotheca Gregorius Majansius* (Hannoveræ, MDCCLIII), est mentionnée une imitation récente de la grammaire de Lebrija: "Linguæ Castellanæ Grammaticam ante paucos annos recusam cum primæ editionis imitatione". L'apparition de ce livre coïncide donc avec celle des publications analogues du comte de Saceda, et l'on ne risque guère de se tromper en voyant en lui l'auteur de la réimpression de la Grammaire de Lebrija.

Point n'est besoin de prouver ici l'utilité d'une nouvelle édition de cet ouvrage célèbre, qui a été consulté ou imité par presque tous les grammairiens espagnols postérieurs, et qui, encore aujourd'hui, fournit beaucoup de renseignements intéressants à ceux qui étudient la métrique, la morphologie ou la phonétique historiques de l'espagnol.<sup>7</sup> Il est vrai que le comte de la Viñaza l'a reproduit en grande partie dans sa *Biblioteca histórica de la Filología castellana*. Seulement ce livre, qui a coûté à son auteur une très grande somme de travail, n'est pas d'un usage bien commode, et l'exactitude de la reproduction des textes cités n'y est pas toujours impeccable. En ce qui concerne la Grammaire de Lebrija, M. de la Viñaza s'est servi, non de l'original, mais de la réimpression dont je viens de parler. Il en reproduit par conséquent les fautes, en en ajoutant un certain nombre d'autres.

Prenons comme spécimens les premiers chapitres cités en entier dans la Biblioteca (col. 1077 sqq.), chap. 4 et 5 du livre I (traitant de l'orthographe). Sans parler de fautes de moindre importance, on y relève les bourdons suivants<sup>8</sup>: . . . el que quiere [reduzir en artificio algu[n] lenguaje: primero] es menester que sepa etc. (col. 1077, l. 21); . . . la *ch* espessa 7 mas floxa, la *g* en media manera, porque comparada a la [.c. es gruessa. co[m]parada ala .ch. es sutil. La .t. th. d. suenan expediendo la boz puesta la parte delantera dela lengua entre los dientes apretandola o afloxandola mas o menos. por que la .t. suena limpia de aspiracion. la .th. floxa 7 espessa la .d. en medio. por que comparada ala] *th* es sutil, comparada a la *t* es floxa (col. 1079, l. 13 d'en bas). Au lieu de: . . . solamente nos sirven por si mesmas e por otras estas seis *c. f. m. o. p. r. s. t. z.*... (col. 1080, l. 26), l'original porte: sola mente nos sirven por si mesmas estas doze *a. b. d. e. f. m. o. p. r. s. t. z.* En outre on lit, col. 1078, l. 7: breuiatura de *es*, faute pour breuiatura de *.cs.*; col. 1079, l. 5: unas figuras, pour cuias figuras; col. 1080, l. 3: puedan, pour pueden; ibid. l. 11: la *th* como la *r*, lire la *.th.* como la *.t.*; ibid. l. 20 d'en bas: *h. q. k. r. y.*, lire *h. q. k. x. y.*;<sup>9</sup> ibid. l. 7 d'en bas: con todas, lire contadas; col. 1081, l. 15: podiamos, lire podriamos; ibid. l. 18 d'en bas: las principales letras, lire las primeras letras; ibid. l. 15 d'en bas: acostumbremos, lire acostumbremos; ibid. l. 10 d'en bas: porque los griegos ni los latinos, lire por que ni los griegos ni latinos. De même fuerza au lieu de fuerça, passim; bezo pour beço, col. 1079, l. 10 et 2 d'en bas; corazon pour coraçon etc., fautes qui se trouvent déjà dans Saceda.

Le procédé de reproduction que j'ai choisi pour la présente édition de la *Gramatica* exclut à priori ces sortes d'inexactitudes. D'autre part la netteté de la reproduction laisse par ci par là à désirer. Les premières lignes, imprimées en rouge

dans l'original, de la page 1 (fol. a. ii. r<sup>0</sup>)<sup>10</sup> ayant souffert tout particulièrement, je ne crois pas inutile de les transcrire ici encore une fois. Les voici: Ala mui alta 7 assi esclarecida princesa doña Isabel la tercera deste nombre Reina i señora natural de españa 7 las islas [de] nuestro mar. Comiença la gramatica que nueva mente hizo el maestro Antonio de lebrixa sobre la lengua castellana. 7 pone primero el prologo. Leelo en buen ora.

Les initiales des chapitres manquent dans la plus grande partie du livre. Ce n'est qu'à partir du cahier g que l'imprimeur a indiqué, en petits caractères, placés au milieu des espaces laissés en blanc, les lettres qui devaient être insérées, peut-être en rouge. Deux fois, au début des chapitres 1 et 2 du livre V (fol. g. vii. r<sup>0</sup> et v<sup>0</sup>), un lecteur peu attentif a ajouté à l'encre, dans l'exemplaire de la Colombine, de grandes initiales, qui se retrouvent sur le fac-similé; dans le premier cas il a écrit par erreur T au lieu de C. — J'indique ici les initiales omises. Prologo (fol. a. ii. r<sup>0</sup>): Q — Libro I<sup>o</sup>. Cap. 1 (fol. a. v. r<sup>0</sup>)<sup>11</sup>: L — Cap. 2 (ibid. v<sup>0</sup>): E — Cap. 3 (fol. a. vii. v<sup>0</sup>): L — Cap. 4 (fol. a. viii. r<sup>0</sup>): D — Cap. 5 (fol. b. i. v<sup>0</sup>): L — Cap. 6 (fol. b. iii. v<sup>0</sup>): V — Cap. 7 (fol. b. iii. v<sup>0</sup>): T — Cap. 8 (fol. b. vi. r<sup>0</sup>): H — Cap. 9 (fol. b. vii. r<sup>0</sup>): E — Cap. 10 (fol. c. i. r<sup>0</sup>): D — Libro II<sup>o</sup>. Cap. 1 (fol. c. i. v<sup>0</sup>): D — Cap. 2 (fol. c. ii. v<sup>0</sup>): P — Cap. 3 (fol. c. iii. v<sup>0</sup>): L [lire Los verbos] — Cap. 4 (fol. c. iii. r<sup>0</sup>): C — Cap. 5 (fol. c. v. v<sup>0</sup>): I — Cap. 6 (fol. c. vi. v<sup>0</sup>): L — Cap. 7 (fol. c. vii. v<sup>0</sup>): A — Cap. 8 (fol. c. viii. v<sup>0</sup>): T — Cap. 9 (fol. d. ii. v<sup>0</sup>): L — Cap. 10 (fol. d. iii. v<sup>0</sup>): A — Libro III<sup>o</sup>. Cap. 1 (fol. d. v. r<sup>0</sup>): S — Cap. 2 (ibid. ibid.): N — Cap. 3 (fol. d. vi. v<sup>0</sup>): E — Cap. 4 (fol. d. viii. r<sup>0</sup>): D — Cap. 5 (fol. e. i. v<sup>0</sup>): V — Cap. 6 (fol. e. ii. r<sup>0</sup>): E — Cap. 7 (fol. e. iii. v<sup>0</sup>): D — Cap. 8 (fol. e. iii. v<sup>0</sup>): P — Cap. 9 (fol. e. v. v<sup>0</sup>): T — Cap. 10 (fol. e. vi. v<sup>0</sup>): V — Cap. 11 (fol. e. vii. v<sup>0</sup>): A — Cap. 12 (fol. e. viii. v<sup>0</sup>): G — Cap. 13 (fol. f. i. r<sup>0</sup>): P — Cap. 14 (fol. f. ii. r<sup>0</sup>): U — Cap. 15 (ibid. v<sup>0</sup>): P — Cap. 16 (fol. f. iii. v<sup>0</sup>): A — Cap. 17 (fol. f. v. r<sup>0</sup>): C — Libro IV<sup>o</sup>. Cap. 1 (fol. f. v. v<sup>0</sup>): E — Cap. 2 (fol. f. vi. r<sup>0</sup>): E — Cap. 3 (ibid. v<sup>0</sup>): S — Cap. 4 (fol. f. viii. r<sup>0</sup>): T.

Voici les autres fautes d'impression de l'édition princeps que j'ai relevées: Fol. a. iii. r<sup>0</sup>, l. 4: nagocio, lire negocio — Ibid. ibid., l. 9: zeno doto, l. zenodoto — Fol. b. i. r<sup>0</sup>, l. 6 d'en bas: paco, l. poco — Ibid. v<sup>0</sup>, l. 5: como la .e., l. como la .c. — Ibid. ibid., l. 6: .e. g., lire .c. g. — (Fol. b. iii. r<sup>0</sup>, l. 18: titlo[n], à résoudre non pas titlon, comme le fait la réimpression du comte de Saceda, mais titulo, que donne l'Orthographia de Lebrija, où ces chapitres se retrouvent avec quelques variantes. Cf. d'ailleurs Capitulo[n] x, fol. b. viii. v<sup>0</sup>; dlo[n]s = delos, dla[n] = dela, dla[n]s = delas, tpo[n] = tiempo, passim.) — Fol. b. iii. r<sup>0</sup>, l. 3 d'en bas: Supprimer vau devant co[n]sona[n]te — Fol. b. vi. r<sup>0</sup>, l. 12: nuvedad, lire novedad — Ibid. v<sup>0</sup>, l. 2: primera mete, l. primera me[n]te — Ibid. ibid., l. 14: aguitar, l. aguaitar — Fol. b. vii. v<sup>0</sup>, l. 10 d'en bas: caire, l. caiere — Fol. b. viii. r<sup>0</sup>, l. 14 d'en bas: ante la .r., lire ante la .l. r. (l a été ajouté à l'encre) — Fol. c. ii (le chiffre de foliotation manque par une inadvertance du photographe) r<sup>0</sup>, l. 9 d'en bas: distinguir, l. distinguir — Fol. c. iii. r<sup>0</sup>, l. 7. d'en bas: resguito, l. rasguito — Ibid. v<sup>0</sup>, l. 14: cua[n]ndo, l. cua[n]do (ou cuando) — Ibid. ibid., l. 15: diphtu[n]go, l. diphto[n]go — Fol. c. iii. v<sup>0</sup>, l. 10: carcava, l. cárcava — Ibid. ibid., l. 11: alfereza, l. alféreza — Fol. c. v. r<sup>0</sup>, l. 7: tárgago, l. tártago — Ibid. ibid., l. 8: morciélago, l. murciélago (?) — Ibid. ibid., l. 13: almuedano, l. almuédano — Ibid. v<sup>0</sup>, l. 20: lo menor, l. lo menos — Fol. c. vi. v<sup>0</sup>, l. 2 d'en bas: oié, l. oie — Fol. c. vii. v<sup>0</sup>, l. 7 d'en bas. Dans la phrase: siguesse<sup>12</sup> .a. i. echamos la .e., supprimer le point après i (<

lat. *et*) — Fol. d. II. r<sup>0</sup>, l. 22: llamau, lire llaman — Ibid. v<sup>0</sup>, l. 14: penultima aguda, l. ultima aguda — Ibid. ibid., l. 8 d'en bas: seguido, l. segundo — Fol. d. III. v<sup>0</sup>, l. 8: buono, l. bueno — Ibid. ibid., l. 13: sin medio pie, — l. con media pie — Ibid. ibid., l. 7 d'en bas: sabia en mal, l. sabia en el mal (corrigé déjà par Saceda) — Fol. d. III. v<sup>0</sup>, l. 7 d'en bas: torna, l. tornar — Fol. d. v. r<sup>0</sup>, l. 20: Supprimer le point entre les mots participial infinito — Ibid. v<sup>0</sup>, l. 16: prono[n]bres, l. preno[n]bres — Fol. d. VIII. r<sup>0</sup>, l. 4 d'en bas: burbos, l. burgos — Fol. e. I. r<sup>0</sup>, l. 13 d'en bas: ovgero, l. ovegero (?) — Fol. e. II. v<sup>0</sup>, l. 8 d'en bas: la fuete, l. la fuerte — Fol. e. VII. r<sup>0</sup>, l. 11: imperatigo, l. imperativo — Ibid. ibid., l. 3 d'en bas: Supprimer 7 après Passado — Fol. e. VIII. r<sup>0</sup>, l. 7: latiu, l. latin — Fol. f. I. r<sup>0</sup>, l. 11: 7 por el presente, l. con el presente — Fol. f. III. v<sup>0</sup>, l. 2 d'en bas: Supprimer le signe = après como — Fol. f. v. v<sup>0</sup>, l. 11 d'en bas: ponen, l. anteponen — Fol. f. VI. r<sup>0</sup>, l. 15: Capirulo, l. Capitulo — Ibid. v<sup>0</sup>, l. 7: llame[n], l. llama[n] — Fol. f. VIII. r<sup>0</sup>, l. 3 d'en bas: alno, l. asno — Ibid. v<sup>0</sup>, l. 3 suiv, d'en bas: accusotivo, l. accusativo — Fol. g. III. v<sup>0</sup>, l. 16: nuestos, l. nuestros — Ibid. ibid., l. 5 d'en bas: sentecia, l. sente[n]cia — Fol. g. III. v<sup>0</sup>, l. 6: cu[n]posicio[n], l. co[n]posicio[n] — Ibid. ibid., l. 14: legatorio, l. legatario — Fol. g. VI. r<sup>0</sup>, l. 3 d'en bas: enrrique, l. enrique — Fol. g. VII. r<sup>0</sup>, l. 9 d'en bas: redezir, l. reduzir — Fol. g. VIII. r<sup>0</sup>, l. 8 d'en bas: en .s., lire en .es. — Fol. h. VI. v<sup>0</sup>, l. 3 d'en bas: indicativo, l. nominativo, correction qui a déjà été faite à l'encre dans l'exemplaire reproduit — Fol. h. VIII. r<sup>0</sup>, l. 3: trucco, l. trueco — Fol. i. I. v<sup>0</sup>, l. 1: fo, l. so — Fol. i. II. r<sup>0</sup>, l. 2 d'en bas: pdder, l. poder.

Pour des raisons d'ordre technique les pages h. III. r<sup>0</sup> — h. VI. r<sup>0</sup>, qui dans l'original sont sensiblement plus larges que les autres — les lignes y comptent cinq lettres de plus qu'ailleurs — ont dû être réduites à la même largeur que le reste. Il en est résulté une forte diminution de la longueur de ces pages, qui est bien fâcheuse au point de vue esthétique. Comme elles n' en sont pas moins parfaitement lisibles, le lecteur voudra bien excuser cette inégalité.

Lund, Suède.

E. Walberg.

---

<sup>1</sup> Dans la préface de la deuxième partie du dictionnaire, Lebrija — dont le vrai nom était Antonio Martinez de Cala y Harana del Ojo — nous informe lui-même qu'il naquit l'année avant la bataille d'Olmedo, c'est-à-dire en 1444; que, après avoir étudié quelque temps à l'université de Salamanque, il se rendit, à l'âge de dix-neuf ans, en Italie, où il resta dix ans. Rentré en Espagne, il passa trois ans auprès de l'archevêque de Séville, D. Alonso de Fonseca, après la mort duquel il retourna à Salamanque, où il professa pendant douze ans. Au bout de ce temps Lebrija se mit au service de D. Juan de Estúñiga, grand maître de l'ordre d'Alcántara, à qui sont dédiés les deux tomes du dictionnaire en question. Lorsqu'il écrivit la préface du t. II, l'auteur se trouvait depuis sept ans auprès de ce bienfaiteur et se dit âgé de près de cinquante-un ans ("se me allega ia el año de cincuenta 7 uno de mi edad"), ce qui concorde parfaitement avec les autres données chronologiques citées. La seconde partie du dictionnaire, imprimée comme la première à Salamanque, mais sans date, a par conséquent dû être achevée en 1464.

<sup>2</sup> *Biblioteca histórica de la Filología castellana* (Madrid, 1893), p. 189.

<sup>3</sup> En outre la réimpression insère, en petits caractères, les initiales omises au début des chapitres dans l'édition originale. Cf. plus loin, p. XI s.

<sup>4</sup> Cf. C. A. de la Barrera dans le t. I des *Obras completas de Cervantes* (éd. Rivadeneyra), p. CXLII s.; Antonio Ramos, *Aparato para la correccion y adición de la obra que publicó en 1769 el D<sup>o</sup> D. Joseph Berní y Catalá con el título: Creacion, Antigvedad y Privilegios de los Titulos de Castilla* (Malaga, 1777), § 479.

<sup>5</sup> *L. c.* et *Nueva Biografía de Lope de Vega*, p. 80 et 396, n. 2.

<sup>6</sup> *Tipografía española ó Historia de la introducción, propaqación y progresos del arte de la imprenta en España* (Madrid, 1796), Siglo XV, Imprenta de Salamanca, n<sup>o</sup> 10. — Il existe une nouvelle édition de cet ouvrage, corrigée et augmentée par D. Dionisio Hidalgo, Madrid, 1861.

<sup>7</sup> On sait le parti qu'en ont tiré pour leurs recherches diverses, tout récemment encore, des savants tels que MM. A. Morel-Fatio, R. J. Cuervo, J. D. M. Ford, J. Saroïhandy, F. Hanssen, et d'autres.

<sup>8</sup> Les mots mis entre crochets manquent dans le texte de M. de la Viñaza.

<sup>9</sup> La faute est déjà dans Saceda.

<sup>10</sup> Il n'y a pas de fol. a. I, si l'on ne veut pas regarder comme tel le feuillet de garde. Aucun titre, pas pins ici que dans le Dictionnaire ou dans les Règles d'orthographe de Lebrija.

<sup>11</sup> Tous les cahiers se composent de huit feuillets, sauf le dernier (i), qui n'en a que quatre, dont le dernier est blanc. Seuls les quatre premiers feuillets de chaque cahier (dans le dernier, les deux) sont foliotés.

<sup>12</sup> C'est-à-dire sigue se. Saceda imprime par erreur siguiesse.

---

Ala mui alta et assi esclarecida princesa doña Isabel la  
tercera deste nombre Reina i señora natural de espa=  
ña et las islas de nuestro mar. Comiença la gramatica  
que nueva mente hizo el maestro Antonio de lebrixa  
sobre la lengua castellana. et pone primero el prologo.  
Lee lo en buen ora.

QVando bien comigo pienso mui escla  
recida Reina: i pongo delante los ojos  
el antigvedad de todas las cosas: que  
para nuestra recordacion et memoria  
quedaron escriptas: una cosa hallo et saco por conclu=  
sion mui cierta: que siempre la lengua fue compañera

del imperio: et de tal manera lo siguio: que junta mente començaron. crecieron. et florecieron. et despues junta fue la caida de entrambos. I dexadas agora las cosas mui antiguas de que a penas tenemos una imagen et sombra dela verdad: cuales son las delos assirios. indos. sicionios. et egipcios: enlos cuales se podria mui bien provar lo que digo: vengo a las mas frescas: et aquellas especial mente de que tenemos maior certidumbre: et primero a las delos judios. Cosa es que mui ligeramente se puede averiguar que la lengua ebraica tuvo su niñez: en la cual a penas pudo hablar. I llamo io agora su primera niñez todo aquel tiempo que los judios estuvieron en tierra de egipto. Por que es cosa verdadera o mui cerca dela verdad: que los patriarcas hablarian en aquella lengua que traxo Abraham de tierra delos caldeos: hasta que descendieron en egipto: et que alli perderian algo de aquella: et mezclarian algo de la egipcia. Mas despues que salieron de egipto: et començaron a hazer por si mesmos cuerpo de gente: poco a poco apartarian su lengua cogida quanto io pienso dela caldea et dela egipcia: et dela que ellos ternian comunicada entre si: por ser apartados .a.ii.

en religion delos barbaros en cuiá tierra moravan. Assi que començo a florecer la lengua ebraica enel tiempo de moisen: el qual despues de enseñado en la filosofia et letras delos sabios de egipto: et merecio hablar con dios et comunicar las cosas de su pueblo: fue el primero que oso escriuir las antiguedades delos iudios: et dar comienço ala lengua ebraica. La qual de alli en adelante sin ninguna contencion nunca estuvo tan empinada quanto en la edad de Salomon: el qual se interpreta pacifico: por que en su tiempo con la monarchia florecio la paz criadora de todas las buenas artes et onestas Mas despues que se començo a desmembrar el Reino de los judios: junta mente se començo a perder la lengua: hasta que vino al estado en que agora la vemos tan perdida: que de cuantos judios oi bien: ninguno sabe dar mas razon dela lengua de su lei: que de como perdieron su reino: et del unguido que en vano esperan. Tuvo esso mesmo la lengua griega su niñez: et començo a mostrar sus fuerças poco antes dela guerra de troia: al tiempo que florecieron en la musica et poesia Orfeo Lino Museo Amphion: et poco despues de troia destruida O=



mero et Esiodo. I assi crecio aquella lengua hasta la monarchia del gran Alexandre: en cuio tiempo fue aquella muchedumbre de poetas oradores et filosofos: que pusieron el colmo no sola mente a la lengua: mas aun a todas las otras artes et ciencias. Mas despues que se començaron a desatar los Reinos et republicas de grecia: et los romanos se hizieron señores della: luego junta mente començo a desvanecer se la lengua griega: et a esforçar se la latina. Dela cual otro tanto podemos dezir: que fue su niñez conel nacimiento et poblacion de roma: et començo a florecer quasi quinientos años despues que fue edificada: al tiempo que Livio andronico publico primera mente su obra en versos latinos I assi crecio hasta la

monarchia de Augusto cesar. debaxo del cual como dize el apostol vino el cumplimiento del tiempo: en que embio dios a su unigenito hijo: et nacio el salvador del mundo. En aquella paz de que avian hablado los profetas: et fue significada en Salomon. dela cual en su nacimiento los angeles cantan Gloria en las alturas a dios: et en la tierra paz a los ombres de buena voluntad. En tonces fue aquella multitud de poetas et oradores que embiaron a nuestros siglos la copia et deleites dela lengua latina Tulio. Cesar. Lucrecio. Virgilio. Oracio. Ovidio Liurio. I todos los otros que despues se siguieron hasta los tiempos de Antonino pio. De alli començando a declinar el imperio delos romanos: junta mente començo a caducar la lengua latina: hasta que vino al estado en que la recibimos de nuestros padres: cierto tal que cotejada con la de aquellos tiempos: poco mas tiene que hazer con ella que con la araviga. Lo que diximos dela lengua ebraica griega et latina: podemos mui mas clara mente mostrar en la castellana: que tuvo su niñez en el tiempo delos juezes et Reies de castilla et de leon: et començo a mostrar sus fuerzas en tiempo del mui esclarecido et digno de toda la eternidad el Rei don Alonso el sabio. Por cuio mandado se escribieron las siete partidas. la general istoria. et fueron trasladados muchos libros de latin et aravigo en nuestra lengua castellana. La cual se estendio despues hasta aragon et navarra et de alli a italia siguiendo la compañía delos infantes que embiamos a imperar en aquellos Reinos. I assi crecio hasta la monarchia et paz de que gozamos primera mente por la bondad et prouidencia diuina: despues por la industria trabajo et diligencia de vuestra real majestad. En la fortuna et

buena dicha dela cual los miembros et pedaços de es=  
pañã que estauan por muchas partes derramados: se  
reduxeron et aiuntaron en un cuerpo et unidad de reino  
.a.iii.

La forma et travazon del cual assi esta ordenada que mu=  
chos siglos iniuria et tiempos no la podran romper ni desa=  
tar. Assi que despues de repurgada la cristiana religi=  
on: por la cual somos amigos de dios o reconciliados  
con el. Despues delos enemigos de nuestra fe vencidos por  
guerra et fuerça de armas: de donde los nuestros recibian tan  
tos daños: et temian mucho maiores: despues dela justi=  
cia et essecucion delas leies: que nos aiuntan et hazen bivir igu  
al mente enesta gran compañia que llamamos reino et re  
publica de castilla: no queda ia otra cosa sino que flo=  
rezcan las artes dela paz. Entre las primeras es a=  
quella que nos enseña la lengua: la cual nos aparta  
de todos los otros animales: et es propria del ombre:  
et en orden la primera despues dela contemplacion: que  
es oficio proprio del entendimiento. Esta hasta nu=  
estra edad anduvo suelta et fuera de regla: et a esta cau=  
sa a recibido en pocos siglos muchas mudanças. por  
que si la queremos cotejar con la de oi a quinientos años  
hallaremos tanta diferencia et diversidad: cuanta pue  
de ser maior entre dos lenguas. I por que mi pensa  
miento et gana siempre fue engrandecer las cosas de  
nuestra nacion, et dar a los ombres de mi lengua obras  
en que mejor puedan emplear su ocio: que agora lo gastan  
leyendo novelas o istorias embueltas en mil mentiras et  
errores: acorde ante todas las otras cosas reduzir en  
artificio este nuestro lenguaje castellano: para que lo  
que agora et de aqui adelante enel se escriviere pueda  
quedar en un tenor: et estender se en toda la duracion  
delos tiempos que estan por venir. Como vemos que se  
a hecho enla lengua griega et latina: las cuales por aver  
estado debaxo de arte: aun que sobre ellas an passado  
muchos siglos: toda via quedan en una uniformidad  
Por que si otro tanto en nuestra lengua no se haze como  
en aquellas: en vano vuestros cronistas et estoriadores

escriven et encomiendan a immortalidad la memoria  
de vuestros loables hechos, et nos otros tentamos de pas  
sar en castellano las cosas peregrinas et estrañas: pues

que aqueste no puede ser sino negocio de pocos años. I sera necesaria una de dos cosas: o que la memoria de vuestras hazañas perezca con la lengua: o que ande peregrinando por las naciones estrangeras: pues que no tiene propria casa en que pueda morar. En la çania dela qual io quise echar la primera piedra. et hazer en nuestra lengua lo que zeno doto en la griega et Crates en la latina. Los cuales aun que fueron vencidos delos que después dellos escriuieron: alo menos fue aquella su gloria et sera nuestra: que fuemos los primeros inuentores de obra tan necessaria. lo qual hezimos enel tiempo mas oportuno que nunca fue hasta aqui. por estar ia nuestra lengua tanto en la cumbre que más se puede temer el decendimiento della: que esperar la subida. I seguir se a otro no menor provecho que aqueste a los ombres de nuestra lengua: que querran estudiar la gramatica del latin. Por que despues que sintieren bien el arte del castellano: lo qual no sera mui difficile por que es sobre la lengua que ia ellos sienten: quando passaren al latin no avra cosa tan oscura: que no se les haga mui ligera: maior mente entreveniando aquel arte dela gramatica que me mando hazer vuestra alteza contraponiendo linea por linea el romance al latin. Por la qual forma de enseñar no seria maravilla saber la gramatica latina no digo io en pocos meses: mas aun en pocos días. et mucho mejor que hasta aqui se deprendia en muchos años. El tercero provecho deste mi trabajo puede ser aquel: que quando en Salamanca di la muestra de aquesta obra a vuestra real majestad: et me pregunto que para que podia aprovechar: el mui reverendo padre obispo de avila me arrebató la respuesta: et, respondiendo por mi dixo. Que despues que vuestra alteza metiesse .a.iiii.

debaxo de su iugo muchos pueblos barbaros et naciones de peregrinas lenguas: et conel vencimiento aquellos ternian necesidad de recibir las leies: quel vencedor pone al vencido et con ellas nuestra lengua: entonces por esta mi arte podrian venir enel conocimiento della como agora nos otros deprendemos el arte dela gramatica latina para deprender el latin. I cierto assi es que no sola mente los enemigos de nuestra fe que tienen ia necesidad de saber el lenguaje castellano: mas los vizcainos. navarros. franceses. italianos. et todos los otros que tienen algun trato et conversación en españa et necesidad de nuestra lengua: si no vienen desde ni=

ños ala deprender por uso: podran la mas aina saber por esta mi obra. La qual con aquella verguença, a= catamiento et temor quise dedicar a vuestra real maje= stad: que Marco varron intitulo a Marco tulio sus o rigenes dela lengua latina. que Grilo intitulo a Pu blio Virgilio poeta sus libros del acento: que Dama so papa a Sant Jeronimo: que paulo orosio a sant Augu stin sus libros de istorias. que otros muchos autores los cuales endereçaron sus trabajos et velas a perso= nas mui mas enseñadas en aquello de que escriuian. No para enseñar les alguna cosa que ellos no supie= essen: mas por testificar el animo et voluntad que cerca dellos tenian: et por que del autoridad de aquellos se consiguiesse algun favor a sus obras. I assi despues que io delibere con gran peligro de aquella opinión que muchos de mi tienen: sacar la novedad desta mi obra dela sombra et tinieblas escolasticas ala luz de vuestra corte: a ninguno mas justa mente pude consagrar este mi trabajo: que a aquella: en cuiá mano et poder no me= nos esta el momento dela lengua: que el arbitrio de to das nuestras cosas.

**Libro primero en que trata dela orthographia.**

**Capitulo primero en que parte la gramatica en partes.**

Los que boluieron de griego en latin este nombre gramatica: llamaron la arte de letras: et a los professores et maestros de lla dixeron grammaticos: que en nuestra lengua podemos dezir letrados. Esta segun Quinti liano en dos partes se gasta. La primera los grie= gos llamaron methodica: que nos otros podemos bol ver en doctrinal: por que contiene los preceptos et re= glas del arte. La cual aun que sea cogida del uso de a quellos que tienen autoridad para lo poder hazer: de= fiende que el mesmo uso no se pueda por ignorancia corromper. La segunda los griegos llamaron isto= rica: la cual nos otros podemos bolver en declarado= ra: por que expone et declara los poetas et otros auto= res por cuiá semeiança avemos de hablar. Aquella que diximos doctrinal en quatro consideraciones se parte La primera los griegos llamaron orthographia: que nos otros podemos nombrar en lengua romana scien cia de bien et derecha mente escriuir. A ésta esso mes= mo pertenece conocer el numero et fuerça delas letras

et por que figuras se an de representar las palabras et partes de la oracion. La segunda los griegos llaman prosodia. nos otros podemos la interpretar acento: o mas verdadera mente quasi canto. Esta es arte para alçar et abaxar cada una delas silabas delas dictiones o partes dela oracion. A esta se reduce esso mesmo el arte de contar pesar et medir los pies delos versos et coplas. La tercera los griegos llamaron etimologia. Tulio interpretola anotacion. nos otros

podemos la nombrar verdad de palabras. Esta considera la significacion et accidentes de cada una de las partes dela oracion: que como diremos enel castellano son diez. La quarta los griegos llamaron syntaxis: los latinos costrucion: nos otros podemos la llamar orden. a esta pertenece ordenar entre si las palabras et partes dela oracion. Assi que sera el primero libro de nuestra obra de orthographia et letra. El segundo de prosodia et silaba. El tercero de etimologia et diction. El cuarto de sintaxi aiuntamiento et orden delas partes de la oración.

Capítulo segundo Dela primera invencion delas letras. et de donde vinieron primero a nuestra españa. Entre todas las cosas que por experiencia los ombres hallaron: o por reuelacion divina nos fueron demostradas para polir et adornar la vida umana: ninguna otra fue tan necessaria: ni que maiores provechos nos acarreasse: que la invención delas letras. Las cuales assi como por un consentimiento et callada conspiración de todas las naciones fueron recibidas: assi la invención de aquellas todos los que escriuieron delas antiguedades dan a los assirios: sacando gelio: el qual haze inventor de las letras a mercurio en egipto: et en aquella mesma tierra Anticlides amenon quinze años antes que foroneo reinasse en argos el qual tiempo concurre conel año ciento et veinte después dela repromission hecha al patriarca abraham. Entre los que dan la invencion delas letras a los assirios: ai mucha diversidad. Epigenes el autor mas grave de los griegos et con el Critodemo et Beroso hazen inventores delas letras a los babilonios: et segund el tiempo que ellos escriben mucho antes del nacimiento de abraham. Los nuestros en favor de nuestra religión dan esta onra a los judios. como quiera que la maior antiguedad de letras en

tre ellos es en la edad de moisen: en el cual tiempo ia las le= tras florecían en egipto: no por figuras de animales: co= mo de primero: mas por lineas et traços. Todos los otros autores dan la invencion de las letras a los fenices los cuales no menos fueron inventores de otras muchas cosas. como de cuadrar piedras. de hazer torres. de fun dir metales. de formar vasos de vidro. de navegar al tino delas estrellas. de teñir el carmeso con la flor et san= gre de las purpuras. de trabucos et hondas: no como di xo juan de mena los mallorqueses. Assi que los judios las pudieron recibir de aquestos: por ser tan vezinos et co= marcanos: que deslindavan et partian termino con ellos. O de los egipcios despues que jacob descendio con sus hijos en egipto: a causa de aquella hambre que leemos enel libro dela generacion del cielo et dela tierra. Lo cual se me haze mas provable por lo que entre los griegos escribe Erodoto padre delas istorias: et entre los latinos Pomponio mela: que los egipcios usan de sus letras al reves: como a gora vemos que los judios lo hazen. et si verdad es lo que escriben Epigenes. critodemo et beroso: la inventora de las letras fue babilonia: considerando el tiempo que ellos escri ven: pudo las traer abraham: cuando por mandado de dios salio de tierra delos caldeos: que propria mente son babiloni= os: et vino en tierra de canaan. O despues quando jacob bolvio en mesopotamia: et sirvio a laban su suegro. Mas assi como no es cosa mui cierta quien fue el prime= ro inventor delas letras: assi entre todos los autores es cosa mui constante que de fenicia las traxo a grecia cad mo hijo de agenor: quando por la forçosa condicion que su padre le puso de buscar a Europa su ermana la cual jupiter avia robado: vino a boecia donde poblo la ciu= dad de thebas. Pues ia ninguno dubda que de gre= cia las traxo a italia nicostrata que los latinos llamaron Carmenta: la cual siguiendo el voluntario destierro de

su hijo Evandro vino de arcadia en aquel lugar: donde agora roma esta fundada: et poblo una ciudad enel mon= te palatino: donde despues fue el palacio delos reies et emperadores romanos. Muchos podrian venir en esta duda: quién traxo primero las letras a nuestra espa ña: o de donde las pudieron recibir los ombres de nuestra nacion. E aun que es cosa mui semejante ala verdad: que las pudo traer de thebas las de boecia Bacco hijo de jupiter et semele hija de cadmo: quando vino a españa:

quasi dozientos años ante dela guerra de troia: donde  
perdio un amigo et compañero suio lisias: de cuió nombre  
se llamo lisitania: et despues lusitania: todo aquel trecho  
de tierra que esta entre duero et guadiana. et poblo a nebris  
sa: que por otro nombre se llamo veneria: puesta segun cuen  
ta plinio en el tercero libro de la natural istoria entre los  
esteros et albinas de guadalquevir: la cual llamo nebrissa  
delas nebrides: que eran pellejas de gamas de que usavan  
en sus sacrificios: los cuales el instituo alli segun escri  
ve silio italico en el tercero libro dela segunda guerra pu  
nica. Assi que si queremos creer alas istorias de aquellos  
que tienen autoridad: ninguno me puede dar en españa  
cosa mas antigua que la poblacion de mi tierra et naturale  
za. por que la venida delos griegos dela isla zacinto: et la  
población de sagunto que agora es monviedro: o fue eneste  
mesmo tiempo o poco despues: segun escriuen bocco et pli  
nio en el libro xvi dela natural istoria. Pudo las esso  
mesmo traer poco antes dela guerra de troia ercules el  
thebano: quando vino contra geriones rei de Lusitania; el  
cual los poetas fingieron que tenia tres cabeças. O poco  
despues de troia tomada Ulisses: de cuió nombre se lla  
mo olissipo: la que agora es Lisbona. O Astur, compañero i  
regidor del carro de Menon hijo del alva: el cual, tan bien  
despues de troia destruida, vino en españa: et dio nombre  
alas asturias. O enel mesmo tiempo, Teucro, hijo de tela

mon: el cual vino en aquella parte de españa: donde a  
gora es carthagena: et se passo despues a reinar en gali  
zia. O los moradores del monte parnasso: los cuales  
poblaron a cazlona nombre sacado del nombre de su fuente  
castalia. O los mesmos fenices inventores delas le  
tras: los cuales poblaron la ciudad de calez: no ercules  
ni espan como cuenta la general istoria. O despues los  
cartagineses: cuiá possession por muchos tiempos fue espa  
ña. Mas io creeria que de ninguna otra nacion las recebi  
mos primero: que delos romanos: quando se hizieron seño  
res della: quasi dozientos años antes del nacimiento de  
nuestro salvador. por que si alguno delos que arriba diximos:  
traxera las letras a españa: oi se hallarian algunos mo  
mos alo menos de oro et de plata: o piedras caudas de  
letras griegas et punicas: como agora las vemos de le  
tras romanas: en que se contienen las memorias de muchos  
varones illustres: que la regieron et governaron desde aquel  
tiempo: hasta quinientos et setenta años despues del nacimien  
to de nuestro salvador: quando la ocuparon los godos. los cu

ales no sola mente acabaron de corromper el latin et lengua romana: que ia con las muchas guerras avia comenzado a desfallecer: mas aun torcieron las figuras et traços de las letras antiguas: introduziendo et mezclando las suias cuales las vemos escriptas en los libros que se escribieron en aquellos ciento et veinte años: que españa estuvo debajo de los Reies godos: la cual forma de letras duro despues en tiempo de los juezes et Reies de castilla et de leon: hasta que despues poco a poco se comenzaron a concertar nuestras letras con las romanas et antiguas: lo cual en nuestros dias et por nuestra industria en gran parte se a hecho. et esto abasta para la invención delas letras: et de dónde pudieron venir a nuestra España.

Capitulo. iij. de como las letras fueron halladas para representar las bozes.

La causa de la inuencion de las letras primera mente fue para nuestra memoria: et despues para que por ellas pudiessemos hablar con los absentes et los que estan por venir. Lo qual parece que ovo origen de aquello: que ante que las letras fuessen halladas: por imágenes representavan las cosas de que querian hazer memoria. Como por la figura dela mano diestra significavan la liberalidad. por una culebra enroscada significavan el año. Mas por que este negocio era infinito et mui confuso: el primer inuentor de letras quien quiera que fue: miro quantas eran todas las diversidades delas bozes en su lengua: et tantas figuras de letras hizo: por las cuales, puestas en cierta orden represento las palabras que quiso: de manera que no es otra cosa la letra: sino figura por la cual se representa la boz. ni la boz es otra cosa sino el aire que respiramos espessado enlos pulmones: et herido despues enel aspera arteria que llaman gargauero: et de allí comenzado a determinarse por la campanilla lengua paladar dientes et beços. Assi que las letras representan las bozes. et las bozes significan como dize aristoteles los pensamientos que tenemos enel anima. Mas aun que las bozes sean al ombre connaturales: algunas lenguas tienen ciertas bozes: que los ombres de otra nacion ni aun por tormento no pueden pronunciar. E por esto dize Quintiliano que assi como los trepadores doblegan et tuercen los miembros en ciertas formas desde la tierna edad: para despues hazer aquellas maravillas: que nos otros los que estamos ia duros no podemos hazer: assi los niños mientras que



son tiernos se an de acostumbrar a todas las pronunciaciones de letras: de que en algún tiempo an de usar. Como esto que en nuestra lengua común escriuimos con doblada. l assi es boz propia de nuestra nacion: que ni judíos. ni moros. ni griegos. ni latinos la pueden pronunciar; et menos

tienen figura de letra para la poder escreuir. Esso mesmo esto que nos otros escriuimos con. x. assi es pronunciacion propria de moros: de cuiu conuersacion nos otros la recebimos: que ni judios ni griegos. ni latinos la conocen por suia. Tan bien aquello que los judios escriuen por la decima nona letra de su a b c. assi es boz propria de su lenguaje: que ni griegos ni latinos. ni otra lengua de cuantas io e oido la pronuncia ni puede escriuir por sus letras. E assi de otras muchas pronunciaciones: que de tal manera son proprias de cada lengua: que por ningun trabajo ni diligencia ombre de otra nacion las puede espressa mente proferir: si desde la tierna edad no se acostumbra a las pronunciar. Capitulo iiiij. Delas letras et pronunciaciones de la lengua latina. Dize nuestro Quintiliano enel primero libro de sus oratorias instituciones: que el que quiere reduzir en artificio algun lenguaje: primero es menester que sepa: si de aquellas letras que estan enel uso: sobran algunas: et si por el contrario faltan otras. E por que las letras de que nos otros usamos fueron tomadas del latín: veamos primero cuantas son las letras que estan enel uso de la lengua latina: et si de aquellas sobran o faltan algunas: para que de alli mas ligera mente vengamos alo que es proprio de nuestra consideración. E primera mente dezimos assi: que de veinte et tres figuras de letras que estan enel uso del latín: A. b. c. d. e. f. g. h. i. k. l. m. n. o. p. q. r. s. t. u. x. y. z. las tres. c. k. q. tienen un sonido: et por consiguiente las dos dellas son ociosas. et presupongo que sean la. k. q. et que la. x. no es necesaria: por que no es otra cosa sino breuiatura de. cs. et que la. y. griega et la. z. sola mente son para las diciones griegas. et que la. h. no es letra sino señal de espíritu et soplo. Tan bien por el contrario dezimos que faltan dos vocal es: como mas larga mente lo dispute en otro lugar: una

que suena entre e, i; otra que suena entre i, u. Las cuales, por que en el latín no tenían figuras, ni desde la niñez nos otros acostumbramos a las pronunciar, agora en ninguna manera las podemos formar ni sentir; et mucho menos hazer diferencia entre la i iota et la y sutil, siendo tanta cuanta puede ser maior entre dos vocales. Faltan esso mesmo dos consonantes, las cuales representamos por i, u, quando no suenan por sí, mas hiriendo las vocales; et entonces dexan de ser i, u, et son otras quanto a la fuerça, mas no quanto a la figura. Por que no puede ser maior distancia entre dos letras, que sonar por sí, o sonar con otras; et assí como diximos que la c, k, q, son una letra, por que tienen una fuerça, assí, por el contrario, dezimos agora que la i, u, son cuatro pues que tienen cada dos fuerças; por que la diversidad de las letras no está en la diversidad de las figuras, mas en la diversidad de la pronunciación. et por que, como dize Plinio en el libro séptimo de la Istoria Natural, los latinos sienten en su lengua la fuerça de todas las letras griegas, veamos cuántas son las diversidades de las bozes que están en el uso del latín. et dezimos que son por todas, veinte et seis: ocho vocales: a, e, i, o, u, y griega, con las otras dos, cuias figuras diximos que faltavan en el latín; diez ocho consonantes: b, c, d, f, g, l, m, n, p, r, s, t, z, la i, u, quando usamos dellas como de consonantes, et en las diciones griegas tres consonantes que se soplan: ch, ph, th. Assí que por todas son las veinte et seis pronunciaciones que diximos: a, b, c, ch, d, e, f, g, i, i consonante, l, m, n, o, p, ph, r, s, t, th, u, u consonante, y griega, z, et las dos vocales de que arriba diximos. Llamaron se aquellas ocho vocales, por que por sí mesmas tienen boz sin se mezclar con otras letras; llamaron se las otras consonantes, por que no pueden sonar sin herir las vocales. Estas se parten en doze mudas: b, c, ch, d, f, g, p, ph, t, th, i, u consonantes, et en seis semivocales: l, m, n, r, s, z. Mudadas se dizen aquellas, por que en comparación de las vocales quasi no tienen sonido alguno; las otras semivocales, por que en comparación de las mudas tienen mucho de sonoridad. Lo cual acontece por la diversidad de los lugares donde se forman las bozes: por que las vocales suenan por sí, no hiriendo alguno de los instrumentos con que se forman las consonantes, mas sola mente colando el espíritu por lo angosto de la garganta, et formando la diversidad dellas en la figura de la boca; de las mudas, la c, ch, g, apretando o hiriendo la campanilla más o menos: por que la c suena limpia de aspiración; la ch, espessa et más floxa; la g, en media manera, por que comparada a la c es gruessa, comparada a la ch es sutil. La t, th, d, suenan expediendo la boz, puesta la parte delantera de la lengua entre los dientes, apretándola o afloxándola más o menos; por que la t suena limpia de aspiración; la th, floxa et espessa; la d, en medio, por que comparada a la th es sutil, comparada a la t es floxa. La p, ph, b, suenan expediendo la boz, después de los beços apretados más o menos; por que la p suena limpia de aspiración; la ph, espessa; la b, en medio, por que comparada a la ph es sutil, comparada a la p es gruessa. La m suena en aquel mesmo lugar, mas, por sonar hazia dentro, suena escuro, maior mente, como dize Plinio, en fin de las diciones; la f con la v consonante, puestos los dientes de arriba sobre el beço de baxo, et soplando por las helgaduras dellos; la f más de fuera, la v más adentro un poco. Las medio vocales todas suenan arrimando la lengua al paladar, donde ellas pueden sonar mucho, en tanto grado, que algunos pusieron la r en el número de las vocales; et por esta razón podríamos poner la i consonante entre las semivocales. De donde se convence el manifesto error de los que assí pronuncian la ch como la c, quando se siguen a, o, u, et cómo la pronuncian falsa mente en el castellano, quando se siguen e, i; la th como la t-, la ph como la f; la t, quando se sigue i et después de la i otra vocal,

así como la c; et por el contrario, los que en otra manera pronuncian la c, g, cuando se siguen a, o, u, que cuando se siguen e, i; et los que así pronuncian la i griega como la latina, como más copiosa mente lo provamos en otro lugar. Capítulo V De las letras et pronunciaciones de la Lengua castellana. Lo que diximos en el capítulo passado de las letras latinas, podemos dezir en nuestra lengua: que de veinte et tres figuras de letras que tenemos prestadas del latín para escribir el castellano, sola mente nos sirven por sí mesmas estas doce: a, b, d, e, f, m, o, p, r, s, t, z; por sí mesmas et por otras, estas seis: c, g, i, l, n, u; por otras et no por sí mesmas estas cinco: h, q, k, x, y. Para maior declaración de lo qual avemos aquí de presuponer lo que todos los que escriben de orthographía presuponen: que así tenemos de escribir como pronunciamos, et pronunciar como escribimos; por que en otra manera en vano fueron halladas las letras. Lo segundo, que no es otra cosa la letra, sino figura por la qual se representa la boz et pronuciación. Lo tercero, que la diversidad de las letras no está en la diversidad de la figura, sino en la diversidad de la pronuciación. Así, que contadas et reconocidas las bozes que ai en nuestra lengua, hallaremos otras veinte et seis, mas no todas aquellas mesmas que diximos del latín, a las cuales de necesidad an de responder otras veinte et seis figuras, si bien et distinta mente las queremos por escriptura representar. Lo qual, por manifiesta et suficiente indución, se prueva en la manera siguiente: de las doze letras que diximos que nos sirven por sí mesmas, no ai duda sino que representan las bozes que nos otros les damos; et que la k, q, no tengan officio alguno pruevase por lo que diximos en el capítulo passado: que la c, k, q, tienen un officio, et por consiguiente las dos dellas eran ociosas. Por que de la k ninguno duda sino que es muerta; en cuió lugar, como dize Quintiliano, sucedió la c, la qual igual mente traspasa su fuerça a todas las vocales que se siguen. De la q no nos aprovechamos sino por voluntad, por que todo lo que agora escribimos con q, podríamos escribir con c, maior mente si a la c no le diésemos tantos officios quantos agora le damos. La y griega tan poco io no veo de qué sirve, pues que no tiene otra fuerça ni sonido que la i latina, salvo si queremos usar della en los lugares donde podría venir en duda, si la i es vocal o consonante; como escribiendo raya, ayo, yunta, si pusiésemos i latina, diría otra cosa muy diversa: raía, aio, junta. Así que de veinte et tres figuras de letras quedan solas ocho, por las cuales agora representamos quatorze pronunciaciones multiplicándoles los officios en esta manera: La c tiene tres officios: uno proprio, quando después della siguen a, o, u, como en las primeras letras destas diciones: cabra, coraçón, cuero. Tiene tan bien dos officios prestados: uno, quando debaxo della acostumbramos poner una señal, que llaman cerilla, como en las primeras letras destas diciones: çarça, çevada; la qual pronuciación es propria de judíos et moros, de los cuales, quanto io pienso, las recibió nuestra lengua, por que ni los griegos, ni latinos que bien pronuncian, la sienten ni conocen por suia; de manera que, pues la c, puesta debaxo aquella señal, muda la substancia de la pronuciación, ia no es c, sino otra letra, como la tienen distinta los judíos et moros, de los cuales nos otros la recebimos quanto a la fuerça, mas no quanto a la figura que entrellos tiene. El otro officio que la c tiene prestado es quando después della ponemos h, qual pronuciación suena en las primeras letras destas diciones: chapin, chico; la qual, así es propria de nuestra lengua, que ni judíos, ni moros, ni griegos, ni latinos, la conocen por suia; nos otros escribimos la con ch, las cuales letras, como diximos en el capítulo passado, tienen otro son mui diverso del que nos otros les damos. La g tiene dos officios: uno proprio, qual suena quando después della se siguen a, o, u; otro prestado,

cuando después della se siguen e, i; como en las primeras letras destas diciones: gallo, gente, girón, gota, gula; la cual, cuando suena con e, i, assí es propria de nuestra lengua, que ni judíos ni griegos, ni latinos, la sienten ni pueden conocer por suia, salvo el morisco, de la cual lengua io pienso que nos otros la recebimos. La h no sirve por sí en nuestra lengua, mas usamos della para tal sonido cual pronunciamos en las primeras letras destas diciones: hago, hecho; la cual letra, aunque en el latín no tenga fuerza de letra, es cierto que como nos otros la pronunciamos hiriendo en la garganta, se puede contar en el número de las letras, como los judíos et moros, de los cuales nos otros la recebimos, quanto io pienso, la tienen por letra. La i tiene dos officios: uno proprio, quando usamos della como de vocal, como en las primeras letras destas diciones: ira, igual; otro común con la g, por que quando usamos della como de consonante, ponemos la siguiéndose a, o, u, et ponemos la g si se siguen e, i; la cual pronunciación, como diximos de la g, es propria nuestra et del morisco, de donde nos otros la pudimos recibir. La l tiene dos officios: uno proprio, quando la ponemos sencilla, como en las primeras letras destas diciones: lado, luna; otro ageno, quando la ponemos doblada et le damos tal pronunciación, cual suena en las primeras letras destas diciones: llave, lleno; la cual boz, ni judíos, ni moros, ni griegos, ni latinos, conocen por suia. Escrivimos la nos otros mucho contra toda razón de orthographía, por que ninguna lengua puede sufrir que dos letras de una especie puedan juntas herir la vocal, ni puede la l doblada apretar tanto aquella pronunciación, para que por ella podamos representar el sonido que nos otros le damos. La n esso mesmo tiene dos officios: uno proprio, quando la ponemos sencilla, cual suena en las primeras letras destas diciones: nave, nombre; otro ageno, quando la ponemos doblada o con una tilde encima, como suena en las primeras letras destas diciones: ñudo, ñublado, o en las siguientes destas: año, señor; lo cual no podemos hazer más que lo que dezíamos de la l doblada, ni el título sobre la n puede hazer lo que nos otros queremos, salvo si lo ponemos por letra, et entonces hazemos le injuria en no la poner en orden con las otras letras del a b c. La u, como diximos de la i, tiene dos officios: uno proprio, quando suena por sí como vocal, assí como en las primeras letras destas diciones: uno, uso; otro prestado, quando hiere la vocal, cual pronunciación suena en las primeras letras destas diciones: valle, vengo. Los gramáticos antiguos, en lugar della ponían el digama eólico, que tiene semejança de nuestra f et aun en el son no está mucho lexos della; mas después que la f succedió en lugar de la ph griega, tomaron prestada la u, et usaron della en lugar del digama eólico. La x, la diximos qué son tiene en el latín, et que no es otra cosa sino breuiatura de cs. Nos otros damos le tal pronunciación, cual suena en las primeras letras destas diciones: xenabe, xabón, o en las últimas de aquestas: relox balax mucho contra su naturaleza, por que esta pronunciación, como diximos, es propria de la lengua aráviga, de donde parece que vino a nuestro lenguaje. Assí que, de lo que avemos dicho, se sigue et conluie lo que queríamos provar: que el castellano tiene veinte et seis diversas pronunciaciones; et que de veinte et tres letras que tomó prestadas del latín, no nos sirven limpia mente sino las doze, para las doze pronunciaciones que traxeron consigo del latín, et que todas las otras se escriben contra toda razón de orthographía. Capítulo VI Del remedio que se puede tener para escribir pura mente el castellano. Vengamos agora al remedio que se puede tener para escribir las pronunciaciones que agora representamos por ageno officio de letras: la c, como diximos, tiene tres officios, et por el contrario, la c, k, q, tienen un officio; et si agora repartiésemos estas tres letras por aquellas tres pronunciaciones, todo el

negocio en aquesta parte sería hecho. Mas, por que en aquello que es como lei consentida por todos, es cosa dura hazer novedad, podíamos tener esta templança: que la c valiesse por aquella boz que diximos ser suia propria, llamándola, como se nombran las otras letras, por el nombre del son que tiene; et que la ç:, puesta debaxo aquella señal que llaman çerilla, valiesse por otra, para representar el segundo officio de la c, llamándola por el nombre de su boz; et lo que agora se escribe con ch, se escribiesse con una nueva figura, la cual se llamasse del nombre de su fuerça; et mientras que para ello no entreviene el autoridad de vuestra Alteza, o el común consentimiento de los que tienen poder para hazer uso, sea la ch, con una tilde encima(1) ; por que si dexássemos la ch sin señal, verníamos en aquel error: que con unas mesmas letras pronunciaríamos diversas cosas en el castellano et en el latín. La g tiene dos officios: uno proprio, et otro prestado. Esso mesmo la i tiene otros dos: uno, quando es vocal; et otro, quando es consonante, el qual concurre con la g, quando después della se siguen e, i. Assí que, dexando la g i, en sus proprias fuerças, con una figura que añadamos para representar lo que agora escribimos con g, i, quando les damos ageno officio, queda hecho todo lo que buscamos, dándoles toda vía a las letras el son de su pronunciación. Ésta podría ser la y griega, sino que está en uso de ser siempre vocal; mas sea la j luenga, por que no seamos autores de tanta novedad, et entonces quedará sin officio la y griega. La l tiene dos officios: uno proprio, que traxo consigo del latín; otro prestado, quando la ponemos doblada. et por no hazer mudança sino donde mucho es menester, dexaremos esta doblada ll para representar lo que por ellas agora representamos, con dos condiciones: que quitando el pie a la segunda, las tengamos entrambas en lugar de una, et que le pongamos tal nombre qual son le damos. La n tiene dos fuerças: una que traxo consigo del latín, et otra que le damos agena, doblándola, et poniendo encima la tilde. Mas dexando la n senzilla en su fuerça, para representar aquel son que le queremos dar prestado, ponemos una tilde encima, o haremos lo que en esta pronunciación hazen los griegos et latinos, escriviéndola con gn; como quiera que la n con la g se hagan adulterinas et falsas, según escribe Nigidio, varón en sus tiempos, después de Tulio, el más grave de todos et más enseñado. la u tiene dos fuerças: una de vocal, et otra de vau consonante. Tan bien tiene entre nos otros dos figuras: una de que usamos en el comienço de las diciones, et otra de que usamos en el medio dellas; et, pues que aquella de que usamos en los comienços, siempre allí es consonante, usemos della como de consonante; en todos los otros lugares, quedando la otra siempre vocal. La h entre nos otros tiene tres officios: uno proprio, que trae consigo en las diciones latinas, mas non le damos su fuerça, como en éstas: humano, humilde, donde la escribimos sin causa, pues que de ninguna cosa sirve; otro, quando se sigue u después della, para demostrar que aquella u no es consonante, sino vocal, como en estas diciones: huésped, huerto, huevo; lo qual ia no es menester, si las dos fuerças que tiene la u distinguimos por estas dos figuras: u, v. El tercero officio es quando le damos fuerça de letra haziéndola sonar, como en las primeras letras destas diciones: hago, hijo; et entonces ia no sirve por sí, salvo por otra letra, et llamarla emos 'he', como los judíos et moros, de los cuales recibimos esta pronunciación. La x, aun que en el griego y latín, de donde recibimos esta figura, vale tanto como cs, por que en nuestra lengua de ninguna cosa nos puede servir, quedando en su figura con una tilde, damos le aquel son que arriba diximos nuestra lengua aver tomado del arávig, llamándola del nombre de su fuerça. Assí que será nuestro a b c destas veinte et seis letras: a, b, c, ç:, ch, d, e, f, g, h, i, l, ll, m, n, o, p, r, s, t, v, u, x, z;

por las cuales distinta mente podemos representar las veinte et seis pronunciaciones de que arriba avemos disputado. Capítulo VII Del parentesco et vezindad que las letras entre sí tienen. Tienen entre sí las letras tanta vezindad et parentesco, que ninguno se deve maravillar, como dize Quintiliano, por que las unas passan et se corrompen en las otras; lo cual principal mente acontece por interpretación o por derivación. Por interpretación se corrompen unas letras en otras, como bolviendo de griego en latín este nombre 'sicos', dezimos 'ficus'; et de latín en romance, 'ficus', higo, mudando la s en f et la o en u, et la f en h, et la c en g, et la u en o. Por derivación passa una letra en otra, cuando en la mesma lengua una dición se saca de otra, como de miedo, medroso, mudando la ie en e; de rabo, raposa, mudando, la b en p. De donde manifiesta mente demostraremos que no es otra cosa la lengua castellana, sino latín corrompido. Assí que pasa la au en o, como en el mesmo latín, de 'caupo', 'copo', por el tavernero; et de latín en romance, como de 'maurus', moro; de 'taurus', toro. Corrúmpese tan bien la a en e, como en el latín, de 'facio', feci, por hazer; et de latín en romance, de 'factum', hecho; de 'tractus', trecho; de 'fraxinus', fresno. Corrúmpese la b en f o ph, como de griego en latín, 'triambos', 'triumphus', por el triunfo; et de latín en romance, como de 'scobina', escofina. Corrúmpese esso mesmo en u vocal, como en el mesmo latín, de 'faveo', fautor, por favorecedor; et de latín en romance, como de 'debitor', deudor. Corrúmpese en v consonante, como de 'bibo', bevo; de 'debeo', devo. Passa la c en g como de latín en romance, de 'dico', digo; de 'facio', hago. Corrúmpese en z, como de latín en romance, de 'recens', reziente; de 'racemus', razimo. La d corrúmpese en l como en el latín, de 'sedeo', 'sella', por la silla; et de latín en romance, como de 'cauda', cola; de 'odor', olor. Corrúmpese en t, como de 'duro', turo; de 'coriandrum', culantro. La e corrúmpese en i, como de 'peto', pido; de 'metior', mido. Corrúmpese en ie, como de 'metus', miedo; de 'caecus', ciego. La f corrúmpese en h, como nos otros la pronunciamos, dándole fuerça de letra, como de 'filius', hijo; de 'fames', hambre. Corrúmpese en v consonante, como de 'rafanus', rávano; de 'cofinus', cuévano. Corrúmpese en b, como de griego en latín, de 'amfo', 'ambo', por ambos; et de latín en romance, de 'trifolium', trébol; de 'fremo', bramo. La g corrúmpese en c, como de 'Gades', Calez; de 'gammarus', camarón. La gn passan en aquel son que nos otros escrivimos con n doblada, o con ñ tilde, como de 'signum', seña; de 'lignum', leña. La h, como no tiene en el latín sino fuerça de espíritu et sopro, no se corrompe en alguna letra de latín en romance. La i corrúmpese en e, como de 'pica', pega; de 'bibo', bevo. Corrúmpese en ie, como de 'rigo', riego; de 'frico', friego; et, por el contrario, la ie en e, como de viento, ventana. Corrúmpese en i consonante, como de 'Iesus', Jesús; et, por el contrario, la i consonante en i vocal, como de 'jugum', iugo. La l doblada, o con la c, f, p, delante de sí, o con la e, i, después de sí, corrúmpese en aquella boz, la cual dezíamos que se escrive en el castellano con doblada l; como de 'villa', vida; de 'clavis', llave; de 'flamma', llama; de 'planus', llano; de 'talea', talla; de 'milia', milla. la m passa en nuestra lengua tomando consigo b, como de 'lumen', lumbre; de 'estamen', estambre; et, por el contrario, la m echa de sí la b, como de 'plumbum', plomo; de 'lambo', lamo; et en el mesmo castellano, de estambre, estameña; de ombre, omezillo. La n doblada passa en aquella boz que diximos que se avía de escribir con gn, como de 'annus', año; de 'pannus', paño. La o corrúmpese en u como de 'locus', lugar; de 'coagululum', cuajo. Corrúmpese esso mesmo en ue diphthongo, como de 'porta', puerta; de 'torqueo', tuerço; et, por el contrario, la ue en o, como de puerta, portero; de tuerço, torcedura. La p corrúmpese

en b, como de 'lupus', lobo; de 'sapor', sabor. Corrómpese tan bien en u vocal, como de 'rapidus', raudo; de 'captivus', cautivo. La q, por ser, como diximos, la misma letra que la c, corrómpese como ella en z, como de 'laqueus', lazo; de 'coquo', cuezo. Corrómpese tan bien en g, como de 'aquila', águila; de 'aqua', agua. El asperidad de la r passa en la blandura de la l, como los latinos, que de Remo, hermano de Rómulo, hizieron 'Lemures', por las ánimas de los muertos que andan entre nos otros; et de latín en romance, de 'practica', plática; et en el mesmo castellano, por lo que los antiguos dezían branca tabra, nos otros agora dezimos blanca tabla. La s corrómpesse en c, como nos otros la pronunciamos cuando se siguen e, i. como de 'setaceum', cedaço; de 'sucus', çumo. Corrómpese en nuestra x, como de 'sapo', xabón; de 'sepia', xibia. La t corrómpese en d, como de 'mutus', mudo; de 'lutum', lodo. La u vocal passa en ue sueltas, como de 'nurus', nuera; de 'muria', salmuera; et, por el contrario, la ue buélvese en o, como de 'nuevo', novedad; et de salmuera, salmorejo. Corrómpese muchas vezes en o, como de 'curro', corro; de 'lupus', lobo; de 'lucrum', logro. Corrómpese la v consonante en b, como de 'volo', buelo; de 'vivo', bivo. Corrómpese esso mesmo en u vocal, como de 'civitas', ciudad, por lo qual nuestros maiores escrivían cibdad; et en el mesmo castellano, de levadura, leudar; como los latinos hizieron de 'caveo', cautela; de 'avis', auceps, por el caçador de aves; et, por el contrario, de 'Juanes', Ivañes. La x, por ser, como diximos, breviatura de cs, passa en z, como entrambas ellas; et assí, de 'lux' dezimos luz; de 'pax', paz. et esto abasta para poner en camino a los que se quieren exercitar en las letras, et conocer cómo tienen vezindad unas con otras. Capítulo VIII De la orden de las vocales cuando se cogen en diphthongo. Hasta aquí avemos disputado de las figuras et fuerça que tienen las letras en nuestra lengua: sigue se agora de la orden que tienen entre sí; no, como dize Sant Isidro, de la orden del a b c, que la a es primera, la b, segunda, la c, tercera; por que desta orden no tiene que hazer el gramático, antes, como dize Quintiliano, daña a los que comiençan aprender las letras; que saben el a b c por memoria, et no conocen las letras por sus figuras et fuerças; mas diremos de las letras en qué manera se ordenan et cogen en una sílaba. Lo qual demostraremos primera mente en las vocales, quando se aiuntan et cuajan entre sí por diphthongo. Diphthongo llaman los griegos, quando en una sílaba se arrebatan dos vocales, et llámasse assí, por que como quiera que sea una sílaba haze en ella dos heridas. I aunque, según Quintiliano, nunca en una sílaba se pueden cuajar más de dos vocales, en nuestra lengua ai algunas diciones en que se pueden coger tres vocales, en cinco maneras: en la primera, iai, como diziendo aiais, vaiais, espaciais; la segunda, iei, como diziendo ensuzieis, desmaieis, alivieis; la tercera, iue, como diziendo poiuelo, arroiuelo, hoiuelo; la quarta, uai, como diziendo guai, aguaitar; la quinta, uei como diziendo buei, bueitre. Assí, que será proprio de nuestra lengua, lo qual otra ninguna tiene, que en una sílaba se pueden cuajar tres vocales. Tienen los griegos ocho diphthongos de dos vocales; los latinos, seis: tres griegos et tres latinos. Nuestra lengua tiene doze, compuestos de dos vocales, et cinco, de tres, como parece en aquellas diciones que arriba pusimos, lo qual en esta manera se puede provar: cinco vocales tiene el castellano: a, e, i, o, u; de las cuales a, e, o, en ninguna manera se pueden cuajar entre sí ni coger en una herida; assí que no será diphthongo entre ae, ea, ao, oa, eo, oe, como en estas diciones: saeta, leal, nao, loar, rodeo, poeta. La e, i, puédense coger en una sílaba entre sí, et con las otras tres; assí que puede ser diphthongo entre ai. au, ei, eu, ia, ie, io, iu, oi, ua, ue, ui. La u, con la o mui pocas vezes se puede aiuntar por diphthongo, et con diphthongo, nunca. Assí que,

como cinco vocales no pueden aiuntarse entre sí más de en veinte maneras, et en las ocho dellas en ninguna manera se pueda cuajar diphthongo, queda provado lo que diximos: que los diphthongos en el castellano son doze. Lo cual más distinta mente se puede deduzir en esta manera: cógese la a con la i, como en estas diciones: gaita, baile; et puédesse desatar, como en éstas: vaina, caida. Cógese con la u, como en estas diciones: causa, caudal; puédesse desatar, como en éstas: laud, ataud. La e cógese con la i, como en estas diciones: lei, pleito; puédesse desatar, como en éstas: reir, leiste. Cógese con la u, como en estas diciones: deudor, reuma; puédesse desatar, como en éstas: leudar, reuntar. La i cógese con la a, como en estas diciones: justicia, malicia; puédesse desatar; como en éstas: saia, día. Cógese con la e, como en estas diciones: miedo, viento; puédesse desatar, como en éstas: fiel, riel. Cógese con la o, como en estas diciones: dios, precios; puédesse desatar, como en éstas: río, mío. Cógese con la u, como en estas diciones: biuda, ciudad; puédesse desatar, como en éstas: viuela, piuela. La o cógese con la i, como en estas diciones: soi, doi; puédesse desatar, como en éstas: oido, roido. La u cógese con la a, como en estas diciones: agua, cuanto; puédesse desatar, como en éstas: rua, pua. Cógese con la e, como en estas diciones: cuerpo, muerto; puédesse desatar mui pocas vezes. Cógese con la i, como en estas diciones: cuidado, cuita; puédesse desatar, como en éstas: huida, Luis.

**Capítulo IX De la orden de las consonantes entre sí.** En el capítulo passado diximos de la orden que las vocales tienen entre sí: síguese agora de la orden de las consonantes; cosa mui necessaria, assí para los que escriven, como para los que enseñan a leer, et para los que quieren leer las cifras. Para los escrivanos, por que quando an de cortar alguna palabra en fin del renglón, no saben cuáles de las letras dexarán en él, o cuáles llevarán a la línea siguiente; en el qual error por no caer Augusto César, según que cuenta Suetonio Tranquilo en su Vida, acostumbra acabar siempre las diciones en fin del renglón, no curando de emparejar el escritura por el lado de la mano derecha, como aún agora lo hazen los judíos et moros. Para los que enseñan a leer, por que quando vienen dos o más consonantes entre las vocales, no saben, deletreando, cuáles dellas arrimarán a la vocal que precede, ni cuáles a la siguiente. Puede esso mesmo aprovechar esta consideración para los que leen las cifras, arte no menos sutil que nueva mente hallada en nuestros días por maestre Martín de Toledo, varón en todo linage de letras mui enseñado; el qual, si fuera en los tiempos de Julio César, et oviera publicado esta su invención, mucho pudiera aprovechar a la República romanar estorvar los pensamientos de aquél: por que, como dize Suetonio, acostumbra César, para comunicar los secretos con sus amigos, escribir lo que quería tomando la e por a, et la f por b, et la g por c, et assí por orden las otras letras hasta venir a la d, la qual ponía por z. Assí que, puestos estos principios de la orden de las consonantes, lo que queda io lo dexo et remito a la obra que deste negocio dexó escrita. Para introducción de lo qual tales reglas daremos: Primera mente, que si en alguna dición caiere una consonante entre dos vocales, siempre la arrimaremos a la vocal siguiente, salvo si aquella dición es compuesta, por que entonces daremos la consonante a la vocal cuja era antes de la composición. Como esta palabra enemigo es compuesta de en et amigo, es cierto que la n pertenece a la vocal primera et se desata de la siguiente, et assí la tenemos de escribir, deletrear et pronunciar. En el latín, tres consonantes pueden silabarse con una vocal antes della, et otras tres después della, como en estas diciones: 'scrobs', por el hoio; 'stirps', por la planta. Mas, si tres preceden, no se pueden seguir más de dos; et por el contrario, si tres se siguen, no pueden preceder



más de otras dos. En el castellano, nunca pueden estar antes de la vocal más de dos consonantes, et una después della, et, por consiguiente, nunca más de tres entre dos vocales. I en tanto grado rehúsa nuestra lengua silabicar muchas consonantes con una vocal, que cuando bolvemos de latín en romance las diciones que comiençan en tres consonantes, et algunas vezes las que tienen dos, anteponemos e, por aliviar de una consonante la vocal que se sigue, como en estas diciones: 'scribo', escrivio; 'stratum', estrado; 'smaragdus', esmeralda. En dos consonantes ninguna dición acaba, salvo si pronunciamos como algunos escriven, segund, por según; et cient, por ciento; grand, por grande. Assí que diremos agora cómo se ordenan entre sí dos o más consonantes: la b ante la c, en ninguna manera se sufre. Ante la d pónese en algunas diciones peregrinas, como 'bdelium' que es cierto árbol et género de goma; 'Abdera', que es ciudad de Tracia. Ante la l, r, puédese aiuntar, como en estas diciones: blanco, braço. Ante las otras consonantes no se puede sufrir. La c puédese juntar con la l, r, como en estas diciones: claro, creo; et en las palabras peregrinas, con la m, n, t, como en 'Piracmon', nombre proprio; 'aracne', por el araña; 'Ctesiphon', nombre proprio. Con las otras consonantes nunca se puede silabicar. La d puédese poner delante la r, et en las diciones peregrinas con la l, m, n, como en estas diciones: 'drago'; 'Abodlas', nombre de un río; 'Admeto', nombre proprio; 'Cidnus' nombre de un río. Con las otras letras no se puede juntar. La f pónese delante la l, r, como en estas diciones: flaco, franco, mas no se puede sufrir con ninguna de las otras consonantes. La g puédese poner delante la l, r, et en las diciones latinas delante la m, n, como en estas: gloria, gracia; 'agmen', por muchedumbre; 'agnosco', por reconocer. Con las otras consonantes no se puede sufrir. la l nunca se pone delante de otra consonante, antes ella se puede seguir a las otras. La m nunca se puede poner delante de otra consonante, salvo delante la n en las diciones peregrinas, como 'mna', por cierta moneda; 'amnis', por el río. La n nunca se pone delante otra consonante, mas ella se sigue a algunas dellas. La p puédese poner delante la l, r, et en las diciones peregrinas delante la n, s, t, como en estas diciones: plaça, prado; 'pneuma', por espíritu; 'psalmus' por canto: 'Ptolemeus', nombre proprio. La q delante ninguna consonante se puede poner, por que siempre después della se sigue u, en el latín floxa; en el castellano, vocal, cuando se sigue a; muerta, cuando se siguen e, i. la r delante de ninguna consonante se pone, antes ella se sigue a algunas dellas. La s en el castellano en ninguna dición se puede poner en el comienço; con otra consonante en medio puédese juntar con b, c, l, m, p, q, t. La t en el castellano nunca se pone sino delante la r, en las diciones peregrinas puédese poner delante la l, m, n, como en estas diciones: trabajo; 'Tlepolemo', por un hijo de Ércules; 'Tmolo', por un monte de Cilicia; 'Etna', por Mongibel, monte de Sicilia. La v consonante no se puede poner en el latín delante otra consonante, ni en el castellano, salvo ante la r en un solo verbo: avré, avrás, avría, avrías, lo cual haze nuestra lengua con mucha gana de hazer cortamiento en aquellos tiempos, como lo diremos más larga mente abaxo en su lugar. La x i z, delante ninguna consonante se pueden poner en el griego et latín, aun que en el castellano dezimos lazado, por lazerado.

### Capítulo X En que pone reglas generales del orthographía del castellano. De lo que hasta aquí avemos disputado, de la fuerça et orden de las letras, podemos inferir la primera regla del orthographía castellana: que assí tenemos de escribir como pronunciamos, et pronunciar como escrivimos; et que hasta que entrevenga el autoridad de Vuestra Alteza, o el consentimiento de aquellos que pueden hazer uso, escrivamos aquellas pronunciaciones para las cuales no

tenemos figuras de letras en la manera que diximos en el capítulo sexto, presuponiendo que adulteramos la fuerza dellas. la segunda regla sea: que, aunque la lengua griega et latina puedan doblar las consonantes en medio de la dición, la lengua castellana no dobla sino la r et la s; por que todas las otras consonantes pronuncian sencillas, estas dos a las vezes sencillas, a las vezes dobladas: sencillas, como coro, cosa; dobladas, como corro, cosso, De aquí se convence el error de los que escriven en castellano illustre, sillaba, con doblada l, por que assí se escriven estas diciones en el latín; ni estorva lo que diximos en el capítulo sexto: que podíamos usar de doblada l en algunas diciones, como en estas: villa, silla, por que ia aquella l doblada no vale por l sino por otra letra de las que faltan en nuestra lengua. La tercera regla sea: que ninguna dición ni sílaba, acabando la sílaba precedente en consonante, puede començar en dos letras de una especie, et menos acabar en ellas. De donde se convence el error de los que escriven con doblada r, rrei, en el comienço; et en el medio, onrra; et en fin de la dición, mill, con doblada l. I si dizes que por que en aquellas diciones y otras semejantes suena mucho la r, por esso se deve doblar, si queremos escribir como pronunciamos, a esto dezimos que proprio es de las consonantes sonar más en el comienço de las sílabas que en otro lugar, mas que por esta causa non se an de doblar; no más que si quisieses escribir ssabio et conssejo con doblada s, por que en aquellos lugares suena mucho la s. La cuarta regla sea: que la n nunca puede ponerse delante de m, b, p, antes, en los tales lugares, siempre avemos de poner m en lugar de n, como en estas diciones: ombre, emmudecer, emperador. Lo cual acontece por que donde se forma la n, que es hiriendo el pico de la lengua en la parte delantera del paladar, hasta donde se forman aquellas tres letras, ai tanta distancia, que fue forçado passarla en m, cuando alguna dellas se sigue, por estar tan cerca dellas en la pronunciación. Lo cual siempre guardaron los griegos et latinos, et nos otros avemos de guardar, si queremos escribir como pronunciamos; por que en aquel lugar no puede sonar la n. La quinta regla sea: que la p, nunca puede estar entre m, n; como algunos de los malos gramáticos escrivían 'sompnus', por el sueño, et 'contempno', por menospreciar, con p ante n; et en nuestra lengua algunos, siguiendo el autoridad de las escripturas antiguas, escriven dampño, solempnidad, con p delante la n. Lla sexta regla sea: que la g no puede estar delante n, salvo si le damos aquel son que damos agora a la n con la tilde. En lo cual pecan los que escriven signo, dignidad, benigno, con g delante la n, pues que en aquestas diciones no suenan con sus fuerças. Libro segundo En que trata de la Prosodia et Sílaba Capítulo I De los accidentes de la sílaba. Después que en el libro passado disputamos de la letra, et cómo se avía de escribir en el castellano cada una de las partes de la oración, según la orden que pusimos en el comienço desta obra, síguese agora de la sílaba, la cual, como diximos, responde a la segunda parte de la Gramática, que los griegos llaman Prosodia. Sílaba es un aiuntamiento de letras que se pueden coger en una herida de la boz et debaxo de un acento. Digo aiuntamiento de letras, porque cuando las vocales suenan por sí, sin se mezclar con las consonantes, propria mente no son sílabas. Tiene la sílaba tres accidentes: número de letras, longura en tiempo, altura et baxura en acento. Assí que puede tener la sílaba impropria mente assí llamada, una sola letra, si es vocal, como a; puede tener dos, como ra; puede tener tres, como tra; puede tener cuatro, como tras; puede tener cinco, si dos vocales se cogen en diphthongo, como en la primera sílaba de treinta. De manera que una sílaba no puede tener más de tres consonantes: dos antes de la vocal et una después della. El latín puede sufrir en una sílaba cinco consonantes con una

vocal, et por consiguiente, seis letras en una herida, como lo diximos en la orden de las letras. Tiene esso mesmo la sílaba longura de tiempo, por que unas son cortas et otras luengas, lo cual sienten la lengua griega et latina, et llaman sílabas cortas et breves a las que gastan un tiempo en su pronunciación; luengas, a las que gastan dos tiempos; como diziendo corpora, la primera sílaba es luenga, las dos siguientes, breves: assí que tanto tiempo se gasta en pronunciar la primera sílaba como las dos siguientes. Mas el castellano no puede sentir esta diferencia, ni los que componen versos pueden distinguir las sílabas luengas de las breves, no más que la sintían los que compusieron algunas obras en verso latino en los siglos passados; hasta que agora no sé por qué providencia divina comiença este negocio a se despertar; i no desespere que otro tanto se haga en nuestra lengua, si este mi trabajo fuere favorecido de los ombres de nuestra nación. I aún no parará aquí nuestro cuidado hasta que demostremos esto mesmo en la lengua ebraica: por que, como escriven Orígenes, Eusebio et Jerónimo, et de los mesmos judíos Flavio Josefo, gran parte de la Sagrada Escripura está compuesta en versos, por número, peso et medida de sílabas luengas et breves. Lo cual ninguno de quantos judíos oi biven siente ni conoce, sino quanto ve, en muchos lugares de la Biblia, escriptos en orden de verso. Tiene tan bien la sílaba altura et baxura, por que de las sílabas, unas se pronuncian altas, et otras baxas. Lo cual está en razón del acento, de que avemos de tratar en el capítulo siguiente. Capítulo II De los acentos que tiene la Lengua castellana. Prosodia, en griego, sacando palabra de palabra, quiere dezir en latín, acento; en castellano, cuasi canto. Por que, como dize Boccio en la Música, el que habla, que es officio proprio del ombre, et el que reza versos, que llamamos poeta, et el que canta, que dezimos músico, todos cantan en su manera. Canta el poeta, no como el que habla, ni menos como el que canta, mas en una media manera; et assí dixo Virgilio en el principio de su Eneida: Canto las armas et el varón; et nuestro Juan de Mena: Tus casos falaces, Fortuna, cantamos; et en otro lugar: Canta, tú, cristiana Musa; et assí, el que habla, por que alça una sílabas et abaxa otras, en alguna manera canta. Assí, que ai en el castellano dos acentos simples: uno, por el cual la sílaba se alça, que llamamos agudo; otro, por el cual la sílaba se abaxa, que llamamos grave. Como en esta dición señor, la primera sílaba es grave, et la segunda aguda, et, por consiguiente, la primera se pronuncia por acento grave et la segunda por acento agudo. Otros tres acentos tiene nuestra lengua compuestos, sola mente en los diphthongos: el primero, de agudo et grave, que podemos llamar deflexo, como en la primera sílaba de causa; el segundo, de grave et agudo, que podemos llamar inflexo, como en la primera sílaba de viento; el tercero, de grave, agudo et grave, que podemos llamar circunflexo, como en esta dición de una sílaba: buei. Assí que sea la primera regla del acento simple: que qualquiera palabra, no sola mente en nuestra lengua, mas en qualquiera otra que sea, tiene una sílaba alta, que se enseñoorea sobre las otras, la cual pronunciamos por acento agudo, et que todas las otras se pronuncian por acento grave. De manera, que si tiene una sílaba, aquella será aguda; si dos o más, la una dellas; como en estas diciones: sal, sabér, sabidór, las últimas sílabas tienen acento agudo et todas las otras acento grave. La segunda regla sea: que todas las palabras de nuestra lengua común mente tienen el acento agudo en la penúltima sílaba, et en las diciones bárbaras o cortadas del latín, en la última sílaba muchas vezes, et mui pocas en la tercera, contando desde el fin; et en tanto grado rehúsa nuestra lengua el acento en este lugar, que muchas vezes nuestros poetas, passando las palabras griegas et latinas al castellano, mudan el acento agudo en la

penúltima, teniendo lo en la que está antes de aquélla. Como Juan de Mena: A la biuda Penelópe I al hijo de Liriópe; i en otro lugar: Con toda la otra mundana machína. La tercera regla es de Quintiliano: que cuando alguna dición tuviere el acento indiferente a grave et agudo, avemos de determinar esta confusión et causa de error, poniendo encima de la sílaba que a de tener el acento agudo un resguito, que él llama ápice, el cual suba de la mano siniestra a la diestra, cual lo vemos señalado en los libros antigua mente escritos. Como diziendo amo, esta palabra es indiferente a io ámo et alguno amó; esta ambigüedad et confusión de tiempos et personas áse de distinguir por aquella señal, poniéndola sobre la primera sílaba de ámo, cuando es de la primera persona del presente del indicativo; o en la última sílaba, cuando es de la tercera persona del tiempo passado acabado del mesmo indicativo. La cuarta regla es: que si el acento está en sílaba compuesta de dos vocales por diphthongo, et la final es i, u, la primera dellas es aguda et la segunda grave, et, por consiguiente, tiene acento deflexo. Como en estas diciones: gaita, veinte, oi, mui, causa, deudo, biuda, las primeras vocales del diphthongo son agudas et las siguientes graves. La quinta regla es: que si el acento está en sílaba compuesta de dos vocales por diphthongo, et la final es a, e, o, la primera dellas es grave et la segunda aguda, et por consiguiente, tiene acento inflexo. Como en estas diciones: codiciá, codicié, codició, cuándo, fuérte, las primeras del diphthongo son graves et las segundas son agudas. la sexta regla es: que cuando el acento está en sílaba compuesta de tres vocales, si la de medio es a, e, la primera et última son graves et la de medio aguda, et, por consiguiente, tiene acento circunflexo, como en estas diciones: desmaiáis, ensaiáis, desmaiéis, ensaiéis, guái, aguáitas, buéi, buéitre. Mas si la final es e, agúzase aquélla, et quedan las dos vocales primeras graves, et, por consiguiente, en toda la sílaba acento circunflexo, como en estas diciones: poiuélo, arroiuélo. Capítulo III En que pone reglas particulares del acento del verbo. Los verbos de más de una sílaba, en cualquier conjugación, modo, tiempo, número et persona, tienen el acento agudo en la penúltima sílaba, como amo, amas; leo, lees; oio, oies. Sácase la primera et tercera persona del singular del passado acabado del indicativo, Por que pasan el acento agudo a la sílaba final, como diziendo io amé, alguno amó; salvo los verbos que formaron este tiempo sin proporción alguna, como diremos en el capítulo sexto del quinto libro, como de andar, io anduve, alguno anduvo; de traer, tráxe, alguno tráxo; de dezir, díxe, alguno díxo. Sácanse tan bien: la segunda persona del plural del presente del mesmo indicativo, et del imperativo, et del futuro del optativo, et del presente del subjuntivo, et del presente del infinitivo, cuando reciben cortamiento, como diziendo vos amáis, vos amád o amá, vos améis, amár. Sácanse esso mesmo: la primera et segunda persona del plural del passado no acabado del indicativo, et del presente et passado del optativo, et del passado no acabado, et del passado más que acabado, et futuro del subjuntivo, por que pasan el acento agudo a la ante penúltima, como diziendo nos amávamos, vos amávades, nos amássemos, vos amásseades, nos amáramos, vos amárades, nos amaríamos, vos amaríades, nos amáremos, vos amáredes. Pero cuando en este lugar hacemos cortamiento, queda el acento en la penúltima, como diziendo cuando vos amardes, por amáredes. Capítulo IIII En que pone reglas particulares de las otras partes de la oración. Como diximos arriba, proprio es de la lengua castellana tener el acento agudo en la penúltima sílaba, o en la última, cuando las diciones son bárbaras o cortadas del latín, et en la ante penúltima mui pocas veces, et aun común mente en las diciones que traen consigo en aquel lugar el acento del latín. Mas por que esta regla

general dessea ser limitada por excepción, pornemos aquí algunas reglas particulares. Las diciones de más de una sílaba que acaban en a, tienen el acento agudo en la penúltima, como tierra, casa. Sácanse algunas diciones peregrinas que tienen el acento en la última, como alvalá, Alcalá, Alá, Cabalá, et de las nuestras quiça, acá, allá, acullá. Muchas tienen el acento en la ante penúltima, como éstas: pérdida, uésped, bóveda, búsqueda, Mérida, Ágrede, Úbeda, Águeda, pértiga, almaciga, alhóndiga, luziérnaga, Málaga, Córcega, águila, cítola, cédula, brúxula, carátula, çávila, Ávila, gárgola, tórtola, péñola, opéndola, oropéndola, albórbola, lágrima, cáñama, xaquima, ánima, sávana, árguena, almádana, almojavana, Cártama, lámpara, píldora, cólera, pólvora, cántara, úlcera, cámara, alcándara, Alcántara, víspera, mandrágora, apóstata, cárcava, Xátiva, alférez. En d, tienen el acento agudo en la última sílaba, como virtud, bondad, enemistad. Sácanse uésped et césped, los cuales tienen el acento agudo en la penúltima; en el plural de los cuales queda el acento agudo asentado en la misma sílaba, et dezimos uéspedes, céspedes. En e, tienen el acento agudo en la penúltima, como lináje, tóque. Sácanse alquilé, rabé, que tienen acento agudo en la última, et en la ante penúltima aquestos: ánade, xénabe, adáreme. En i, tienen el acento agudo en la última sílaba, como borzeguí, maravedí, ajonjolí; e los que acaban en diphthongo siguen las reglas que arriba dimos de las diciones diphthongadas, como lei, rei, buei. En l, tienen el acento agudo en la última sílaba, como animal, fiel, candil, alcohol, azul. Sácanse algunos que lo tienen en la penúltima, como éstos: mármol, árbol, estiércol, mástel, dátil ángel; los cuales en el plural guardan el acento en aquella misma sílaba, e assí dezimos: mármoles, árboles, estiércoles, másteles, dátiles, ángeles. En n, tienen el acento agudo en la última sílaba, como truhán, rehén, ruín, león, atún. Sácanse virgen, origen et orden, que tienen el acento agudo en la penúltima, et guardan lo en aquel mesmo lugar en el plural, et assí dezimos orígenes, vírgenes, órdenes. En o, tienen el acento agudo en la penúltima, como libro, cielo, bueno. Sácanse algunos que lo tienen en la ante penúltima, como filósofo, lógico, gramático, médico, arsénico, párpado, pórvido, úmido, hígado, ábrigo, canónigo, tártago muérdago, galápago, espárrago, relámpago, piélagos, aravio, morciélagos, idrópigo, albóstigo, búfalo, cernícalo, título, séptimo, décimo, último, legítimo, préstamo, álamo, gerónimo, távano, rávano, uérfano, órgano, orégano, zángano, témpano, cópano, burdegano, peruétano, gálbano, término, almuédano, búzano, cántaro, miéspero, bárbaro, áspero, Páxaro, género, Álvaro, Lázaro, ábito, gómite. En r, tienen el acento agudo en la última sílaba, como azar, muger; amor. Sácanse algunos que lo tienen en la penúltima, como acíbar, ajófar, atíncar, açúcar, açófar, albéitar, ánsar, tíbar, alcáçar, alfámar, César; et retienen en el plural el acento en aquella misma sílaba, como diciendo ánsares, alcáçares, alfámares, Césares. En s, tienen el acento agudo en la última sílaba, como diciendo compás pavés, anís. Sácanse Ércules, miércoles, que lo tienen en la ante penúltima. En x todos tienen el acento agudo en la última sílaba, como borrax, balax, relox. En z, tienen el acento agudo en la última sílaba, como rapaz, Xerez, perdiz, Badajoz, andaluz. Sácanse algunos que lo tienen en la penúltima, como alférez, cáliz, Méndez, Díaz, Martínez, Fernández, Gómez, Cález, Túnez; i destos, los que tienen plural retienen el acento en la misma sílaba, et assí dezimos alférezes, cálices. En b, c, f g h, m, p, t, u, ninguna palabra castellana acaba, et todas las que recibe son bárbaras, et tienen el acento en la última sílaba, como Jacób, Melchisedéc, Joséph, Magóg, Abrabám, ardit, ervatú. Capítulo V De los pies que miden los versos. Por que todo aquello que dezimos, o está atado debaxo de ciertas

leies, lo cual llamamos verso; o está suelto dellas, lo cual llamamos prosa; veamos agora qué es aquello que mide el verso et lo tiene dentro de ciertos fines, no dexándolo vagar por inciertas maneras. Para maior conocimiento de lo cual avemos aquí de presuponer aquello de Aristóteles: que en cada un género de cosas ai una que mide todas las otras, et es la menor en aquel género; assí como en los números es la unidad, por la cual se miden todas las cosas que se cuentan, por que no es otra cosa ciento sino cien unidades; i assí en la música, lo que mide la distancia de las bozes es tono o diesis; lo que mide las cantidades continuas es o pie, o vara, o passada. I por consiguiente, los que quisieron medir aquello que con mucha diligencia componían et razonavan, hizieronlo por una medida, la cual por semejança llamaron pie, el cual es lo menor que puede medir el verso et la prosa. I no se espante ninguno por que dixere que la prosa tiene su medida, por que es cierto que la tiene, et aún por aventura mui más estrecha que la del verso, según que escriven Tulio et Quintiliano en los libros en que dieron preceptos de la Retórica. Mas, de los números et medida de la prosa diremos en otro lugar: agora digamos de los pies de los versos, no como los toman nuestros poetas, que llaman pies a los que avían de llamar versos, mas por aquello que los mide, los cuales son unos assientos o caídas que haze el verso en ciertos lugares; i assí como la sílaba se compone de letras, assí el pie se compone de sílabas. Mas por que la lengua griega et latina tienen diversidad de sílabas luengas o breves, multiplicanse en ellas los pies en esta manera: Si el pie es de dos sílabas, o entrambas son luengas, o entrambas son breves, o la primera luenga et la segunda breve, o la primera breve et la segunda luenga; et assí por todos son quatro pies de dos sílabas: spondeo, pirricheo, trocheo, iambo. Si el pie tiene tres sílabas, o todas tres son luengas, et llámase molosso; o todas tres son breves, et llámase tribraco; o las dos primeras luengas et la tercera breve, et llámase antibachio; o la primera luenga et las dos siguientes breves, et llámase dáctilo; o las dos primeras breves et la tercera luenga, et llámase anapesto; o la primera breve et las dos siguientes luengas, et llámase antipasto; o la primera et última breves et la de medio luenga, et llámase anfíbraco; o la primera et última luengas et la de medio breve, et llámase anfímacro; et assí son por todos ocho pies de tres sílabas. I por esta razón, se multiplican los pies de quatro sílabas, que suben a diez et seis. Mas, por que nuestra lengua no distingue las sílabas luengas de las breves, et todos los géneros de los versos regulares se reduzen a dos medidas, la una de dos sílabas, la otra de tres; osemos poner nombre a la primera, spondeo, que es de dos sílabas luengas; a la segunda, dáctilo, que tiene tres sílabas, la primera luenga et las dos siguientes breves; por que en nuestra lengua la medida de dos sílabas et de tres, tienen mucha semejança con ellos. Ponen muchas vezes los poetas una sílaba demasiada después de los pies enteros, la cual llaman medio pie o cesura, que quiere dezir cortadura; mas nuestros poetas nunca usan della, sino en los comienços de los versos, donde ponen fuera de cuento aquel medio pie, como más larga mente diremos abaxo.

Capítulo VI De los consonantes, et cuál et qué cosa es consonante en la copla. Los que compusieron versos en ebraico, griego et latín, hizieronlos, por medida de sílabas luengas et breves. Mas después que con todas las buenas artes se perdió la Gramática, et no supieron distinguir entre sílabas luengas et breves, desatáronse de aquella lei et pusieron en otra necessidad: de cerrar cierto número de sílabas debaxo de consonantes. Tales fueron los que después de aquellos santos varones que echaron los cimientos de nuestra religión, compusieron himnos por consonantes, contando sola mente las sílabas, no curando de la longura et tiempo dellas; el cual ierro, con mucha

ambición et gana, los nuestros arrebataron, e lo que todos los varones doctos con mucha diligencia avían et rehusavan por cosa viciosa, nos otros abraçamos como cosa de mucha elegancia et hermosura. Por que, como dize Aristóteles, por muchas razones avemos de huir los consonantes: la primera, porque las palabras fueron halladas para dezir lo que sentimos, et no, por el contrario, el sentido a de servir a las palabras; lo cual hazen los que usan de consonantes en las cláusulas de los versos; que dizen lo que las palabras demandan, et no lo que ellos sienten. La segunda, por que en habla no ai cosa que más ofenda las orejas, ni que maior hastío nos traiga, que la semejança, la cual traen los consonantes entre sí; e aunque Tulio ponga entre los colores retóricos las cláusulas que acaban o caen en semejante manera, esto a de ser pocas vezes, et no de manera que sea más la salsa quel manjar. La tercera, por que las palabras son para traspasar en las orejas del auditor aquello que nos otros sentimos teniendo lo atento en lo que queremos dezir; mas usando de consonantes, el que oie no mira lo que se dize, antes está como suspenso esperando el consonante que se sigue; lo cual, conociendo nuestros poetas, expienden en los primeros versos lo vano et ocioso, mientras que el auditor está como atónito, et guardan lo maciço et bueno para el último verso de la copia, por que los otros desvanecidos de la memoria, aquél sólo quede assentado en las orejas. Mas por que este error et vicio ia está consentido et recebido de todos los nuestros, veamos cuál et qué cosa es consonante. Tulio, en el cuarto libro de los Retóricos, dos maneras pone de consonantes: una, quando dos palabras o muchas de un especie caen en una manera por declinación, como Juan de Mena: Capítulo VII De la sinalepha et apretamiento de las vocales. Acontece muchas vezes que quando alguna palabra acaba en vocal, et si se sigue otra que comienza esso mesmo en vocal, echamos fuera la primera dellas, como Juan de Mena en el Labirintho: Hasta que al tiempo de agora vengamos; después de que et de síguesse a, i echamos la e, pronunciando en esta manera: Hasta qual tiempo dagora vengamos. A esta figura, los griegos llaman sinalepha, los latinos compresión; nos otros podemos la llamar ahogamiento de vocales. Los griegos ni escriben ni pronuncian la vocal que echan fuera, assí en verso como en prosa; nuestra lengua, esso mesmo con la griega, assí en verso como en prosa, a las vezes escribe et pronuncia aquella vocal, aun que se siga otra vocal, como Juan de Mena: Al gran rei de España, al César novelo; después de a síguese otra a, pero no tenemos necessidad de echar fuera la primera dellas; e si en prosa dixesses tú eres mi amigo, ni echamos fuera la u ni la i, aunque se siguieron e, a, vocales; a las vezes, ni escribimos ni pronunciamos aquella vocal, como Juan de Mena: Después quel pintor del mundo, por dezir después que el pintor del mundo; a las vezes, escribimos la et no la pronunciamos, como el mesmo autor en el verso siguiente: Paró nuestra vida ufana; callamos la a, et dezimos paró nuestra vidufana. E esto, no sola mente en la necessidad del verso, mas aun en la oración suelta, como si escriviesses: nuestro amigo está aquí, puedes lo pronunciar como se escribe et por esta figura puedes lo pronunciar en esta manera: nuestramigo staquí. Los latinos, en prosa, siempre escriben et pronuncian la vocal en fin de la dición, aunque después della se siga otra vocal; en verso, escrivenla et non la pronuncian, como Juvenal: semper ego auditor tantum; 'ego' acaba en vocal, et síguese 'auditor', que comienza esso mesmo en vocal; echamos fuera la o, et dezimos pronunciando: 'semper egauditor tantum'; mas si desatássemos el verso dexaríamos entrambas aquellas vocales, et pronunciaríamos 'ego auditor tantum'. Tienen tan bien los latinos otra figura semejante a la sinalepha, la cual los griegos llaman etlipsi; nos otros podemos la

llamar duro encuentro de letras; et es cuando alguna dición acaba en m, et se sigue dición que comienza en vocal; entonces, los latinos, por no hazer metacismo, que es fealdad de la pronunciación con la m, echan fuera aquella m con la vocal que está silabicada con ella, como Virgilio: Venturum excidio Libyae, donde pronunciamos 'ventur excidio Libye'. Mas esta manera de metacismo no la tienen los griegos ni nosotros, por que en la lengua griega et castellana ninguna dición acaba en m; por que, como dize Plinio, en fin de las diciones siempre suena un poco oscura. Capítulo VIII De los géneros de los versos que están en el uso de la Lengua castellana, et primero de los versos iámbicos. Todos los versos, cuantos yo e visto en el buen uso de la lengua castellana, se pueden reducir a seis géneros; por que, o son monómetros, o dímetros, o compuestos de dímetros et monómetros, o trímetros, o tetrámetros, o adónicos sencillos, o adónicos doblados. Mas, antes que examinemos cada uno de aquestos seis géneros, avemos aquí de presuponer et tomar a la memoria lo que diximos en el capítulo octavo del primero libro: que dos vocales, et aun algunas vezes tres, se pueden coger en una sílaba. Eso mesmo avemos aquí de presuponer lo que diximos en el quinto capítulo deste libro: que en comienzo del verso podemos entrar con medio pie perdido, el qual no entra en el cuento et medida con los otros. Tan bien avemos de presuponer lo que diximos en el capítulo passado: que cuando alguna dición acabare en vocal et se siguiere otra que comience esso mesmo en vocal, echamos algunas vezes la primera dellas. El cuarto presupuesto sea que la sílaba aguda en fin del verso vale et se a de contar por dos, por que común mente son cortadas del latín, como amar, de 'amare'; amad, de 'amate'. Assí que el verso que los latinos llaman monómetro, et nuestros poetas pie quebrado, regular mente tiene quatro sílabas; et llámanle assí, por que tiene dos pies espondeos, et una medida o asiento; como el Marqués en los Proverbios: Hijo mío mucho amado, Para mientes; No contrastes a las gentes Mal su grado. Ama et serás amado, I podrás Hazer lo que no harás Desamado. Para mientes et Mal su grado son versos monómetros regulares, por que tienen cada quatro sílabas; et aun que Para mientes parece tener cinco, aquéllas no valen más de quatro, por que ie es diphthongo et vale por una, según el primero presupuesto. Puede este verso tener tres sílabas, si la final es aguda, como en la mesma copla: I podrás; aunque I podrás no tiene más de tres sílabas, valen por quatro, según el cuarto presupuesto. Puede entrar este verso con medio pie perdido, por el segundo presupuesto, et assí puede tener cinco sílabas; como don Jorge Manrique: Un Constantino en la fe Que mantenía; Que mantenía tiene cinco sílabas, las cuales valen por quatro, por que la primera no entra en cuenta con las otras. I por esta mesma razón puede tener este pie quatro sílabas, aunque la última sea aguda et valga por dos; como el Marqués en la mesma obra: Sólo por aumentación De umanidad; De umanidad tiene quatro sílabas, o valor dellas, por que entró con una perdida et echó fuera la e, por el tercero presupuesto, et la última vale por dos, según el cuarto. El dímetro iámbico, que los latinos llaman quaternario, et nuestros poetas pie de arte menor, et algunos de arte real, regular mente tiene ocho sílabas et quatro espondeos. Llamaron le dímetro, por que tiene dos assientos; quaternario, por que tiene quatro pies. Tales son aquellos versos, a los cuales arrimávamos los que nuestros poetas llaman pies quebrados, en aquella copla: Hijo mío mucho amado, No contrastes a las gentes, Amar et serás amado, Hazer lo que no harás. Hijo mío mucho amado tiene valor de ocho sílabas, por que la o desta partezilla mucho se pierde, por el tercero presupuesto. Eso mesmo puede tener siete, si la final es aguda, por que aquélla vale por dos según el último



presupuesto; como en aquel verso Hazer lo que no podrás. Hazemos algunas vezes versos compuestos de dímteros et monómetros, como en aquella pregunta: Pues tantos son los que siguen la passión I sentimiento penado por amores, A todos los namorados trovadores Presentando les demando tal quistión, Que cada uno provando su entinción, Me diga que cuál primero destos fue: Si amor, o si esperança, o si fe, Fundando la su respuesta por razón. El trímetro iámbico, que los latinos llaman senario, regular mente tiene doze sílabas; et llamaron lo trímetro, por que tiene tres assientos; senario, por que tiene seis espondeos. En el castellano este verso no tiene más de dos assientos, en cada tres pies uno; como en aquestos versos: No quiero negaros, señor, tal demanda, Pues vuestro rogar me es quien me lo manda; Mas quien sólo anda cual veis que io ando, No puede, aunque quiere, cumplir vuestro mando. El tetrámetro iámbico, que llaman los latinos octonario, et nuestros poetas pie de romances, tiene regular mente diez et seis sílabas; et llamaron lo tetrámetro, por que tiene cuatro assientos; octonario, por que tiene ocho pies; como en este romance antiguo: Digas tú el ermitaño, que hazes la santa vida, Aquel ciervo del pie blanco ¿dónde haze su manida? Puede tener este verso una sílaba menos, quando la final es aguda, por el cuarto presupuesto; como en el otro romance. Morir se quiere Alexandre de dolor del corazón, Embió por sus maestros cuantos en el mundo son. Los que lo cantan, por que hallan corto et escasso aquel último espondeo, suplen et rehazen lo que falta, por aquella figura que los gramáticos llaman paragóge, la cual, como diremos en otro lugar, es añadidura de sílaba en fin de la palabra, et por corazón et son dizen coraçone et sone. Estos cuatro géneros de versos llaman se iámbicos, por que en el latín, en los lugares pares donde se hazen los assientos principales, por fuerça an de tener el pie que llamamos iambo; mas por que nos otros no tenemos sílabas luengas et breves, en lugar de los iambo pusimos espondeos. I por que todas las penúltimas sílabas de nuestros versos iámbicos, o las últimas, quando valen por dos, son agudas, et por consiguiente, luengas, llaman se estos versos ipponácticos iámbicos, por que Ipponate, poeta griego, usó dellos; como Archíloco, de los iámbicos, de que usaron los que antigua mente compusieron los himnos por medida, en los cuales siempre la penúltima es breve, et tiene acento agudo en la ante penúltima; como en aquel himno: Iam lucis orto sidere, et en todos los otros de aquella medida. Capítulo IX De los versos adónicos. Los versos adónicos se llamaron por que Adonis, poeta, usó mucho dellos, o fue el primer inventor. Éstos son compuestos de un dáctilo et un spondeo. Tienen regular mente cinco sílabas, et dos assientos: uno en el dáctilo et otro en el espondeo. Tiene muchas vezes seis sílabas, quando entramos con medio pie perdido, el cual, como diximos arriba, no se cuenta con los otros. Puede esso mesmo tener este verso cuatro sílabas, si es la última sílaba del verso aguda, por el cuarto presupuesto; puede tan bien tener cinco, siendo la penúltima aguda, et entrando con medio pie perdido. En este género de verso está compuesto aquel rondel antiguo: Despide plazer I pone tristura, Crece en querer Vuestra hermosura. El primero verso tiene cinco sílabas et valor de seis, por que se pierde la primera con que entramos, et la última vale por dos, El segundo verso tiene seis sílabas, por que pierde el medio pie en que començamos. El verso tercero tiene cuatro sílabas, que valen por cinco, por que la final es aguda et tiene valor de dos. El cuarto es semejante al segundo. El verso adónico doblado es compuesto de dos adónicos. Los nuestros llámanlo pie de arte maior. Puede entrar cada uno dellos con medio pie perdido o sin él; puede tan bien cada uno dellos acabar en sílaba aguda, la

cual, como muchas veces avemos dicho, suple por dos, para hinchir la medida del adónico. Assí que puede este género de verso tener doze sílabas, o onze, o diez, o nueve, o ocho. Puede tener doze sílabas en una sola manera: si entramos con medio pie en entrambos los adónicos. I por que más clara mente parezca la diversidad de estos versos, pongamos exemplo en uno que pone Juan de Mena en la difinición de la prudencia, donde dize: Sabia en lo bueno, sabida en maldad del cual podemos hazer doze sílabas, et onze, et diez, et nueve, et ocho, mudando algunas sílabas, et quedando la mesma sentencia. Doze, en esta manera: Sabida en lo bueno, sabida en maldades. Puede tener este género de verso onze sílabas en quatro maneras: la primera, entrando sin medio pie en el primero adónico et con él en el segundo; la segunda, entrando con medio pie en el primer adónico et sin él en el segundo; la tercera, entrando con medio pie en entrambos los adónicos et acabando el primero en sílaba aguda; la quarta, entrando con medio pie en ambos los adónicos et acabando el segundo en sílaba aguda. Como en estos versos: Sabia en lo bueno, sabida en maldades, Sabida en lo bueno, sabia en maldades, Sabida en el bien, sabida en maldades, Sabida en lo bueno, sabida en maldad. Puede tener este género de verso diez sílabas en seis maneras: la primera, entrando con medio pie en ambos los adónicos et acabando entrambos en sílaba aguda; la segunda, entrando sin medio pie en ambos los adónicos; la tercera, entrando sin medio pie en el primero adónico et acabando el mesmo en sílaba aguda; la quarta, entrando el segundo adónico sin medio pie et acabando el mesmo en sílaba aguda; la quinta, entrando el primero adónico con medio pie et el segundo sin él, et acabando el primero en sílaba aguda; la sexta, entrando el primer adónico sin medio pie et el segundo con él, acabando el mesmo en sílaba aguda. Como en estos versos: Sabida en el bien, sabida en maldad, Sabia en lo bueno, sabia en maldades, Sabia en el bien, sabida en maldades, Sabida en lo bueno, sabia en maldad, Sabida en el bien, sabia en maldades. Sabia en lo bueno, sabida en maldad. Puede tener este género de versos nueve sílabas en quatro maneras: la primera, entrando sin medio pie en ambos los adónicos, et acabando el segundo en sílaba aguda; la segunda, entrando el primer adónico con medio pie et el segundo sin él, et acabando entrambos en sílaba aguda; la tercera, entrando ambos los adónicos sin medio pie et acabando el primero en sílaba aguda; la quarta, entrando el primer adónico sin medio pie et el segundo con él, et acabando entrambos en sílaba aguda. Como en estos versos: Sabia en lo bueno, sabia en maldad, Sabida en el bien, sabia en maldad, Sabia en el bien, sabia en maldades, Sabia en el bien, sabida en maldad. Puede tener este género de versos ocho sílabas en una sola manera: entrando sin medio pie en ambos los adónicos et acabando entrambos en sílaba aguda; como en estos versos: Sabia en el bien, sabia en mal. Capítulo X De las coplas del castellano et cómo se componen de los versos. Assí como dezíamos que de los pies se componen los versos, assí dezimos agora que de los versos se hazen las coplas. Coplas llaman nuestros poetas un rodeo et aiuntamiento de versos en que se coge alguna notable sentencia. A éste los griegos llaman período, que quiere dezir término; los latinos 'circulus', que quiere dezir rodeo; los nuestros llamaron la copla, por que en el latín, 'copula' quiere dezir aiuntamiento. Assí que los versos que componen la copla, o son todos uniformes, o son diformes. Cuando la copla se compone de versos uniformes, llámase monocola, que quiere dezir unimembre, o de una manera. Tal es el Labirinto de Juan de Mena, por que todos los versos entre sí son adónicos doblados; o su Coronación, en la cual todos los versos entre sí son dímetros iámbicos. Si la copla se

compone de versos diformes, en griego llaman se dícolos, que quiere dezir de dos maneras. Tales son los Proverbios del Marqués, la cual obra es compuesta de dímetros et monómetros iámbicos, que nuestros poetas llaman pies de arte real, et pies quebrados. Hazen esso mesmo los pies tomada a los consonantes, et llaman se distrophos, quando el tercero verso consuena con el primero; como en el título del Labirinto: Al mui prepotente don Juan el Segundo, Aquél con quien Júpiter tuvo tal zelo, Que tanta de parte le haze en el mundo, Cuanta a sí mesmo se haze en el cielo. En estos versos, el tercero responde al primero, et el cuarto al segundo. Llámanse los versos trístrophos, quando el cuarto toma al primero; como en el segundo miembro de aquella mesma copla: Al gran Rei de España, al César novelo, Aquél con fortunas bien afortunado, Aquél en quien cabe virtud et reinado. A él las rodillas hincadas por suelo En estos versos, el cuarto responde al primero. No pienso que ai copla en que el quinto verso tome al primero, salvo mediante otro consonante de la mesma caída; lo cual por ventura se dexa de hazer, por que quando viniessen el consonante del quinto verso, ia sería desvanecido de la memoria del auditor el consonante del primero verso. El latín tiene tal tornada de versos, et llámanse tetrástrophos, que quiere dezir que tornan después de quatro. Mas si todos los versos caen debaxo de un consonante llamarse an ástrophos, que quiere dezir sin tornada; cuales son los tetrámetros en que diximos que se componían aquellos cantares que llaman romances. Quando en el verso redunda et sobra una sílaba, llámase hipermetro: quiere dezir que, allende lo justo del metro, sobra alguna cosa. Quando falta algo llámase cataléctico: quiere dezir que por quedar alguna cosa es escasso. Y en estas dos maneras los versos llámanse cacómetros: quiere dezir mal medidos. Mas si en los versos, ni sobra ni falta cosa alguna, llámanse orthómetros: quiere dezir bien medidos, justos et legítimos. Pudiera io mui bien en aquesta parte con ageno trabajo estender mi obra, et suplir lo que falta de un Arte de poesía castellana, que con mucha copia et elegancia compuso un amigo nuestro, que agora se entiende et en algún tiempo será nombrado; et por el amor et acatamiento que te tengo pudiera io hazer lo assí, según aquella lei que Pithágoras pone primera en el amistad: que las cosas de los amigos an de ser comunes; maior mente que, como dize el refrán de los griegos, la tal usura se pudiera tornar en caudal. Mas ni io quiero fraudar lo de su gloria, ni mi pensamiento es hazer lo hecho. Por esso el que quisiere ser en esta parte más informado, io lo remito a aquella su obra. Libro tercero Que es de la Etimología et Dición Capítulo I De las diez partes de la oración que tiene la Lengua castellana. Síguese el tercero libro de la Gramática, que es de la dición, a la cual, como diximos en el comienzo desta obra, responde la Etimología. Dición se llama assí, por que se dize; como si más clara mente la quisiésemos llamar palabra; pues ia la palabra no es otra cosa sino parte de la oración. Los griegos común mente distinguen ocho partes de la oración: nombre, pronombre, artículo, verbo, participio, preposición, adverbio, conjunción. Los latinos no tienen artículo, mas distinguen la interjección del adverbio, et assí, hazen otras ocho partes de la oración: nombre, pronombre, verbo, participio, preposición, adverbio, conjunción, interjección. Nos otros, con los griegos, no distinguiremos la interjección del adverbio, et añadiremos con el artículo el gerundio, el cual no tienen los griegos, et el nombre participial infinito, el cual no tienen los griegos ni latinos. Assí que serán por todas, diez partes de la oración en el castellano: nombre, pronombre, artículo, verbo, participio, gerundio, nombre participial infinito, preposición, adverbio, conjunción. Destas diez partes de la oración diremos agora por orden en particular, et primera

mente del nombre. Capítulo II Del nombre. Nombre es una de las diez partes de la oración, que se declina por casos, sin tiempos, et significa cuerpo o cosa. Digo cuerpo, como ombre, piedra, árbol; digo cosa, como dios, ánima, gramática. Llámase nombre, por que por él se nombran las cosas, et assí como de 'onoma' en griego, los latinos hizieron 'nomen', assí de 'nomen' nos otros hezimos nombre. Los accidentes del nombre son seis: calidad, especie, figura, género, número, declinación por casos. Calidad en el nombre es aquello por lo cual el nombre común se distingue del proprio. Proprio nombre es aquél que conviene a uno solo, como César, Pompeio. Común nombre es aquél que conviene a muchos particulares, que los latinos llaman apelativo, como ombre es común a 'César' et 'Pompeio'; ciudad a 'Sevilla' y 'Córdoba'; río, a 'Duero' y 'Guadiana'. Mas, por que muchos se pueden nombrar por un nombre proprio, para los más distinguir et determinar entre sí, los latinos antepusieron otro nombre, que llamaron prenombre, por que se pone delante del nombre proprio; el cual ponían en señal de onra et hidalguía en aquellos que por él se nombravan; et escrivían lo siempre por breviatura, como por una 'A' entre dos puntos: 'Aulo'; por una 'C': 'Gaio'; et acostumbraron nunca anteponer lo al nombre proprio de los siervos, antes quitarlos en señal de infamia a los que cometían algún crimen contra la majestad de su república. Nuestra lengua no tiene tales prenombres, mas en lugar dellos pone esta partezilla don, cortada deste nombre latino 'dominus', como los italianos 'ser' et 'misér', por mi señor; los franceses 'mosier'; los aragoneses 'mosén'; los moros 'abi', 'cid', 'mulei'. Assí que será don en nuestro lenguaje en lugar de prenombre, et aún dévesse escrivir por breviatura, como los prenombres latinos, o como lo escriven agora los cortesanos en Roma, que, por lo que nos otros dezimos don Juan, ellos escriven 'do Joannes'. Connombre es aquél que se pone después del nombre proprio, et es común a todos los de aquella familia; et llámase propria mente entre nos otros el apellido, como los Estúñigas, los Mendoças. Renombre es aquél que para más determinar el nombre proprio se añade, et significa en él algún accidente o dignidad, como maestro. Assí que diziendo don Juan de Estúñiga, maestro, don es prenombre; Juan, nombre proprio; Estúñiga, connombre; maestro, renombre, et como quieren los latinos, anombre. Proprio es de la lengua latina et de las que della decienden doblar et trasdoblar los nombres, lo cual dizen los autores que uvo origen de aquello que, cuando los sabinos se mezclaron con los romanos et hizieron con ellos un cuerpo de ciudad, tomaron los unos los nombres de los otros, en señal et prenda de amor. Los griegos, para determinar el nombre proprio, añaden el nombre del padre, o de la tierra, o de algún accidente et calidad; como Sócrates, hijo de Sophronisco, Platón Athieniense, Eráclito Tenebregoso, por que escribió de filosofía en estilo oscuro. Los judíos añaden el nombre del padre a los nombres propios, como Josue ben Nun quiere dezir hijo de Nun; Simón Barjona, quiere dezir hijo de Jona. Algunas vezes, añaden el nombre del lugar, como Joseph de Arimathía, Judas dEscarioth. Los moros, esso mesmo añaden el nombre del padre, como Alí aben Ragel, quiere dezir hijo de Ragel; Aben Messué, hijo de Messué. Calidad, esso mesmo en el nombre, se puede llamar aquello por lo cual el adjetivo se distingue del substantivo. Adjetivo se llama, por que siempre se arrima al substantivo, como si le quisiésemos llamar arrimado; substantivo se llama, por que está por sí mesmo, et no se arrima a otro ninguno; como diziendo, ombre bueno, ombre es substantivo, por que puede estar por sí mesmo; bueno, adjetivo, por que no puede estar por sí sin que se arrime al substantivo. El nombre substantivo es aquél con que se aiunta un artículo, como el ombre, la muger,

lo bueno; o a lo más dos, como el infante, la infante, segund el uso cortesano. Adjectivo es aquél con que se pueden aiuntar tres artículos, como el fuerte, la fuerte, lo fuerte. Podemos tan bien llamar calidad aquello por que el relativo se distingue del antecedente. Antecedente se llama, por que se pone delante del relativo; relativo se llama, por que haze relación del antecedente; como el maestro lee, el cual enseña, maestro es antecedente, el cual es relativo. I avemos de mirar que dos maneras ai de relativos: unos, que hazen relación de algún nombre substantivo, et llaman se relativos de substancia, et son dos: quien, que, et cual, cuando se aiunta con artículo, como diziendo: io leí el libro que me diste o el cual me diste. Relativos de accidente son los que hazen relación de algún nombre adjectivo, et son: tal, tanto, tamaño, cuál, cuando se pone sin artículo, como diziendo: io te embió el libro mentiroso, cual me lo diste, tal, tamaño, cuamaño me lo embiaste; por que tanto, cuanto, propria mente son relativos de cantidad discreta; tamaño, cuamaño, de cantidad continua, como io tengo tantos libros cuantos tú, entiéndese quanto al número; mas diziendo tamaños libros cuamaños tú, entiéndese quanto a la grandeza; mas diziendo tales cuales, entiéndese quanto a la calidad. Capítulo III De las especies del nombre. El segundo accidente del nombre es especie; la cual no es otra cosa, sino aquello por que el nombre derivado se distingue del primogénito. Primogénito nombre es aquél que assí es primero, que no tiene otro más antiguo de donde venga por derivación; como monte, assí es primogénito et principal en nuestra lengua, que no tiene en ella mesma cosa primera de donde se saque et decienda, aunque venga de 'mons', 'montis' latino; por que si tal decendimiento llamásemos derivación, et a los nombres que se sacan de otra lengua, derivados, a penas se hallaría palabra en el castellano que no venga del latín o de alguna de las lenguas con que a tenido conversación. Derivado nombre es aquél que se saca de otro primero et más antiguo, como de monte, montesino, montaña, montañés, montón, montero, montería, montaraz. Nueve diferencias et formas ai de nombres derivados: patronímicos, possessivos, diminutivos, aumentativos, comparativos, denominativos, verbales, participiales, adverbiales. Patronímicos nombres son aquéllos que significan hijo, o nieto, o alguno de los decendientes de aquel nombre de donde formamos el patronímico, cuales son aquéllos que en nuestra lengua llamamos sobrenombres. Como Pérez, por hijo, o nieto, o alguno de los decendientes de Pedro, que en latín se podría dezir 'Petrides'; et assí de Álvaro, Álvarez, por lo que los latinos dirían 'Alvarides'. Otra forma de patronímicos io no siento que tenga nuestra lengua. Possessivo nombre es aquél que vale tanto como el genitivo de su principal, et significa alguna cosa de las que se poseen, como de Sevilla, sevillano; de cielo, celestial. Diminutivo nombre es aquél que significa diminución del principal de donde se deriva; como de ombre, ombrezillo, que quiere dezir pequeño ombre; de muger, mugercilla, pequeña muger. En este género de nombres, nuestra lengua sobra a la griega et latina, por que haze diminutivos de diminutivos, lo cual raras vezes acontece en aquellas lenguas; como de ombre, ombrezillo, ombrezico, ombrezito; de muger, mugercilla, mugercica, mugercita. Tiene esso mesmo nuestra lengua otra forma de nombres contraria destos, la cual no siente el griego, ni el latín, ni el ebraico; el arávigo en alguna manera la tiene. et por que este género de nombres aún no tiene nombre, osemos le nombrar aumentativo, por que por él acrecentamos alguna cosa sobre el nombre principal de donde se deriva; como de ombre, ombrazo; de muger, mugeraza. Destos, a la vezes usamos en señal de loor, como diziendo es una mugeraza, por que abulta mucho; a las vezes, en señal de vituperio, como diziendo es un

cavallazo, por que tiene alguna cosa allende la hermosura natural et tamaño de cavallo; por que, como dize Aristóteles, cada cosa en su especie tiene ciertos términos de cantidad, de los cuales, si sale, ia no está en aquella especie, o a lo menos no tiene hermosura en ella. Comparativo nombre se llama aquél que significa tanto como su positivo con este adverbio mas. Llamen los latinos positivo aquel nombre de donde se saca el comparativo. Mas, aun que el latín haga comparativos de todos los nombres adjetivos que reciben más o menos en su significación, nuestra lengua no los tiene sino en estos nombres: mejor, que quiere dezir más bueno; peor, que quiere dezir más malo; maior, que quiere dezir más grande; menor, que quiere dezir más pequeño; más, que quiere dezir más mucho; por que esta partezilla más, o es adverbio, como diziendo Pedro es más blanco que Juan; o es conjunción, como diziendo io quiero, mas tú no quieres; o es nombre comparativo, como diziendo io tengo más que tú, quiero dezir más mucho que tú. 'Prior' et 'senior', en el latín son comparativos; en nuestra lengua son como positivos, por que, 'prior' en latín es primero entre dos, et en castellano no quiere dezir sino primero de muchos; 'senior' quiere dezir más anciano en latín; en nuestra lengua es nombre de onra. Superlativos no tiene el castellano sino estos dos: primero et postrimero. Todos los otros dize por rodeo de algún positivo et este adverbio mui, como diximos que se hazían los comparativos con este adverbio más, como diziendo bueno, más bueno; mui más bueno. Denominativo nombre es aquél que se deriva et deciende de otro nombre, et no tiene alguna especial significación de aquellas cinco que diximos arriba; como de justo, justicia; de moço, mocedad; de anima, animal. Verbal nombre es aquél que se deriva de algún verbo, como de amar, amor; de labrar, labrança. Participial nombre es aquél que se saca del participio, como de docto, doctor; de leído, lection; de oído, oidor. Adverbial nombre es aquél que se deriva de adverbio, como de sobre, soberano; de iuso, iusano.

### Capítulo III De los nombres denominativos.

Denominativos se pueden llamar todos los nombres que se derivan et decienden de otros nombres; et en esta manera, los patronímicos, possessivos, diminutivos, aumentativos et comparativos, se pueden llamar denominativos; más propria mente llamamos denominativos aquéllos que no tienen alguna especial significación. I por que éstos tienen mucha semejança con los possessivos et gentiles, diremos agora junta mente dellos. Gentiles nombres llaman los gramáticos aquellos que significan alguna gente, como español, andaluz, sevillano; aunque Tulio, en el primero libro de los oficios, haze diferencia entre gente, nación et naturaleza; por que la gente tiene debaxo de sí muchas naciones, como España a Castilla, Aragón, Navarra, Portugal; la nación, muchas ciudades et lugares, que son tierra et naturaleza de cada uno; mas todos estos llamamos nombres gentiles, del nombre general que comprende a todos. Por la maior parte salen estos nombres en esta terminación ano, como de Castilla, castellano; de Italia, italiano; de Toledo, toledano; de Sevilla, sevillano; de Valencia, valenciano, o valentin, como de Florencia, florentin; de Plazencia la de Italia, plazentin, de Plazencia la de España, plazenciano; et a semejança de aquéstos dezimos: de palacio, palanciano, por palaciano; de corte, cortesano. Salen esso mesmo los nombres gentiles muchas vezes en es, como de Francia, francés; de Aragón, aragonés; de Portugal, portugués, por portogalés; de Córdoba, cordovés; de Burgos, burgalés, por burgués; et a esta semejança, de corte, cortés. Salen a las vezes estos nombres en eño, como de extremo, extremeño; de Cáceres, cacereño; de Alcántara, alcantareño; et a esta semejança, de mármol, marmoleño; de seda, sedeño. De los lugares no tan principales no tenemos assí en el

uso estos nombres gentiles, pero podemos los sacar por proporción et semejança de los otros, en tal manera, que aquella formación no salga dura et áspera; aunque, como dize Tulio, en las palabras no ai cosa tan dura que usándola mucho no se pueda hazer blanda; como si a semejança de Cáceres, cacereño, quisiésemos hazer Guadalupe, guadalupeño, et Mérida, merideño; aunque luego, en el comienço, esta derivación parezca áspera, el uso la puede hazer blanda et suave. Salen algunas vezes los nombres gentiles en isco, como de alemán, alemanisco; de moro, morisco; de Navarra, navarrisco; de Barbaria, barbarisco; et a esta semejança, de mar, marisco; de piedra, pedrisco. Salen en esco, como de Flandes, flandesco; de Sardeña, sardesco; et de frío, fresco; de pariente, parentesco. Salen algunas vezes en ego, como de cristiano, cristianego; de judío, judiego; de Grecia, griego; de Galizia, gallego; et assí, quiso salir, de Arabia, arávigo, sino que mudó el acento, et la e en i. Sin proporción ninguna salió de Andaluzía, andaluz, como de capa, capuz Salen los nombres denominativos en a, como de justo, justicia; de malo, malicia; de abad, abadía. Salen en d, como de bueno, bondad; de malo, maldad. Salen muchas vezes en al, como de cuerpo, corporal; de asno, asnal; et muchos de los que significan lugar en que alguna cosa se contiene, como de rosa, rosal; de enzina, enzinal; de roble, robledal; de mançana, mançanal; de higuera, higueral; de pino, pinal; de guindo, guindal; de caña, cañaveral, por cañal, o por que los antiguos llaman cañavera a la que agora caña, o por que no concurriese cañal con el cañal de pescar. Salen estos nombres tan bien muchas vezes en ar, como de oliva, olivar; de palma, palmar; de malva, malvar; de lino, linar; et assí, de vaso, vasar; de colmena, colmenar Salen en edo, como de olmo, olmedo; de azevo, azevedo; de robre, robredo; de viña, viñado; de árbol, arboleda, por arboledo, que en latín se llama 'arboretum'. Salen los nombres denominativos muchas vezes en oso, et significan hinchimiento de aquello que significa su principal; como de maravilla, maravilloso, por lleno de maravillas; et assí, desseoso, codicioso, amoroso, sarnoso, lleno de desseo, cobdicia, amor, sarna. Semejantes en significación son los que acaban en ento, como sangriento, soñoliento, hambriento, sediento, avariento, polvoriento, por lleno de sangre, sueño, hambre, sed, avaricia, polvo. Otros significan materia, como los que acaban en ado o en azo; como de rosa, rosado; de viola, violado; de cevada, cevadazo; de trigo, trigazo; de mosto, mostaza; de lino, linaza. Salen algunas vezes estos nombres en uno, como de cabrón, cabruno, de oveja ovejuno; de vaca, vacuno; de ciervo, cervuno. Salen muchas vezes los nombres denominativos en ero, et significan común mente oficios; como de barva, barvero; de çapato, çapatero; de oveja, ovegero; de hierro, herrero. Semejantes a éstos son los que acaban en or, mas son por la maior parte verbales; como de tundir, tundidor; de texer, texedor; de curtir, curtidor. Otros denominativos salen en arlo, et significan lugar donde alguna cosa se pone et guarda, como sagrario, donde las cosas sagradas; armario, donde las armas; encensario, donde el encienso. Otros salen en otras muchas determinaciones; mas el que escribe preceptos del arte abasta que ponga en el camino al lector, la prudencia del qual, por semejança de una cosa a de buscar otra. Capítulo V De los nombres verbales. Verbales se llaman aquellos nombres que manifiesta mente vienen de algunos verbos; et salen en diversas maneras: por que unos se acaban en ança, como de esperar, esperança; de estar, estança; de alabar, alabança; de enseñar, enseñança; de perdonar, perdonança; de abastar, abastança. Otros salen en encia, como de doler, dolencia; de tener, tenencia; de correr, corrença; de creer, creencia; de querer, querencia, por amor, et assí dezimos que los ganados et fieras tienen con

algún lugar querencia et amor, por lo que los rústicos dicen creencia. Otros salen en ura, como de andar, andadura; de cortar, cortadura; de hender, hendedura; de torcer, torcedura; de escribir, escriptura. Otros salen en enda, como de emendar, emienda; de leer, leienda; de contender, contienda; de moler, molienda; de bivir, bivienda. Otros salen en ida, como de correr, corrida; de beber, bebida; de medir, medida; de subir, subida; de herir, herida; de salir, salida. Otros salen en on, como de perdonar, perdón; de tentar, tentación; de consolar, consolación; de ver, visión; de proveer, provisión; de leer, lección; de cavar, cavazón. Otros salen en enta, como de vender, venta; de rentar, renta; de tormentar, tormenta; de contar, cuenta; de emprentar, emprenta. Otros salen en e, precediendo diversas consonantes, como de tocar, toque; de combidar, combite; de escotar, escote; de traer, traje; de trotar, trote. Otros salen en ento, como de pensar, pensamiento; de entender, entendimiento; de jurar, juramento; de ofrecer, ofrecimiento; de sentir, sentimiento. Otros salen en do, como de abraçar, abraçado; de sentir, sentido; de oír, oído; de olvidar, olvido. En or salen otros, como de amar, amor; de saber, sabor; de oler, olor; de doler, dolor; de temblar, temblor. En esta terminación, sale de cada verbo un nombre verbal, que significa acción et pertenece a machos, como de amar, amador; de andar, andador; de leer, leedor, o como en el latín, 'lector'; de correr, corredor; de oír, oidor; de huir, huidor. Estos se forman del infinitivo, mudando la r final en dor; como destos mesmos se forman otros verbales, añadiendo a sobre la r, los cuales tan bien significan acción et pertenecen a hembras, como de amador, amadora; de enseñador, enseñadora; de leedor, leedora; de oidor, oidora; pero en éstos, algunas vezes bolvemos la o final en e, como de texedor, texedera; de vendedor, vendedera; et algunas vezes en estos entreponemos n, como de lavador, lavandera; de curador, curandera; de labrador, labrandera, aunque mudó algún tanto la significación, por que labrador no se dize sino el que labra el campo, et de allí labradora; labrandera, quanto a la boz, vino de labrador, mas quanto a la significación, vino de boslador o bordador. Esso mesmo todos los presentes del infinitivo pueden ser nombres verbales, como diziendo el amar es dulce tormento, por dezir el amor; por que, si amar no fuera nombre, no pudiera recibir este artículo el; et menos podría juntarse con nombre adjetivo, diziendo: el mucho amar es dulce tormento; et como dixo Persio: Después que miré este nuestro triste bivir, por dezir esta nuestra triste vida; i Gómez Manrique: Pues este negro morir, por dezir pues esta negra muerte. Capítulo VI De la figura, género, número, declinación et casos del nombre. El tercero accidente es figura, la cual no es otra cosa sino aquello por lo cual el nombre compuesto se distingue et aparta del senzillo. Senzillo nombre se llama aquél que no se compone de partes que signifiquen aquello que significa el entero. Como padre, aunque se componga de pa, dre, ninguna destas partes significa por sí cosa alguna de lo que significa el entero. Compuesto nombre es aquél que se compone de partes, las cuales significan aquello mesmo que significa el entero, como esta dición compadre, compónese de con et padre, et significan estas dos partes lo que el entero, que es padre con otro. En esto tienen los griegos maravillosa facilidad et soltura, que hazen composición de muchas palabras; como aquel libro de Omero que se intitula Vatracomymachia, que quiere dezir 'pelea de ranas et de ratones'. Los latinos muchas vezes hazen composición de dos palabras; de tres, mui pocas, salvo con preposiciones. El castellano muchas vezes compone dos palabras, mas tres, pienso que nunca; assí, que haze composición de dos nombres en uno, como república, arquivanco; de verbo et nombre, como torcecuello, tirabraguero,



portacartas; de dos verbos, como vaivén, alçaprime, muerdehuie; de verbo et de adverbio, como puxavante; de preposición et nombre, como perfil, traspié, trascol, pordemás. Género en el nombre es aquello por que el macho se distingue de la hembra, et el neutro de entrambos. et son siete géneros: masculino, femenino, neutro, común de dos, común de tres, dudoso, mezclado. Masculino llamamos aquél con que se aiunta este artículo el, como el ombre, el libro. Femenino llamamos aquél con que se aiunta este artículo la, como la muger, la carta. Neutro llamamos aquél con que se aiunta este artículo lo, como lo justo, lo bueno. Común de dos es aquél con que se aiuntan estos dos artículos el, la, como el infante, la infante; el testigo, la testigo. Común de tres es aquél con que se aiuntan estos tres artículos el, la, lo, como el fuerte, la fuerte, lo fuerte. Dudoso es aquél con que se puede aiuntar este artículo el o la, como el color, la color; el fin, la fin. Mezclado es aquél que debaxo deste artículo el o la, significa los animales machos et hembras, como el ratón, la comadreja, el milano, la paloma. Mas avemos aquí de mirar que cuando algún nombre femenino comienza en a, por que no se encuentre una a con otra, et se haga fealdad en la pronunciación, en lugar de la ponemos el, como el agua, el águila, el alma, el açada si comienza en alguna de las otras vocales, por que no se haze tanta fealdad, indiferente mente ponemos el o la, como el enemiga, la enemiga; pero en el plural siempre les damos el artículo de las hembras, como las aguas, las enemigas. Número en el nombre es aquello por que se distingue uno de muchos. El número que significa uno llámase singular, como el ombre, la muger. El número que significa muchos llámase plural, como los ombres, las mugeres. Declinación del nombre no tiene la lengua castellana, salvo del número de uno al número de muchos; pero la significación de los casos distingue por preposiciones. Assí, que pueden se reduzir todos los nombres a tres formas de declinación: La primera, de los que acaban el singular en a, añadiendo s, embían el plural en as, como la tierra, las tierras. Sácanse los que tienen acento agudo en la última sílaba, por que sobre el singular reciben esta terminación es, como alvalá, alvalaes; alcalá, alcalaes; et assí, diremos una a, dos aes; una ca, dos caes. La segunda, de los que acaban el número de uno en o, et añadiendo s, embían el número de muchos en os, como el cielo, los cielos. La tercera, de los que acaban el número de uno en d, e, i, l, n, r, s, x z; por que en las otras letras ningún nombre acaba, salvo si es bárbaro, como Jacob, Isaac; et embían todos el número de muchos en es; et fórmanse del singular, añadiendo es, si acaban en i, o en alguna de las consonantes; o añadiendo sola mente s, si el singular acaba en e, como la ciudad, las ciudades; el ombre, los ombres; el rei, los reies; el animal, los animales; el pan, los panes; el amor, los amores, el compás, los compases, el relox, los reloxes; la paz, las pazes. Sácanse los que acaban en e aguda, por que sobre el singular reciben esta terminación es, como el alquilé, los alquilees; la fe, las fees; i assí dezimos una b, dos bees; una d, dos dees. Tan bien se saca maravedí, que por aquesta regla avía de hazer maravedíes, et haze maravedís. Esso mesmo, en las palabras que acaban en x, como relox, balax, mas parece que en el plural suena j consonante, que no, x como relox relojes; carcax, carcajes. Los casos en el castellano son cinco: El primero llaman los latinos nominativo, por que por él se nombran las cosas, et se pone quien alguna cosa haze, sola mente con el artículo del género, como el ombre. El segundo llaman genitivo, por que en aquel caso se pone el nombre del engendrador, et cuia es alguna cosa, con esta preposición de, como hijo del ombre. El tercero llaman dativo, por que en tal caso se pone a quien damos o a quien se sigue daño o provecho, con esta preposición a, como io do los dineros a tí. El cuarto

llaman acusativo, por que en tal caso ponemos a quien acusamos, et general mente a quien padece por algún verbo, con esta preposición, a, o sin ella, como io amo al próximo o amo el próximo. El quinto llaman vocativo, por que en aquel caso se pone a quien llamamos, con este adverbio o, sin artículo, como ¡o ombre! Sexto et séptimo caso no tiene nuestra lengua, pero redúzense a los otros cinco. Capítulo VII De los nombres que no tienen plural o singular. Diximos en el capítulo passado que los nombres tenían dos números: singular et plural; mas esto no es toda vía, por que muchos nombres ai que no tienen plural, et, por el contrario, muchos que no tienen singular. No tienen número plural, los nombres propios de los ombres, como Pedro, Juan, Juana, María; pero si dezimos los Pedros, los Juanes, las Juanas, las Marías, ia no son propios, sino comunes. I assí, de los nombres propios de las ciudades, villas, aldeas et otros lugares, como Sevilla, Toledo, Medina; et las que dellas se declinan en el plural, no tienen singular, como Burgos, Dueñas, Cáceres; i, por consiguiente, de los nombres propios de las islas, como Inglaterra, Cicilia, Cerdeña. Calez, más parece del número plural, por que en el latín 'Gades' es del número plural; et quando dezimos Mallorcias, ia no es nombre propio, mas común a Mallorca et Menorca. I otro tanto podemos dezir de los nombres propios de los ríos, montes, cavallos, bueies, perros, et otras cosas a las cuales solemos poner nombres para distinguir las en su especie. No tienen esso mesmo plural las cosas úmidas que se miden et pesan, como vino, mosto, vinagre, arropo, azeite, leche. De las cosas secas que se miden et pesan, algunas tienen singular et no plural, como trigo, cevada, centeno, barina, cáñamo, lino, avena, arroz, mostaza, pimienta, açafrán, canela, gengibre, culantro, alcaravía; i por el contrario, otras tienen plural et no singular, como garvanços, havas, atramuzes, alholvas, arvejás, lentejas, cominos, salvados. No tienen tan poco plural éstos: sangre, cieno, limo, cólera, gloria, fama, polvo, ceniza, arena, leña, orégano, poleo, tierra, aire, fuego, salvo si quisiésemos demostrar partes de aquella cosa; como diziendo la tierra es seca et redonda, entiendo todo el elemento; mas diziendo io tengo tres tierras, entiendo tres pedaços della; et assí, diziendo vino, entiendo todo el linaje del vino; mas diziendo tengo muchos vinos, digo que tengo diversas especies de vino. Por el contrario, ai otros nombres que tienen plural et no singular, como tiseras, escrivanías, árguenas, alforjas, anguarillas, devanaderas, tenazas, parrillas, treudes, llares, grillos, esposas, guadañones, puchas, manteles, esequias, primicias, décimas, livianos, pares de muger, et todos los nombres por que contamos sobre uno, como sendos, dos, tres, quatro. Este nombre uno, o es para contar, et entonces no tiene plural, por quanto repugna a su significación, salvo si se juntasse con nombre que no tiene singular; como diziendo unas tiseras, unas tenazas, unas alforjas, quiero dezir un par de tiseras, un par de tenazas, un par de alforjas; o es para demostrar alguna cosa particular, como los latinos tienen 'quidam', et entonces tómake por cierto, et puede tener plural, como diziendo: un ombre vino, unos ombres vinieron, quiero dezir que vino cierto ombre, et vinieron ciertos ombres. Capítulo VIII Del pronombre. Pronombre es una de las diez partes de la oración, la cual se declina por casos, et tiene personas determinadas. E llámase pronombre, por que se pone en lugar de nombre propio; por que tanto vale io como Antonio, tú como Hernando. Los accidentes del pronombre son seis: especie, figura, género, número, persona, declinación por casos. Las especies del pronombre son dos, como diximos del nombre: primogénita et derivada. De la especie primogénita son seis pronombres: io, tú, sí, éste, ésse, él. De la especie derivada son cinco: mío, tuio, suio, nuestro, vuestro, et tres cortados: de mío, mí; de tuio, tú; de

suio, su. Las figuras del pronombre son dos, assí como en el nombre: simple et compuesta. Simple, como éste, ésse, él; compuesta, como aquéste, aquésse. aquél. Esta partezilla mesmo compónese con todos los otros pronombres, como io mesmo, tú mesmo, él mesmo, sí mesmo, este mesmo, esse mesmo, él mesmo; mesmo no añade sino una expressión et hemencia que los griegos et gramáticos latinos llaman emphasi; et por esta figura dezimos nos otros, vos otros. Los géneros del pronombre son cuatro: masculino, como éste; femenino, como ésta; neutro, como esto; común de tres, como io, mi. Los números del pronombre son dos, como en el nombre: singular, como io; plural, como nos. Las personas del pronombre son tres: la primera, que habla de sí, como io, nos; la segunda, a la cual habla la primera, como tú, vos; la tercera, de la cual habla la primera, como él, ellos. De la primera persona no ai sino un pronombre: io, nos; mas de las cosas aiuntadas con ella son: mío, nuestro; esto, aquesto. De la segunda persona no ai sino otro pronombre: tú, vos, et todos los vocativos de las partes que se declinan por casos, por razón deste pronombre tú, que se entiende con ellos; por que tanto vale ¡o, Juan! lee, como tú lee; de las cosas aiuntadas con la segunda persona: tuio, vuestro; esso, aquesso. Todos los otros nombres et pronombres son de la tercera persona. La declinación del pronombre, en parte se puede reduzir a la del nombre, en parte, es diferente della, et en alguna manera irregular; assí, que el esparzimiento de la declinación del pronombre guardarlo emos para otro lugar, donde trataremos de las Introducciones para esta nuestra obra. I por que en el tercero capítulo deste libro diximos que tanto vale el nombre possessivo, como el genitivo de su principal, esto no se puede dezir de los pronombres; por que otra cosa es mío, que de mí; tuio, que de tí; suio, que de sí; nuestro, que de nos; vuestro, que de vos; por que mío, tuio, suio, nuestro, vuestro, significan acción; de mí, de tí, de sí, de nos, de vos, significan pasión. Como diziendo es mi opinión, quiero dezir la opinión que io tengo de alguna cosa; mas diziendo es la opinión de mí, quiero dezir la opinión que otros de mí tienen; i assí, diziendo io tengo buena opinión de tí, quiero dezir la que io tengo de tí; tengo tu opinión, quiero dezir la que tú tienes de alguna cosa; assí mesmo, diziendo es mi señor, quiero dezir que io lo tengo por señor; mas diziendo es señor de mí, quiero dezir que él tiene el señorío et possessión de mí. De donde se convence el error de los que, apartándose de la común et propria manera de hablar, dizen: suplico a la merced de vos otros, en lugar de dezir suplico a vuestra merced; por que diziendo suplico a la merced de vos otros, quiero dezir que suplico a la misericordia que otros tienen de vos, lo cual es contrario de lo que ellos sienten; mas diziendo suplico a vuestra merced, dirían lo que quieren, que es: suplico a la misericordia de que acostumbráis usar; por que no es otra cosa merced, sino aquello que los latinos llaman 'misericordia', assí que diziendo el Rey: es mi merced, quiere dezir la misericordia de que suele usar; mas diziendo Señor, ave merced de mí, quiero dezir, no la que io tengo, sino la que el Señor tiene de mí. Capítulo IX Del artículo. Todas las lenguas, cuantas e oído, tienen una parte de la oración, la cual no siente ni conoce la lengua latina. Los griegos llaman la 'arzrón'; los que la bolvieron de griego en latín llamaron le 'artículo', que en nuestra lengua quiere dezir artejo; el cual, en el castellano, no significa lo que algunos piensan, que es una coiuntura o ñudo de los dedos; antes se an de llamar artejos aquellos uessos de que se componen los dedos; los cuales son unos pequeños miembros a semejança de los cuales se llamaron aquellos artículos, que añadimos al nombre para demostrar de qué género es. E son los artículos tres: el, para el género masculino; la, para el género femenino; lo, para el género neutro, según

que más larga mente lo declaramos en otro lugar, cuando tratávamos del género del nombre. I ninguno se maraville que el, la, lo, pusimos aquí por artículo, pues que lo pusimos en el capítulo pasado por pronombre, por que la diversidad de las partes de la oración no está sino en la diversidad de la manera de significar; como diciendo es mi amo, amo es nombre; mas diciendo amo a Dios, amo es verbo. E assí, esta partezilla el, la, lo, es para demostrar alguna cosa de las que arriba diximos; como diciendo Pedro lee, et él enseña, él es pronombre demonstrativo o relativo; mas cuando añadimos esta partezilla a algún nombre para demostrar de qué género es, ia no es pronombre, sino otra parte mui diversa de la oración, que llamamos artículo. E assí lo hazen los griegos, que de una mesma parte 'o, e, to', usan por pronombre et por artículo; entre los cuales et los latinos tuvo nuestra lengua tal medio et templança que, siguiendo los griegos, puso artículos sola mente a los nombres comunes, comoquiera que ellos tan bien los pongan a los nombres propios, diciendo el Pedro ama la María, et quitamos los artículos de los nombres propios, a imitación et semejança de los latinos. Lo cual nuestros maiores hizieron con más prudencia que los unos ni los otros; por que, ni los griegos tuvieron causa de anteponer artículos a los nombres propios, pues que en aquellos por sí mesmo el género se conoce; ni los latinos tuvieron razón de quitar los a los nombres comunes, especial mente aquéllos en que la naturaleza no demuestra diferencia entre machos et hembras por los miembros genitales, como el milano, la paloma, el cielo, la tierra, el entendimiento, la memoria. E por que, como diximos en el capítulo pasado, el pronombre se pone en lugar de nombre propio, tan bien quitamos el artículo al uno como al otro; assí que no diremos el ío, el tú. Mas, por que en los pronombres derivados siempre se entiende algún nombre común, podemos les añadir artículo, como diciendo el mío, entiéndese ombre; diciendo la mía, entiéndese muger; lo mío, entiéndese cosa mía. Mas, como dios sea común nombre, quitamos le el artículo, cuando se pone por el verdadero, que es uno; et por que la Sagrada Escripura haze mención de muchos dioses no verdaderos, usamos deste nombre como de común, diciendo el dios de Abraham, el dios de los dioses, et entonces, assí le damos artículo, como lo añaderíamos a los nombres propios, cuando los ponemos por comunes, como si dixiésemos los Pedros son más que los Antonios.

**Capítulo X Del verbo.** Verbo es una de las diez partes de la oración, el cual se declina por modos et tiempos, sin casos. E llámase verbo, que en castellano quiere dezir palabra, no por que las otras partes de la oración no sean palabras, mas por que las otras sin ésta no hazen sentencia alguna, ésta, por ezelencia, llamóse palabra. Los accidentes del verbo son ocho: especie, figura, género, modo, tiempo, número, persona, conjugación. Las especies del verbo son dos, assí como en el nombre: primogénita, como amar; derivada, como de armas, armar. Cuatro formas o diferencias ai de verbos derivados: aumentativos, diminutivos, denominativos, adverbiales. Aumentativos verbos son aquéllos que significan continuo acrecentamiento de aquello que significan los verbos principales de donde se sacan, como de blanquear, blanquecer; de negrear, negreecer; de doler, adolecer. Diminutivos verbos son aquéllos que significan disminución de los verbos principales de donde decienden por derivación, como de batir, baticar; de besar, besicar; de furtrar, furgicar; e en esta mesma figura sale de balar, balitar. Denominativos verbos se llaman aquellos que se derivan et decienden de nombres, como de cuchillo, acuchillar; de pleito, pleítear; de armas, armar. Adverbiales se llaman aquellos verbos que se sacan de los adverbios, como de sobre, sobrar; de encima, encimar; de abaxo, abaxar;

por que las preposiciones, cuando no se aiuntan con sus casos, siempre se ponen por adverbios. Las figuras del verbo, assí como en el nombre, son dos: senzilla, como amar; compuesta, como desamar. Género en el verbo es aquello por que se distingue el verbo activo del absoluto. Activo verbo es aquél que passa en otra cosa; como diziendo io amo a Dios, esta obra de amar passa en Dios. Absoluto verbo es aquél que no passa en otra cosa; como diziendo io bivo, io muero, esta obra de bivar et morir no passa en otra cosa después de sí; salvo si figurada mente passasse en el nombre que significa la cosa del verbo, como diziendo io bivo vida alegre, tú mueres muerte santa. Repártese el verbo en modos, el modo en tiempos, el tiempo en números, el número en personas. El modo en el verbo, que Quintiliano llama calidad, es aquello por lo cual se distinguen ciertas maneras de significado en el verbo. Estos son cinco: indicativo, imperativo, optativo, subjuntivo, infinitivo. Indicativo modo es aquél por el cual demostramos lo que se haze, por que 'indicare' en el latín es demostrar; como diziendo io amo a Dios. Imperativo modo es aquél por el cual mandamos alguna cosa, por que imperar es mandar; como ¡o, Antonio! ama a Dios. Optativo modo es aquél por el cual desseamos alguna cosa, por que 'optare' es dessear; como ¡o, si amasses a Dios! Subjuntivo modo es aquél por el cual juntamos un verbo con otro, por que 'subjungere' es aiuntar; como diziendo si tú amasses a Dios, Él te amaría. Infinitivo modo es aquél que no tiene números ni personas, et a menester otro verbo para lo determinar, por que infinitivo es indeterminado; como diziendo quiero amar a Dios. Los tiempos son cinco: presente, passado no acabado, passado acabado, passado más que acabado, venidero. Presente tiempo se llama aquél en el cual alguna cosa se haze agora, como diziendo io amo. Passado no acabado se llama en el cual alguna cosa se hazía, como diziendo io amava. Passado acabado es aquél en el cual alguna cosa se hizo, como diziendo io amé. Passado más que acabado es aquél en el cual alguna cosa se avía hecho, cuando algo se hizo, como io te avia amado, cuando tú me amaste. Venidero se llama en el cual alguna cosa se a de hazer, como diziendo io amaré. El indicativo et subjuntivo tienen todos cinco tiempos; el optativo et infinitivo, tres: presente, passado, venidero; el imperativo sólo el presente. Los números en el verbo son dos, assí como en el nombre: singular, como diziendo io amo; plural, como nos amamos. Las personas del verbo son tres, como en el pronombre: primera, como io amo; segunda, como tú amas; tercera, como alguno ama. Las conjugaciones del verbo son tres: la primera, que acaba el presente del infinitivo en ar, como amar, enseñar; la segunda, que acaba el infinitivo en er, como leer, correr; la tercera, que acaba el infinitivo en ir, como oír, bivar. Capítulo XI De los circunloquios del verbo. Assí como en muchas cosas la lengua castellana abunda sobre el latín, assí por el contrario, la lengua latina sobra al castellano, como en esto de la conjugación. El latín tiene tres bozes: activa, verbo impersonal, passiva; el castellano no tiene sino sola la activa. El verbo impersonal suple lo por las terceras personas del plural del verbo activo del mesmo tiempo et modo, o por las terceras personas del singular, haziendo en ellas reciprocación et retorno con este pronombre se; et assí por lo que en el latín dizen 'curritur, currebatur', nos otros dezimos corren, corrían, o córrese, corriase; et assí por todo lo restante de la conjugación. La passiva suple la por este verbo so, eres et el participio del tiempo passado de la passiva mesma, assí como lo haze el latín en los tiempos que faltan en la mesma passiva; assí que por lo que el latín dize 'amor, amabar, amabor', nos otros dezimos io so amado, io era amado, io seré amado, por rodeo deste verbo so, eres et deste participio amado; et assí de todos los otros tiempos.

Dize esso mesmo las terceras personas de la boz passiva por las mesmas personas de la boz activa, haziendo retorno con este pronombre se, como dezíamos del verbo impersonal, diziendo ámasse Dios; ámanse las riquezas, por es amado Dios; son amadas las riquezas. Tiene tan bien el castellano en la boz activa menos tiempos que el latín, los cuales dize por rodeo deste verbo e, as et del nombre verbal infinito, del cual diremos abaxo en su lugar; et aun algunos tiempos de los que tiene propios dize tan bien por rodeo. Assí que dize el passado acabado, por rodeo en dos maneras: una, por el presente del indicativo; et otra, por el mesmo passado acabado, diziendo io e amado et ove amado. El passado más que acabado dize por rodeo del passado no acabado, diziendo io avía amado. El futuro dize por rodeo del infinito et del presente deste verbo e, as, diziendo io amaré, tú amarás, que vale tanto como io e de amar, tú as de amar. En esta manera dize por rodeo el passado no acabado del subjunctivo, con el infinito et el passado no acabado del indicativo deste verbo e, as, diziendo io amaría, io leería, que vale tanto como io avía de amar, io avía de leer. I si alguno dixiere que amaré, amaría, et leeré, leería, no son dichos por rodeo deste verbo e, as; ía, ías, preguntaremos le, quando dezimos assí: el Virgilio que me diste leértelo e et leértelo ia si tú quieres o si tú quisieses; e, ía, ¿qué partes son de la oración? es forçado que responda que es verbo. El passado del optativo dízese por rodeo del presente del mesmo optativo et del passado del mesmo optativo, diziendo o si amara et oviesse amado. El passado no acabado del subjunctivo dízese, como diximos, por rodeo del passado no acabado del indicativo, antepuesto el infinito del verbo, cuio tiempo queremos dezir por rodeo, como diziendo io leería, si tú quisieses. El passado acabado del subjunctivo dízese por rodeo del presente del mesmo subjunctivo, diziendo como io aia amado. El passado más que acabado del subjunctivo dízese por rodeo del passado no acabado del mesmo subjunctivo et del mesmo tiempo, como diziendo si io oviera leído et oviesse leído. El venidero del subjunctivo dízese por rodeo en tres maneras: por el venidero del indicativo; por el presente del subjunctivo; por el venidero del mesmo subjunctivo, diziendo como io avré leído, aia leído, oviere leído. El passado del infinito dízese por rodeo del presente del mesmo infinito, como diziendo aver leído. El venidero del infinito dízelo por rodeo del presente del mesmo infinito et de algún verbo de los que significan que algo se hará en el tiempo venidero, como diziendo espero leer, pienso oír.

### Capítulo XII Del gerundio del castellano.

Gerundio en el castellano es una de las diez partes de la oración, la cual vale tanto como el presente del infinito del verbo de donde viene, et esta preposición en; por que tanto vale leyendo el Virgilio aprovecho, como en leer el Virgilio aprovecho. I dízese gerundio, de 'gero, geris', por traer, por que trae la significación del verbo de donde deciede. Los latinos tienen tres gerundios substantivos: el primero, del genitivo; el segundo, del ablativo; el tecero, del acusativo; los cuales no tienen los griegos, mas en lugar dellos usan del presente del infinito con los artículos de aquellos casos; a semejança de los cuales, tan bien nos otros en el gerundio del genitivo, que no tenemos, ponemos el artículo del genitivo con el presente del infinito, et por lo que los latinos dizen 'amandi', nos otros dezimos de amar; tan bien en lugar del gerundio del acusativo ponemos el mesmo presente del infinito, con esta preposición a, et por lo que los latinos dizen 'amandum', nos otros dezimos a amar. Tienen esso mesmo los latinos otra parte de la oración que ellos llaman supino, la cual no tiene el griego, ni el castellano, ni otra lengua de cuantas io e oído; mas quando la bolvemos de latín en castellano, en lugar del primer supino ponemos esta preposición

a con el presente del infinitivo, et por lo que en el latín dezimos 'eo venatum', en castellano dezimos vo a caçar; por el segundo supino ponemos esta preposición de con el presente del infinitivo de la passiva, et por lo que en el latín se dize 'mirabile dictu', nos otros dezimos cosa maravillosa de ser dicha. Capítulo XIII Del participio.

Participio es una de las diez partes de la oración, que significa hazer et padecer en tiempo como verbo, et tiene casos como nombre; et de aquí se llamó participio, por que toma parte del nombre et parte del verbo. Los accidentes del participio son seis: tiempo, significación, género, número, figura, caso con declinación. Los tiempos del participio son tres: presente, passado, venidero. Mas, como diremos, el castellano a penas siente el participio del presente et del venidero, aunque algunos de los varones doctos introduxieron del latín algunos dellos, como doliente, paciente, bastante, sirviente, semejante, corriente, venidero, passadero, hazeder, assadero; del tiempo passado tiene nuestra lengua participios casi en todos los verbos, como amado, leído, oído. Las significaciones del participio son dos: activa et passiva. Los participios del presente todos significan acción, como corriente, el que corre; sirviente, el que sirve. Los participios del tiempo passado significan común mente pasión; mas algunas vezes significan acción, como éstos: callado, el que calla; hablado, el que habla; porfiado, el que porfia; osado, el que osa; atrevido, el que se atreve; derramado, el que derrama; encogido, el que se encoge; perdido, el que pierde; leído, el que lee; proveído, el que provee; conocido, el que conoce; comedido, el que come; recatado, el que recata; acostumbrado, el que acostumbra; agradecido, el que agradece; mirado, el que mira; jurado, el que jura; entendido, el que entiende; sentido, el que siente; sabido, el que sabe; esforçado, que se esfuerça; ganado, que gana; crecido, que crece; dormido, que duerme; nacido, que nace; muerto, que muere. Los participios del futuro, quanto io puedo sentir, aunque los usan los gramáticos que poco de nuestra lengua sienten, aún no los a recibido el castellano; como quiera que a comenzado a usar de algunos dellos, et assí dezimos: tiempo venidero, que a de venir; cosa matadera, que a de matar; cosa bazadera, que a de ser hecha; queso assadero, que a de ser assado; mas aún hasta oi ninguno dixo amadero, enseñadero, leeder, oidero. Los géneros del participio son cuatro: masculino, como amado; femenino, como amada; neutro, como lo amado; común de tres, como el corriente, la corriente, lo corriente. E assí de todos los participios del presente, salvo algunos que se hallan substantivados en el género masculino, como el oriente, el occidente, el levante, el poniente; algunos en el género femenino, como la creciente, la menguante, la corriente; en el género neutro todos los participios se pueden substantivar. las figuras del participio son dos, como en el nombre: senzilla, como amado; compuesta, como desamado. Los números del participio son dos, como en el nombre: singular, como amante, amado; plural, como amantes, amados. Los casos et declinación del participio en todos son semejantes et se reduzen al nombre. Capítulo XIII Del nombre participial infinito. Una otra parte de la oración tiene nuestra lengua, la cual no se puede reduzir a ninguna de las otras nueve, et menos la tiene el griego, latín, ebraico et arávig. E por que aún entre nos otros no tiene nombre, osemos la llamar nombre participial infinito: nombre, por que significa substancia et no tiene tiempos; participial, por que es semejante al participio del tiempo passado; infinito, por que no tiene géneros, ni números, ni casos, ni personas determinadas. Esta parte fue hallada para que con ella et con este verbo, e, as, ove, se suplan algunos tiempos de los que falta el castellano del latín; e aún para dezir por rodeo algunos de los que tienen, según que más larga mente lo diximos en el

onzeno capítulo deste libro. I por que diximos que esta partezilla es semejante al participio, en muchas cosas diffiere dél: por que ni tiene géneros, como participio, ni dirá la muger io e amada, sino io e amado, ni tiene tiempos, sino por razón del verbo con que se aiunta; ni significa pasión, como el participio del tiempo passado, antes siempre significa acción con el verbo con que se aiunta; ni tiene números, ni personas, ni casos; por que no podemos dezir nos otros avemos amados las mugeres, ni menos nos otros avemos amadas las mugeres, como dixo un amigo nuestro en comienzo de su obra: **Un grande tropel de coplas no coplas Las cuales as hechas, por dezir las cuales as hecho; aunque esta manera de dezir está usada en las Siete Partidas; mas el uso echó de fuera aquella antigüedad. et si esta parte quisiésemos reduzir a una de las otras nueve, podíamos la llamar nombre, como dizen los gramáticos, significador de la cosa del verbo; el cual junto con este verbo e, as, ove, como cosa que padece, puesta en acusativo, dize por rodeo aquellos tiempos que diximos. Mas a esto repuna la naturaleza de los verbos, los cuales no pueden juntarse con dos acusativos substantivos, sin conjunción, salvo en pocos verbos de cierta significación; et aun en aquéllos a penas puede sufrir el castellano dos acusativos, lo cual se haría en todos los verbos activos, como diziendo: io e amado los libros, tú as leído el Virgilio, alguno a oído el Oracio. et por esta causa pusimos esta parte de la oración distinta de las otras, por la manera de significar que tiene mui distinta dellas. Capítulo XV De la preposición. Preposición es una de las diez partes de la oración, la cual se pone delante de las otras, por aiuntamiento, o por composición. Como diziendo io vo a casa, a es preposición et aiunta se con casa; mas diziendo io apruevo tus obras, a compone se con este verbo pruevo, et haze con él un cuerpo de palabra. I llama se preposición, por que siempre se antepone a las otras partes de la oración. Los accidentes de la preposición son tres: figura, orden et caso. Mas por que en la lengua castellana siempre se prepone et nunca se pospone, no pornemos la orden por accidente de la preposición. Assí que serán las figuras, dos, assí como en el nombre: sencilla, como dentro; compuesta, como dedentro. Los casos con que se aiuntan las preposiciones son dos: genitivo et acusativo. Las preposiciones que se aiuntan con genitivo son éstas: ante, delante, allende, aquende, baxo, debaxo, cerca, después, dentro, fuera, lexos, encima, hondón, derredor, tras; como diziendo: baxo de la iglesia, debaxo del cielo, ante de medio día, delante del rei, allende de la mar, aquende de los montes, cerca de la ciudad, después de medio día, dentro de casa, fuera de la cámara, lexos de la ciudad, encima de la cabeça, hondón del polo segundo, derredor de mí, tras de tí. Pueden algunas destas preposiciones juntar se con acusativo, como diziendo: ante el juez, delante el rei, allende la mar, aquende los montes, et assí de las otras casi todas. Las preposiciones que se aiuntan con acusativo son: a, contra, entre, por, según, hasta, hazia, de, sin, con, en, so, para; como diziendo: a la plaça, contra los enemigos, entre todos, por la calle, según san Lucas, hasta la puerta, hazia la villa, de la casa sin dineros, con alegría, en la mula, so el portal, para mí. Pueden las preposiciones componer se unas con otras, como diziendo acerca, de dentro, adefuera. Los latinos abundan en preposiciones por las cuales distinguen muchas maneras de significar; e por que nuestra lengua tiene pocas es forçado que confunda los significados. Como esta preposición cerca, a las vezes significa cercanidad de lugar, como io moro cerca de la iglesia; a las vezes cercanidad de afeción et amor, como io estó bien quisto cerca de tí; a las vezes, cercanidad de señorío, como io tengo dineros cerca de mí; pero el latín tiene preposiciones distintas, et por lo primero dize 'apud'; por lo segundo,**



'erga'; por lo tercero, 'penes'. Esso mesmo esta preposición por, o significa causa, como por amor de ti; o significa lugar por donde, como por el campo: por lo primero dize 'propter', por lo segundo 'per', o significa en lugar, como diziendo tengo lo por padre, por dezir en lugar de padre, et por esto dize 'pro'. Sirven, como diximos, las preposiciones, para demostrar la diversidad de la significación de los casos, como de para demostrar cuia es alguna cosa, que es el segundo caso; a, para demostrar a quién aprovechamos o empecemos, que es el tercero caso; a esso mesmo, para demostrar el cuarto caso en los nombres propios, et aún algunas vezes en los comunes. Ai algunas preposiciones que nunca se hallan sino en composición, et son éstas: con, des, re, como concordar, desacordar, recordar. Capítulo XVI Del adverbio. Adverbio es una de las diez partes de la oración, la cual, añadida al verbo, hinche, o mengua, o muda la significación de aquél, como diziendo bien lee, mal lee, no lee, bien hinche, mal mengua, no muda la significación deste verbo lee. I llama se adverbio, por que comúnmente se junta et arrima al verbo, para determinar alguna cualidad en él, assí como el nombre adjectivo determina alguna cualidad en el nombre substantivo. Los accidentes del adverbio son tres: especie, figura, significación. Las especies del adverbio son dos, assí como en el nombre: primogénita, como luego, mas; derivada, como bien, de bueno; mal, de malo. Las figuras son dos, como en el nombre: senzilla, como aier; compuesta, como antier; de ante et aier. Las significaciones de los adverbios son diversas: de lugar, como aquí, aí, allí; de tiempo, como aier, oi, mañana; para negar, como no, ni; para afirmar, como sí; para dudar, como quiça; para demostrar, como he; para llamar, como o, a, ahao; para dessear, como osi, oxalá; para ordenar, como item, después; para preguntar, como por qué, para aiuntar, como ensemble; para apartar, como aparte; para jurar, como pardiós, cierta mente; para despertar, como ea; para disminuir, como a escondidillas, para semejar, como assí, assí como; para cantidad, como mucho, poco; para calidad, como bien, mal. Otras muchas maneras ai de adverbios, que se dizen en el castellano por rodeo, como para contar: una vez, dos vezes, muchas vezes, por rodeo de dos nombres; otros muchos adverbios de calidad, por rodeo de algún nombre adjectivo et este nombre miente o mente, que significa ánima o voluntad; et assí, dezimos de buena miente, et para mientes, et vino se le mientes; et de aquí dezimos muchos adverbios, como justa mente, sabia mente, necia mente; otros dezimos por rodeo desta preposición a et de algún nombre, como apenas, aosadas, asabiendas, adrede. I por que los adverbios de lugar tienen muchas diferencias, diremos aquí dellos más distinta mente: por que, o son de lugar, o a lugar, o por lugar, o en lugar. De lugar preguntamos por este adverbio de dónde, como ¿de dónde vienes?, et respondemos por estos adverbios: de aquí donde io estó, de aí donde tú estás, de allí donde alguno está, de acullá, de dentro, de fuera, de arriba, de abaxo, de donde quiera. A lugar preguntamos por este adverbio adonde, como ¿a dónde vas?, et respondemos por estos adverbios: acá adonde io estó, allá donde tú estás; allí o acullá donde está alguno, adentro, afuera, arriba, abaxo, adonde quiera. Por lugar preguntamos por este adverbio por donde, como ¿por dónde vas? et respondemos por estos adverbios: por aquí por donde io estó, por aí por donde tú estás, por allí o por acullá por donde está alguno, por dentro, por fuera, por arriba, por abaxo, por donde quiera. En lugar preguntamos por este adverbio donde, como ¿dónde estás? et respondemos por estos adverbios: aquí donde io estó, aí donde tú estás, allí o acullá donde alguno está, dentro, fuera, arriba, debaxo, donde quier. Los latinos, como diximos en otro lugar, pusieron la interjección por parte de la oración,

distinta de las otras; pero nos otros, a imitación de los griegos, contamos la con los adverbios. Assí, que será interjección una de las significaciones del adverbio, la cual significa alguna pasión del ánima, con boz indeterminada, como ai, del que se duele; hahaha, del que se ríe; tat tat, del que vieda; et assí de las otras partezillas por las cuales demostramos alguna pasión del ánima. Capítulo XVII De la conjunción. Conjunción es una de las diez partes de la oración, la cual aiunta et ordena alguna sentencia, como diziendo: io et tú oímos o leemos, esta partezilla 'et' aiunta estos dos pronombres io, tú; esso mesmo esta partezilla o aiunta estos dos verbos oímos, leemos; et llama se conjunción, por que aiunta entre sí diversas partes de la oración. Los accidentes de la conjunción son dos: figura et significación. Las figuras de la conjunción son dos, assí como en el nombre: senzilla, como que, ende; compuesta, como porque, por ende. Las significaciones de la conjunción son diversas: unas para aiuntar palabras et sentencias, como diziendo: el maestro lee, et el discípulo oie, esta conjunción 'et' aiunta estas dos cláusulas, quanto a las palabras, et quanto a las sentencias. Otras son para aiuntar las palabras et desaiuntar las sentencias, como diziendo: el maestro o el discípulo aprovechan, esta conjunción o aiunta estas dos palabras maestro, discípulo, mas desaiunta la sentencia, por que el uno aprovecha et el otro no. Otras son para dar causa, como diziendo: io te enseñe, porque sé, porque da causa de lo que dixo en la primera cláusula. Otras son para concluir, como diziendo, después de muchas razones: Por ende, vos otros, bivid casta mente. Otras son para continuar, como diziendo: io leo mientras tú oies, io leeré quando tú quisieres, tú lo harás como io lo quisiere, estas conjunciones mientras, quando, como, continúan las cláusulas de arriba con las de abaxo. et en esta manera todas las conjunciones se pueden llamar continuativas. Libro cuarto Que es de Sintaxi et orden de las diez partes de la oración Capítulo I De los preceptos naturales de la gramática. En el libro passado diximos apartada mente de cada una de las diez partes de la oración. Agora, en este libro cuarto, diremos cómo estas diez partes se an de aiuntar et concertar entre sí. La cual consideración, como diximos en el comienzo de aquesta obra, los griegos llamaron syntaxis; nos otros podemos dezir orden o aiuntamiento de partes. Assí que la primera concordia et concierto es entre un nombre con otro, et es quando el nombre que significa algún accidente, que los gramáticos llaman adjetivo, se aiunta con el nombre que significa substancia, que llaman substantivo; por que a de concertar con él en tres cosas: en género, en número, en caso. Como diziendo el ombre bueno, bueno es adjetivo del género masculino, por que ombre, que es su substantivo, es del género masculino; bueno es del número singular, por que ombre es del número singular; bueno es del primero caso, por que ombre es del primero caso. et en esta manera se aiuntan los pronombres et participios con el nombre substantivo, como el nombre adjetivo; aunque ai diferencia en la orden, por que los pronombres demostrativos quieren siempre poner se delante los nombres que demuestran; los adjetivos, aunque algunas vezes se ponen, su naturaleza es de se posponer. Otra diferencia ai entre mío, mi; tuio, tu; suio, su: que mi, tu, su, siempre se anteponen al nombre substantivo con que se aiuntan; mío, tuio, suio, siempre se posponen, como diziendo: mi ombre, ombre mío; mi muger, muger mía; tu libro, libro tuio; su vestido, vestido suio. La segunda concordia es del nominativo con el verbo, por que an de concertar en número et en persona, como diziendo: io amo, amo es del número singular, por que io es del número singular; amo es de la primera persona, por que io es de la primera persona. La tercera concordia es del relativo con el antecedente, por que an de concertar en

género, número et persona, como diciendo: io amo a Dios, el cual a merced de mí, el cual es del género masculino, por que Dios es del género masculino; el cual es del número singular, por que Dios es del número singular; el cual es de la tercera persona, por que Dios es de la tercera persona. Este concierto de las partes de la oración entre sí es natural a todas las naciones que hablan, por que todos conciertan el adjetivo con el substantivo, et el nominativo con el verbo, et el relativo con el antecedente; mas, assí como aquestos preceptos son a todos naturales, assí la otra orden et concordia de las partes de la oración es diversa en cada lenguaje, como diremos en el capítulo siguiente. **Capítulo II De la orden de las partes de la oración.** Entre algunas partes de la oración ai cierta orden casi natural et mui conforme a la razón, en la cual las cosas que por naturaleza son primeras o de maior dignidad, se an de anteponer a las siguientes et menos dignas; i por esto dize Quintiliano que diremos de oriente a occidente, et no, por el contrario, de occidente a oriente, por que, según orden natural, primero es oriente que el occidente; et assí diremos por conseqüente: el cielo et la tierra, el día et la noche, la luz et las tiniebras, et no por el contrario, la tierra et el cielo, la noche et el día, las tiniebras et la luz. Mas, aunque esta perturbación de orden en alguna manera sea tolerable, et se pueda excusar algunas vezes por auctoridad, aquello en ninguna manera se puede sufrir, que la orden natural de las personas se perturbe, como se haze común mente en nuestra lengua, que siguiendo una vana cortesía dizen el rei, et tú et io venimos, en lugar de dezir io, et tú et el rei venimos; por que aquello en ninguna lengua puesta en artificio et razón se puede sufrir, que tal confusión de personas se haga; i mucho menos lo que está en el uso: que hablando con uno usamos del número de muchos, diciendo, vos venistes, por dezir tú veniste; por que, como dize Donato en su Barbarismo, éste es vicio no tolerable, el cual los griegos llaman solecismo, del cual trataremos abaxo en su lugar; quanto más, que los que usan de tal asteísmo o cortesía, no hazen lo que quieren, por que menor cortesía es dar a muchos lo que se haze, que a uno solo, et por esta causa, hablando con Dios, siempre usamos del número de uno; et aún veo que en los razonamientos antiguos que se endereçan a los reies, nunca está en uso el número de muchos. I aún más intolerable vicio sería diciendo: vos sois bueno, por que peca contra los preceptos naturales de la Gramática; por que el adjetivo bueno no concuerda con el substantivo vos, a lo menos en número. I mucho menos tolerable sería si dixiesses vuestra merced es bueno, por que no concuerdan en género el adjetivo con el substantivo. Pero a la fin, como dize Aristóteles, avemos de hablar como los más, et sentir como los menos. **Capítulo III De la construcción de los verbos después de sí.** Sigue se del caso con que se aiuntan los verbos después de sí. Para lo cual primero avemos de saber que los verbos, o son personales, o impersonales. Personales verbos son aquellos que tienen distintos números et personas, como amo, amas, ama, amamos, amáis, aman. Impersonales verbos son aquellos que no tienen distintos números et personas, como pésame, pésate, pésale, pésanos, pésavos, pésales. Los verbos personales, o passan en otra cosa, o no passan. Los que passan en otra cosa, llaman se transitivos, como diciendo: io amo a Dios, amo es verbo transitivo, por que su significación passa en Dios. Los que no passan en otra cosa, llámanse absolutos, como diciendo: io bivo, bivo es verbo absoluto, por que su significación no passa en otra cosa. Los que passan en otra cosa, o passan en el segundo caso, cuales son éstos: recuerdo me de ti; olvido me de Dios; maravillo me de tus obras; gozo me de tus cosas; carezco de libros; uso de los bienes. Otros passan en dativo, cuales son éstos:

obedezco a la Iglesia; sirvo a Dios; empesco a los enemigos; agrado a los amigos. Otros passan en acusativo, cuales son éstos: amo las virtudes; aborrezco los vicios; ensalço la justicia; oio la gramática. Otros verbos, allende del acusativo, demandan genitivo, cuales son éstos: hincho la casa de vino; vazío la panera de trigo; e compassión de tí. Otros verbos, allende del acusativo, demandan dativo, cuales son éstos: enseño la gramática al niño; leo el Virgilio al dicípulo; escribo las letras a mi amigo; do los libros a todos. Los que no passan en otra cosa, común mente hazen retorno con estos pronombres me, te, se, nos, vos, se, como diziendo: vome, vaste, va se; ándome, ándaste, anda se; caliéntome, caliéntaste, calienta se; assiéntome, assiéntaste, assiéntase; levántome, levántaste, levántase. De manera que ésta es la maior señal para distinguir los verbos absolutos de los transitivos: que los transitivos no reciben me, te, se, especial mente los que passan en acusativo; los absolutos común mente los reciben; pero si los transitivos no passan en acusativo, por que ia son absolutos, pueden juntarse con me, te, se, como diziendo: io siento el dolor, siento es verbo transitivo; mas diziendo: io me siento, siento es verbo absoluto; et assí: io ando el camino, io me ando; io buelvo los ojos, io me buelvo. Los verbos impersonales todos son semejantes a las terceras personas del singular de los verbos personales, haziendo reciprocación sobre sí con este pronombre se, como diziendo: corre se; está se; bive se; pero ai otros verbos impersonales que no reciben este pronombre se, et costruien se con los otros verbos en el infinitivo, como: plaze me leer; pesa me escribir, acontece me oír; conviene me dormir; agrada me enseñar; enhastía me comer; desagrada me bivar; desplaze me beber; pertenece me correr; contenta me passear; cale me huir. Antójase me pareció semejante a estos verbos, sino que recibió este pronombre se, como aquellos que arriba diximos. Capítulo III De la construcción de los nombres después de sí. Todos los nombres substantivos de cualquier caso pueden regir genitivo, que significa cuia es aquella cosa, como diziendo: el siervo de Dios, del siervo de Dios; al siervo de Dios; el siervo de Dios; ¡o siervo de Dios! Mas esto se entiende cuando el substantivo que a de regir el genitivo es común o apelativo, por que si es proprio no se puede con él ordenar, salvo si se entendiesse allí algún nombre común, como diziendo: Isabel la de Pedro, entendemos madre, o muger, o hija o sierva; et assí, María la de Santiago, entendemos madre; Pedro de Juan, entendemos hijo; Eusevio de Pámphilo, entendemos amigo. et ésta es la significación general del genitivo; pero tiene otras muchas maneras de significar que en alguna manera se pueden reduzir a aquélla, como diziendo: anillo de oro; paño de ducado. Mas aquí no quiero dissimular el error que se comete en nuestra lengua, et de allí passó a la latina, diziendo: mes de enero; día del martes; ora de terciá; ciudad de Sevilla; villa de Medina; río de Duero; isla de Cález, por que el mes no es de enero, sino él mesmo es enero; ni el día es de martes, sino él es martes; ni la ora es de terciá, sino ella es terciá; ni la ciudad es de Sevilla, sino ella es Sevilla; ni la villa es de Medina, sino ella es Medina; ni el río es de Duero, sino él mesmo es Duero; ni la isla es de Cález, sino ella mesma es Cález. De donde se sigue que no es amphibolia aquello en que solemos burlar en nuestra lengua, diziendo el asno de Sancho; por que, a la verdad, no quiere ni puede dezir que Sancho es asno, sino que el asno es de Sancho. Ai esso mesmo algunos nombres adjectivos de cierta significación, que se pueden ordenar con los genitivos de los nombres substantivos, cuales son éstos: entero de vida; limpio de pecados; pródigo de dineros; escasso de tiempo; avariento de libros; dudoso del camino; codicioso de onra; desseoso de justicia; manso de coraçón. Ai otros nombres adjectivos que se aiuntan con dativos de

substantivos, como: enojoso a los buenos; triste a los virtuosos; amargo a los estraños; dulce a los suiios; tratable a los amigos; manso a los subjectos; cruel a los rebeldes; franco a los servidores. Ai otros nombres adjectivos que se pueden aiuntar con genitivo et dativo de los nombres substantivos, cuales son éstos: cercano de Pedro, et a Pedro; vezino de Juan, et a Juan; allegado a Antonio, et de Antonio; semejante de su padre, et a su padre. Aunque los latinos en este nombre hazen diferencia: por que semejante de su padre es quanto a las costumbres et cosas del ánima; semejante a su padre es quanto a los lineamentos et traços de los miembros del cuerpo. Puédese aiuntar el nombre adjetivo con acusativo del nombre substantivo, no propria, mas figuradamente, como diziendo: io compré un negro, crespo los cabellos, blanco los dientes, hinchado los beços. Esta figura los grammáticos llaman sinédoche, de la cual et de todas las otras diremos de aquí adelante. Capítulo V Del barbarismo et solecismo. Todo el negocio de la Gramática, como arriba diximos, o está en cada una de las partes de la oración, considerando dellas apartada mente, o está en la orden et juntura dellas. Si en alguna palabra no se comete vicio alguno, llama se lexis, que quiere dezir perfecta dición. Si en la palabra se comete vicio que no se pueda sufrir, llama se barbarismo. Si se comete pecado que por alguna razón se puede escusar, llama se metaplasmo. Esso mesmo, si en el aiuntamiento de las partes de la oración no ai vicio alguno, llama se phrasis, que quiere dezir perfecta habla. Si se comete vicio intolerable, llama se solecismo. Si ai vicio que por alguna razón se puede escusar, llama se schema. Assí que entre barbarismo et lexis está metaplasmo; entre solecismo et phrasis está schema. Barbarismo es vicio no tolerable en una parte de la oración; et llama se barbarismo, por que los griegos llamaron bárbaros a todos los otros, sacando a sí mesmos; a cuiá semejança los latinos llamaron bárbaras a todas las otras naciones, sacando a sí mesmos et a los griegos. I por que los peregrinos et estrañeros, que ellos llamaron bárbaros, corrompían su lengua quando querían hablar en ella, llamaron barbarismo aquel vicio que cometían en una palabra. Nos otros podemos llamar bárbaros a todos los peregrinos de nuestra lengua, sacando a los griegos et latinos, et a los mesmos de nuestra lengua llamaremos bárbaros, si cometen algún vicio en la lengua castellana. El barbarismo se comete, o en escriptura, o en pronunciación, añadiendo, o quitando, o mudando o transportando alguna letra, o sílaba o acento en alguna palabra. Como diziendo Peidro por Pedro, añadiendo esta letra i; Pero por Pedro, quitando esta letra d; Petro por Pedro, mudando la d en t; Perdo por Pedro, trastrocada la d con la r; Pedró, el acento agudo, por Pédro, el acento grave en la última sílaba. Solecismo es vicio que se comete en la juntura et orden de las partes de la oración, contra los preceptos et reglas del arte de la Gramática, como diziendo: el ombre buena corres, buena descuerda con ombre en género, et corres, con ombre en persona. E llámase solecismo, de Solos, ciudad de Cilicia, la cual pobló Solón, uno de los siete sabios, que dio las leies a los de Athenas, con los cuales, mezclando se otras naciones peregrinas, començaron a corromper la lengua griega; et de allí se llamó solecismo aquella corrupción de la lengua que se comete en la juntura de las partes de la oración. Asinio Polion, mui sutil juez de la lengua latina, llamó lo imparilidad; otros, sribiligo, que en nuestra lengua quiere dezir torcedura de la habla derecha et natural. Capítulo VI Del metaplasmo. Assí como el barbarismo es vicio no tolerable en una parte de la oración, assí el metaplasmo es mudança de la acostumbra da manera de hablar en alguna palabra, que por alguna razón se puede sufrir. et llama se en griego metaplasmo, que en

nuestra lengua quiere dezir transformación, por que se trasmuda alguna palabra de lo proprio a lo figurado. et tiene catorze especies: Prósthesis, que es vicio quando se añade alguna letra o sílaba en el comienço de la dición; como en todas las palabras que la lengua latina comiença en s con otra consonante, bueltas en nuestra lengua reciben esta letra e en el comienço; assí como 'scribo', escribo; 'spacium', espacio; 'stamen', estambre. et llámase prósthesis en griego, que quiere dezir en nuestra lengua apostura. Aphéresis es quando del comienço de la palabra se quita alguna letra o sílaba; como quien dixesse es namorado, quitando del principio la e, por dezir enamorado, et llama se aphéresis en griego, que quiere dezir cortamiento. Epénthesis es quando en medio de alguna dición se añade letra o sílaba; como en esta palabra redargüir, que se compone de re et argüir, entrepone se la d, por esta figura. et llama se epénthesis, que quiere dezir entreposición. Síncopa es quando de medio de la palabra se corta alguna letra o sílaba, como diziendo cornado, por coronado. et llama síncopa, que quiere dezir cortamiento de medio. Paragoge es quando en fin de alguna palabra se añade letra o sílaba, como diziendo: Morir se quiere Alexandre de dolor del coraçone, por dezir corazón. et llama se paragoge, que quiere dezir addución o añadimiento. Apócopa es quando del fin de la dición se corta letra o sílaba, como diziendo hidalgo, por hijo dalgo; et Juan de Mena dixo: Do fue bautizado el Fi de María, por Hijo de María. et llama se apócopa, que quiere dezir cortamiento del fin. Éctasis es quando la sílaba breve se haze luenga, como Juan de Mena: Con toda la otra mundana machina, puso machína, la penúltima luenga, por máchina, la penúltima breve. et llama se ectasis, que quiere dezir estendimiento de sílaba. Systole es quando la sílaba luenga se haze breve, como Juan de Mena: Colgar de agudas escarpías, I bañar se las tres Arpiás; por dezir Arpiás, la penúltima aguda. et llama se sistole en griego, que quiere dezir acortamiento. Diéresis es quando una sílaba se parte en dos sílabas, como Juan de Mena: Bellígero Mares, tú sufre que cante, por dezir Mars. et llama se diéresis, que quiere dezir apartamiento. Sinéresis es quando dos sílabas o vocales se cogen en una, como Juan de Mena: Estados de gentes que giras et trocas por truecas, et llama se synéresis, que quiere dezir congregación o aiuntamiento. Sinalepha es quando alguna palabra acaba en vocal, et se sigue otra que comience esso mesmo en vocal, echamos fuera la primera dellas, como Juan de Mena: Paró nuestra vida ufana, por vidufana. et llama se synalepha, que quiere dezir apretamiento de letras. Ectllisis es quando alguna palabra acaba en consonante, et se sigue otra palabra que comience en letra que haga fealdad en la pronunciación, et echamos fuera aquella consonante, como diziendo sutil ladrón, no suena la primera l. et llama se ectllisis, que quiere dezir escolamiento. Antíthesis es quando una letra se pone por otra, como diziendo io gelo dixé, por dezir io se lo dixé. et llámase antíthesis, que quiere dezir postura de una letra por otra. Metáthesis es quando se transportan las letras, como los que hablan en girigonça, diziendo por Pedro vino, drepo nivo. et llama se metáthesis, que quiere dezir transportación.

Capítulo VII De las otras figuras. Solecismo, como diximos, es vicio incomportable en la juntura de las partes de la oración; pero tal que se puede escusar por alguna razón, como por necesidad de verbo, o por otra causa alguna, et entonces llama se figura; la cual, como dezíamos, es media entre phrasis et solecismo. Assí que están las figuras, o en la costrucción, o en la palabra, o en la sentencia; las cuales son tantas que no se podrían contar. Mas diremos de algunas dellas, especial mente de las que más están en uso: Prolepsis es quando alguna generalidad se parte en partes, como diziendo salieron los reies, uno de

la ciudad et otro del real. et llama se prolepsis, que quiere dezir anticipación. Zeugma es cuando debaxo de un verbo se cierran muchas cláusulas, como diziendo Pedro, et Martín et Antonio lee, por dezir Pedro lee, et Martín lee, et Antonio lee. et llama se zeugma, que quiere dezir conjunción. Hypozeusis es cuando, por el contrario de zeugma, damos diversos verbos a cada cláusula, con una persona mesma; como diziendo César vino a España, et venció a Afranio, et tornó contra Pompeio. et llama se hypozeusis, que quiere dezir aiuntamiento debaxo. Sylepsis es cuando con un verbo o nombre adjectivo cogemos cláusulas de diversos números, o nombres substantivos de diversos géneros, o nombres et pronombres de diversas personas, como diziendo: el cavallo et los ombres corren; el ombre et la muger buenos; io et tú et Antonio leemos. et llama se sylepsis, que quiere dezir concepción. Apposición es cuando un nombre substantivo se añade a otro substantivo sin conjunción alguna, como diziendo io estuve en Toledo, ciudad de España. et llama se apposición, que quiere dezir postura de una cosa a otra o sobre otra. Synthesis es cuando el nombre del singular que significa muchedumbre, se ordena con el verbo del plural; o muchos nombres del singular aiuntados por conjunción, se aiuntan esso mesmo con verbo del plural, como diziendo de los ombres, parte leen et parte oien, o diziendo Marcos et Lucas escribieron Evangelio. et llama se esta figura synthesis, la qual en latín se dize composición. Antíptosis es cuando un caso se pone por otro, como diziendo del ombre que hablávamos viene agora, por dezir el ombre de que hablávamos. et llama se antíptosis: quiere dezir caso por caso. Synéchdoche es cuando lo que es de la parte se da al todo, como diziendo el guineo, blanco los dientes, se enfría los pies. et llama se synéchdoche, que quiere dezir entendimiento, según Tulio la interpreta, por que entendemos allí alguna cosa. Acirología es cuando alguna dición se pone impropria mente de lo que significa, como si dixésemos espero daños, por dezir temo, por que propria mente esperança es del bien venidero, como temor, del mal. et llámase acirología, que quiere dezir impropriedad. Cacóphaton, que otros llaman cacémphaton es cuando del fin de una palabra et del comienzo de otra se haze alguna fea sentencia, o cuando alguna palabra puede significar cosa torpe, como en aquel cantar en que burlaron los nuestros antiguos: ¿Qué hazes, Pedro?, etc.; o si alguno dixesse pixar por mear. et llama se cacóphaton, que es mal son. Pleonasma es cuando en la oración se añade alguna palabra del todo superflua, como en aquel romance: De los sus ojos llorando, et de la su boca diziendo, por que ninguno llora sino con los ojos, ni habla sino con la boca, et por esso ojos et boca son palabras del todo ociosas. et llama se pleonasma, que quiere dezir superfluidad de palabras. Perissología es cuando añadimos cláusulas demasiadas sin ninguna fuerça de sentencia, como Juan de Mena: I arder et ser ardido, A Jason con el marido, por que tanto vale arder como ser ardido. et llama se perissología, que quiere dezir rodeo et superfluidad de razones. Macrología es cuando se dize alguna luenga sentencia, que comprehende muchas razones no mucho necessarias, como diziendo: después de idos los embaxadores fueron a Carthago, de donde, no alcançada la paz, tornaron se a donde avían partido; porque harto era dezir los embaxadores fueron a Carthago, et no impetrada la paz, tornaron se. et llama se macrología, que quiere dezir luengo rodeo de razones et palabras. Tautología es cuando una mesma palabra se repite, como diziendo io mesmo me vo por el camino, por que tanto vale como io vo por el camino. et llama se tautología, que quiere dezir repetición de la mesma palabra. Eclipsi es defecto de alguna palabra necessaria para hinchar la sentencia; como diziendo buenos días, falta

el verbo que allí se puede entender et suplir, el cual es aiáis, o vos dé Dios. Esso mesmo se comete eclipsi et falta el verbo en todos los sobre escriptos de las cartas mensajeras, donde se entiende sean dadas. Tan bien falta el verbo en la primera copla del Laberintho, de Juan de Mena, que comiença: Al mui prepotente don Juan el Segundo, A él las rodillas hincadas por suelo; entiende se este verbo sean. et llama se eclipsi, que quiere dezir desfallecimiento. Tapinosis es cuando menos dezimos et más entendemos, como cuando de dos negaciones inferimos una afirmación; diziendo es ombre no injusto por ombre mui justo; et Juan de Mena: Ia, pues, sí deve en este gran lago Guiar se la flota por dicho del sage, por que lago es poca agua, et pone se por la mar, por esta figura; aunque haze se tolerable la tapinosis, por aquel nombre adjectivo que añadió, diziendo gran lago, como Virgilio en el primero de la Eneida escribió 'in gurgite vasto'. Nuestra lengua en esto peca mucho, poniendo dos negaciones por una; como si dixésemos no quiero nada, dizes, a la verdad, que quieres algo. et llama se tapinosis, que quiere dezir abatimiento. Cacosyntheton es cuando hazemos dura composición de palabras, como Juan de Mena: A la moderna bolviendo me rueda, por que la buena orden es bolviendo me a la rueda moderna. En esto erró mucho don Enrique de Villena, no sólo en la interpretación de Virgilio, donde mucho usó desta figura, mas aún en otros lugares donde no tuvo tal necessidad, como en algunas cartas mensajeras, diziendo: Una vuestra recibí letra; por que, aunque el griego et latín sufra tal composición, el castellano no la puede sofrir; no más que lo que dixo en el segundo de la Eneida: Pues levántate, caro padre, et sobre míos cavalga ombros. et llama se cacosyntheton, que quiere dezir mala composición. Amphibología es cuando por unas mesmas palabras se dizen diversas sentencias: como aquel que dixo en su testamento: Io mando que mi eredero dé a fulano diez taças de plata, cuales él quisiere, era duda si las taças avían de ser las que quisiere el eredero o el legatario. et llama se esta figura amphibología o amphibolia, que quiere dezir duda de palabras. Anadiplosis es cuando en la mesma palabra que acaba el verso precedente comiença el siguiente, la cual figura nuestros poetas llaman dexa prende, como Alonso de Velasco: Pues este vuestro amador Amador vuestro se da, Dase con penas damor, Amor que pone dolor, Dolor que nunca se va. et llama se anadiplosis, que quiere dezir redobladura. Anáphora es cuando començamos muchos versos en una mesma palabra, como Juan de Mena: Aquél con quien Júpiter tovo tal zelo, Aquél con fortunas bien afortunado, Aquél en quien cabe virtud et reinado. et llama se anáphora, que quiere dezir repetición de palabra. Epanalepsis es cuando en la mesma palabra que comiença algún verso en aquélla acaba, como Juan de Mena: Amores me dieron corona de amores. et llama se epanalepsis, que quiere dezir tomamiento de un lugar para otro. Epizeusis es cuando una mesma palabra se repite sin medio alguno en un mesmo verso, como Juan de Mena: Ven, ven, venida de vira. et llama se epizeusis, que quiere dezir subjunción. Paronomasia es cuando un nombre se haze de otro en diversa significación, como diziendo no es orador, sino arador. et llama se paronomasia que quiere dezir denominación. Schesisonómaton es cuando muchos nombres con sus adjectivos se aiuntan en la oración, como diziendo niño mudable, moço goloso, viejo desvariado. et llama se schesisonómaton, que quiere dezir confusión de nombres. Parómeon es cuando muchas palabras comiençan en una mesma letra, como Juan de Mena: Ven, ven, venida de vira. et llama se parómeon, que quiere dezir semejante comienço. Homeotéleuton es cuando muchas palabras acaban en semejante manera, no por declinación, como Juan de Mena: Canta tú,



cristiana musa, La más que civil batalla, Que entre voluntad se halla, E razón que nos acusa. et llama se homeotéleuton, que quiere dezir semejante dexo. Homeóptoton es cuando muchas palabras acaban en una manera por declinación, como en la mesma obra el mesmo auctor: Del cual en forma de toro, Crinado de hebras de oro et llama se homeóptoton, que quiere dezir semejante caída. Polyptoton es cuando muchos casos distintos por diversidad se aiuntan, como diziendo ombre de ombres, amigo de amigos, pariente de parientes. et llama se polyptoton, que quiere dezir muchedumbre de casos. Hyrmos es cuando se continúa algún luengo razonamiento hasta el cabo, como en aquella copla: Al mui prepotente don Juan el Segundo, va suspensa la sentencia hasta el último verso de la copia. et llama se hyrmos, que quiere dezir estendimiento. Polysyntheton es cuando muchas palabras o cláusulas se aiuntan por conjunción, como diziendo Pedro, et Juan, et Antonio, et Martín leen, o Pedro ama et Juan es amado, et Antonio oie, et Martín lee. et llama se polysyntheton, que quiere dezir composición de muchos. Diályton es cuando muchas palabras o cláusulas se aiuntan sin conjunción, como Juan de Mena: Tus casos falaces, Fortuna, cantamos, Estados de gentes que giras et trocas, Tus muchas falacias, tus firmezas pocas. et llama se diályton, que quiere dezir dissolución. Aunque Tulio, en los Retóricos, haze diferencia entre dissolución et artículo: que dissolución se dize cuando muchas cláusulas se ponen sin conjunción, et artículo cuando muchos nombres se ponen sin ella. Metáphora es cuando por alguna propiedad semejante hazemos mudança de una cosa a otra, como diziendo es un león, es un Alexandre, es un azero, por dezir fuerte et rezio. et llama se metáphora, que quiere dezir transformación de una cosa a otra. Catáchresis es cuando tomamos prestada la significación de alguna palabra, para dezir algo que propria mente no se podría dezir; como si dixésemos que el que mató a su padre es omiziano: por que omiziano es propria mente el que mató ombre; pero no tenemos palabra propria por matador de padre, et tomamos la común. et llama se catáchresis, que quiere dezir abusión. Metonymia es cuando ponemos el instrumento por la cosa que con él se haze, o la materia por la que se haze della, como Juan de Mena: De hechos passados cobdicia mi pluma, por dezir mi verso; et assí dezimos que alguno murió a hierro, por murió a cuchillo. et llama se metonymia, que quiere dezir transnominación. Antonomasia es cuando ponemos algún nombre común por el proprio, et esto por alguna excelencia que se halla en el proprio más que en todos los de aquella especie; como diziendo el Apóstol, entendemos Pablo; el Poeta, entendemos Virgilio; et Juan de Mena: con los dos hijos de Leda, entendemos Castor et Polus. et llama se antonomasia, que quiere dezir postura de nombre por nombre. Epítheton es cuando al nombre proprio añadimos algún adjetivo que significa alabança o denuesto, como Juan de Mena: A la biuda Penélope, Al perverso de Sinón. et llama se epítheton, que quiere dezir postura debaxo del nombre. Onomatopeia es cuando fingimos algún nombre del son que tiene alguna cosa; como Enio, poeta, llamó 'taratantara' al son de las trompetas; et nos otros bombardas, del son que haze cuando deslata. et llama se onomatopeia, que quiere dezir fingimiento del nombre. Períphrasis es cuando dezimos alguna cosa por rodeo para más la amplificar, como Juan de Mena: Después que el pintor del mundo Paró nuestra vida ufana, por dezir el verano nos alegró. et llama se períphrasis, que quiere dezir circumlocución. Hysteron próteron o hysterología es cuando lo postrero dezimos primero, como San Matheo en el principio de su Evangelio: Libro de la generación de Jesu Christo, hijo de David, hijo de Abraham. et llama se hysteron próteron, que quiere dezir lo postrero primero.

**Anastropha** es cuando transportamos sola mente las palabras, como si dixésemos con don Enrique de Villena: Unas vuestras recibí letras. et llama se anastropha, que quiere dezir tornamiento atrás. **Parénthesis**, es cuando en alguna sentencia entreponemos palabras, como diciendo: Sola la virtud, según dizen los estoicos, haze al ombre bueno et bien aventurado, entrepone se aquí según dizen los estoicos. et llama se parénthesis, que quiere dezir entreposición. **Tmesis** es cuando en medio de alguna palabra entreponemos otra, como si dixesses: E los siete mira triones, por dezir mira los Septentriones. et llama se tmesis, que quiere dezir cortamiento de palabra. **Synchesis** es cuando confundimos por todas partes las palabras con la sentencia, como si por dezir A ti muger vimos del gran Mauseolo, dixésemos: del gran Mauseolo a ti vimos muger. et llama se synchesis, que quiere dezir confusión. **Hypérbole** es cuando por acrecentar o menguar alguna cosa dezimos algo que traspassa de la verdad, como si dixesses: dava bozes que llegavan al cielo. et llama se hypérbole, que quiere dezir transcendimiento. **Alegoría** es cuando una cosa dezimos et otra entendemos: como aquello del Apóstol, donde dize que Abrabam tuvo dos hijos: uno de la esclava et otro de la libre. et llama se allegoría, que quiere dezir agena significación. et tiene estas siete especies: **Hironía** es cuando, por el contrario, dezimos lo que queremos ajudando lo con el gesto et pronunciación, como diciendo de alguno que haze desdones: ¡Mira qué donoso ombre! O del moço que se tardó, cuando viene: ¡Señor, en ora buena vengáis! et llama se hironía, que quiere dezir dissimulación. **Antiphraasis** es cuando en una palabra dezimos lo contrario de lo que sentimos, como Juan de Mena: Por un luco envejecido Do nunca pensé salir; luco puso por bosque oscuro, aunque por derivación viene de 'luceo, luces', por luzir. et llama se antiphraasis, que quiere dezir contraria habla. **Enigma** es cuando dezimos alguna sentencia oscura, por oscura semejança de cosas, como el que dixo: La madre puede nacer De la hija ia defunta, por dezir que del agua se engendra la nieve, et después, entorno de la nieve, el agua. En esta figura juegan mucho nuestros poetas, et las mugeres et niños, diciendo: ¿Qué es cosa et cosa? et llama se enigma, que quiere dezir oscura pregunta. **Cálepos** es cuando cogemos alguna sentencia de sílabas et palabras que con mucha dificultad se pueden pronunciar. En este género de dezir manda Quintiliano que se exerciten los niños, por que después, cuando grandes, no aia cosa tan difícil que no la pronuncien sin alguna ofensión. Tal es aquello en que solemos burlar: Cabrón pardo paca en prado; Pardiós, pardas barvas a. **Carientismos** es cuando lo que se diría dura mente dezimos por otra manera más grata; como al que pregunta cómo estamos avíamos de responder: bien o mal, et respondemos a vuestro servicio. et llama se carientismos, que quiere dezir graciosidad. Libro quinto De las introducciones de la Lengua castellana para los que de estraña lengua querrán deprender. Prólogo Como diximos en el prólogo desta obra, para tres géneros de ombres se compuso el arte del castellano: primera mente, para los que quieren reduzir en artificio et razón la lengua que por luengo uso desde niños deprendieron; después, para aquellos que por la lengua castellana querrán venir al conocimiento de la latina, lo cual pueden más ligera mente hazer, si una vez supieran el artificio sobre la lengua que ellos sienten. I para estos tales se escribieron los cuatro libros passados, en los cuales, siguiendo la orden natural de la Grammática, tratamos primero de la letra et sílaba; después, de las diciones et orden de las partes de la oración. Agora en este libro quinto, siguiendo la orden de la doctrina, daremos introducciones de la lengua castellana, para el tercero género de ombres, los cuales de alguna lengua peregrina querrán venir al

conocimiento de la nuestra. I por que, como dize Quintiliano, los niños an de començar el artificio de la lengua por la declinación del nombre et del verbo, pareció nos, después de un breve et confuso conocimiento de las letras, et sílabas, et partes de la oración, poner ciertos nombres et verbos por proporción et semejança, de los cuales todos los otros que caen debaxo de regla se pueden declinar. Lo cual, esso mesmo hezimos por exemplo de los que escrivieron los primeros rudimentos et principios de la grammática griega et latina. Assí que primero pusimos la declinación del nombre, a la cual aiuntamos la del pronombre; et después la del verbo con sus formaciones et irregularidades.

**Capítulo I De las letras, sílabas et diciones.** Las figuras de las letras que la lengua castellana tomó prestadas del latín para representar veinte et seis pronunciaciones que tiene, son aquestas veinte et tres: a, b, c, d, e, f, g, h, i, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, x, y, z. Déstas, por sí mesmas nos sirven doze: a, b, d, e, f, m, o, p, r, s, t, z; por sí mesmas et por otras, seis: c, g, i, l, n, u; por otras et no por sí mesmas, estas cinco: h, k, q, x, y. Las XXVI pronunciaciones de la lengua castellana se representan et escriben assí: a, b, c, ç, ch, d, e, f, g, h, i, j, l, ll, m, n, gn, o, p, r, s, t, v, u, x, z. Las letras que ningún uso tienen en el castellano son éstas: k, q, y griega. De aquellas veinte et seis pronunciaciones, las cinco son vocales: a, e, i, o, u, llamadas assí por que suenan por sí mesmas; todas las otras son consonantes, por que no pueden sonar sin herir alguna de las vocales. Los diphthongos de la lengua castellana que se componen de dos vocales son doze: ai, au, ei, eu, ia, ie, io, iu, oi, ua, ue, ui, como en estas palabras: fraile, causa; pleito, deudo; justicia, miedo, precio, ciudad; oi; agua, cuerpo, cuidado. Los diphthongos compuestos de tres vocales son estos cinco: iái, como desmaiáis; iéi, como desmaiéis; iué, como hoiuélo; uái, como guái; uéi, como buéi. De las letras se componen las sílabas, como de a, n, an. De las sílabas se compone la palabra, como de an, to, nio, Antonio. De las palabras se compone la oración, como Antonio escribe el libro. Las partes de la oración en el castellano son diez: nombre, como ombre, dios, gramática; pronombre, como io, tú, aquél; artículo, como el, la, lo, cuando se anteponen a los nombres para demostrar de qué género son; verbo, como amo, leo, oio; participio, como amado, leído, oído; gerundio, como amando, leyendo, oiendo; nombre participial, infinito, como amado, leído, oído, cuando se aiunta con este verbo e, as, uve; preposición, como a, de, con; adverbio, como aquí, allí, aier; conjunción, como i, o, ni.

**Capítulo II De la declinación del nombre.** Las declinaciones del nombre son tres: la primera, de los que acaban el número de uno en a, et embían el número de muchos en as, como la tierra, las tierras. La segunda, de los que acaban el número de uno en o, et embían el número de muchos en os, como el cielo, los cielos. La tercera, de los que acaban el número de uno en d, e, i, l, n, r, s, x, z, et embían el número de muchos en s, como la ciudad, las ciudades; el ombre, los ombres; el rei, los reies; el animal, los animales; el pan, los panes; el señor, los señores; el compás, los compases; el relox, los relojes; la paz, las pazes. Ninguna de las otras letras puede ser final en palabra castellana. Los casos del nombre son cinco: El primero, por el cual las cosas se nombran, o hazen et padecen, el cual los latinos llaman nominativo. El segundo, por el cual dezimos cúia es alguna cosa, el cual los gramáticos llaman genitivo. El tercero, en el cual ponemos a quien se sigue daño o provecho, el cual los latinos llaman dativo. El cuarto, en el cual ponemos lo que padece, el cual los latinos llaman acusativo. El quinto, por el cual llamamos alguna cosa. A éste los latinos llaman vocativo. El primero caso se pone con sólo el artículo del nombre, como el ombre. El segundo se pone con esta preposición de et el mesmo artículo, como del

ombre. El tercero se pone con esta preposición a et el mismo artículo, como a el ombre. El cuarto se pone con esta preposición a o con sólo el artículo, como a el ombre o el ombre. El quinto se pone con este adverbio o sin artículo alguno, como ¡o ombre! Los artículos del nombre son tres: el para los machos, como el ombre, el cielo; la para las hembras, como la muger, la tierra; lo para los neutros, como lo justo, lo fuerte. Los números del nombre son dos: singular, que habla de uno, como el cielo; plural, que habla de muchos, como los cielos. PRIMERA DECLINACIÓN En el número de uno primero caso la tierra segundo de la tierra tercero a la tierra cuarto la tierra o a la tierra quinto o tierra En el número de muchos primero caso las tierras segundo de las tierras tercero a las tierras cuarto las tierras o a las tierras. quinto o tierras SEGUNDA DECLINACIÓN En el número de uno primero caso el cielo segundo del cielo tercero al cielo cuarto el cielo o al cielo quinto o cielo En el número de muchos primero caso los cielos segundo de los cielos tercero a los cielos cuarto los cielos o a los cielos quinto o cielos TERCERA DECLINACIÓN En el número de uno primero caso la ciudad segundo de la ciudad tercero a la ciudad cuarto la ciudad o a la ciudad quinto o ciudad En el número de muchos primero caso las ciudades segundo de las ciudades tercero a las ciudades cuarto las ciudades o a las ciudades quinto o ciudades ADJECTIVO DE LA PRIMERA et SEGUNDA En el número de uno primero caso el bueno la buena lo bueno segundo del bueno de la buena de lo bueno tercero al bueno a la buena a lo bueno cuarto el bueno la buena lo bueno quinto o bueno o buena o bueno En el número de muchos primero caso los buenos las buenas segundo de los buenos de las buenas tercero a los buenos a las buenas cuarto los buenos las buenas quinto o buenos o buenas ADJECTIVO DE LA TERCERA En el número de uno primero caso el fuerte la fuerte lo fuerte segundo del fuerte de la fuerte de lo fuerte tercero al fuerte a la fuerte a lo fuerte cuarto el fuerte la fuerte lo fuerte quinto o fuerte En el número de muchos primero caso los fuertes las fuertes segundo de los fuertes de las fuertes tercero a los fuertes a las fuertes cuarto los fuertes las fuertes quinto o fuertes RELATIVO En el número de uno primero caso ¿quién? el que la que lo que ¿qué? segundo ¿de quién? del que de la que de lo que ¿de qué? tercero ¿a quién? al que a la que a lo que ¿a qué? quinto caso no tiene En el número de muchos primero caso los que las que segundo de los que de las que tercero a los que a las que cuarto a los que a las que quinto caso no tiene OTRO RELATIVO En el número de uno primero caso el cual la cual lo cual segundo del cual de la cual de lo cual tercero al cual a la cual a lo cual cuarto al cual a la cual a lo cual quinto caso no tiene En el número de muchos primero caso los cuales las cuales segundo de los cuales de las cuales tercero a los cuales a las cuales cuarto a los cuales a las cuales quinto caso no tiene Este mismo nombre puesto sin artículo es relativo de accidente. Este nombre algún o alguno, alguna tiene para el género neutro algo, et para los ombres et mugeres sola mente los antiguos dezían alguien por alguno et alguna, como quien. Este nombre al no tiene sino el género neutro et por esso nunca lo juntamos sino con el artículo del neutro, et assí dezimos lo al por lo otro. Capítulo III De la declinación del pronombre. En el número de uno primero caso io segundo de mí tercero me o a mí cuarto me o a mí quinto caso no tiene En el número de muchos primero caso nos segundo de nos tercero nos et a nos cuarto nos et a nos quinto caso no tiene En el número de uno primero caso tú segundo de tí tercero te o a tí cuarto te o a tí quinto o tú En el número de muchos primero caso vos segundo de vos tercero vos o a vos cuarto vos o a vos quinto o vos En el número de uno segundo caso de sí

tercero se o así cuarto se o a sí primero i quinto no tiene En el número de muchos segundo caso de sí tercero se o así cuarto se o así primero i quinto no tiene En el número de uno primero caso éste ésta esto segundo éste ésta desto tercero a éste a ésta a esto cuarto a éste a ésta a esto quinto caso no tiene En el número de muchos primero caso éstos éstas segundo éstos éstas tercero a éstos a éstas cuarto a éstos a éstas quinto caso no tiene En el número de uno primero caso éste ésta esto primero caso él ella ello primero caso aquél aquélla aquello primero caso lo la lo primero caso mío mía lo mío primero caso tuio tuia lo tuio primero caso suio suia lo suio primero caso nuestro nuestra lo nuestro primero caso vuestro vuestra lo vuestro Todos los otros casos se declinan por proporción de aquel pronombre éste, ésta, esto, salvo que él, la, lo tiene sola mente en el caso tercero del singular et plural le et les comunes de tres géneros, et en el cuarto caso lo, la, lo, los, las et común de tres géneros le et les. Dezimos tan bien en el número de uno para machos et hembras et neutros mi, tu, su, et en el número de muchos mis, tus, sus. **DECLINACIÓN DEL ARTÍCULO** En el número de uno primero caso el la lo segundo del de la de lo tercero a el a la a lo cuarto el la lo quinto caso no tiene En el número de muchos primero caso los las segundo de los de las tercero a los a las cuarto los las quinto caso no tiene Avemos aquí de notar que los nombres et pronombres et artículo del género neutro no tienen el número de muchos. **Capítulo III De la conjugación del verbo.** Las conjugaciones del verbo son tres: la primera, que echa el infinitivo en ar, como amo, amar; enseño, enseñar., la segunda, que echa el infinitivo en er; como leo, leer; corro, correr, la tercera, que echa el infinitivo en ir, como oio, oir; huio, huir. El verbo se declina por modos, et tiempos, et números et personas. Los modos son cinco: indicativo, para demostrar; imperativo, para mandar; optativo, para desear; subjuntivo, para aiuntar; infinitivo, que no tiene números ni personas, et a menester otro verbo para lo determinar. Los tiempos son cinco: presente, por el cual demostramos lo que agora se haze; passado no acabado, por el cual demostramos lo que se hazía et no se acabó; passado acabado, por el cual demostramos lo que se hizo et acabó; passado más que acabado, por el cual demostramos que alguna cosa se hizo sobre el tiempo passado; venidero, por el cual demostramos que alguna cosa se a de hazer. Los números son dos: singular, que habla de uno; plural, que habla de muchos. Las personas son tres: primera, que habla de sí; segunda, a la cual habla la primera; tercera, de la cual habla la primera. **INDICATIVO** En el tiempo presente: Amo, amas, ama, amamos, amáis, aman. Leo, lees, lee, leemos, leéis, leen. Oio, oies, oie, oimos, oís, oien. Vo, vas, va, vamos, vais, van. So, eres, es, somos, sois, son. E, as, a, avemos, avéis an. En el passado no acabado: Amava, amavas, amava, amávamos, amávades, amavan Leía, leías, leía, leíamos, leíades, leían. Oía, oías, oía, oíamos, oíades, oían. Iva, ivas, iva, ívamos, ívades, ivan. Era, eras, era, éramos, érades, eran. Avía, avías, avía, avíamos, avíades, avían. En el passado acabado: Amé, amaste, amó, amamos, amastes, amaron. Leí, leíste, leió, leímos, leístes, leieron. Oí, oíste, oió, oímos, oístes, oieron. Fue, fuiste, fue, fuemos, fuistes, fueron. Fue, fuiste, fue, fuemos, fuistes, fueron. Uve, uviste, uvo, uvimos, uvistes, uvieron. En el mesmo tiempo, por rodeo: E amado, as amado, a amado, avemos amado, avéis amado, an amado. E leído, as leído, a leído, avemos leído, avéis leído, an leído. E oído, as oído, a oído, avemos oído, avéis oído, an oído. E ido, as ido, a ido, avemos ido, avéis ido, an ido. E sido, as sido, a sido, avemos sido, avéis sido, an sido. E avido, as avido, a avido, avemos avido, avéis avido, an avido. En el mesmo tiempo, por rodeo en otra manera: Ove amado, oviste amado, ovo amado, ovimos

amado, ovistes amado, ovieron amado. Ove leído, oviste leído, ovo leído, ovimos leído, ovistes leído, ovieron leído. Ove oído, oviste oído, ovo oído, ovimos oído, ovistes oído, ovieron oído. Ove ido, oviste ido, ovo ido, ovimos ido, ovistes ido, ovieron ido. Ove sido, oviste sido, ovo sido, ovimos sido, ovistes sido, ovieron sido. Ove avido, oviste avido, ovo avido, ovimos avido, ovistes avido, ovieron avido. En el pasado más que acabado, por rodeo: Avía amado, avías amado, avía amado, avíamos amado avíades amado, avían amado. Avía leído, avías leído, avía leído, avíamos leído, avíades leído, avían leído. Avía oído, avías oído, avía oído, avíamos oído, avíades oído, avían oído. Avía ido, avías ido, avía ido, avíamos ido, avíades ido, avían ido. Avía sido, avías sido, avía sido, avíamos sido, avíades sido, avían sido. Avía avido, avías avido, avía avido, avíamos avido, avíades avido, avían avido. En el tiempo venidero, por rodeo: Amaré, amarás, amaré, amaremos, amaréis, amarán. Leeré, leerás, leerá, leeremos, leeréis, leerán. Oíré, oírás, oírás, oiremos, oiréis, oirán. Iré, irás, ira, iremos, iréis, irán. Seré, serás, será, seremos, seréis, serán. Avré, avrás, avrá, avremos, avréis, avrán.

Imperativo en el presente: Ama tú, ame alguno, amemos, amad, amen. Lee tú, lea alguno, leamos, leed, lean. Oie tú, oia alguno, oiamos, oid, oian. Ve tú, vaia alguno, vaíamos, id, vaian. Sé tú, sea alguno, seamos, sed, sean. Ave tú, aia alguno, aiamos, aved, aian. OPTATIVO En el tiempo presente: O si amase, amases, amase, amásemos, amásedes, amassen. O si leiese, leieses, leiese, leiésemos, leiéssedes, leiessen. O si oiese, oieses, oiese, oiésemos, oiéssedes, oiessen. O si fuese, fueses, fuese, fuésemos, fuéssedes, fuessen. O si uviese, uvieses, uviese, uviésemos, uviéssedes, uviessen. En el tiempo pasado: O si amara, amaras, amara, amáramos, amárades, amaran. O si leiera, leieras, leiera, leiéramos, leiérades, leieran. O si oiera, oieras, oiera, oiéramos, oiérades, oieran. O si fuera, fueras, fuera, fuéramos, fuérades, fueran. O si oviera, ovieras, oviera, oviéramos, oviérades, ovieran. En el mismo tiempo, por rodeo: O si oviera amado, ovieras amado, oviera amado, oviéramos amado. O si oviera leído, ovieras leído, oviera leído, oviéramos leído. O si oviera oído, ovieras oído, oviera oído, oviéramos oído. O si oviera ido, ovieras ido, oviera ido, oviéramos ido. O si oviera sido, ovieras sido, oviera sido, oviéramos sido. O si oviera avido, ovieras avido, oviera avido, oviéramos avido. En el mismo tiempo, por rodeo, en otra manera: O si oviese amado, ovieses amado, oviese amado, oviésemos amado. O si oviese leído, ovieses leído, oviese leído, oviésemos leído. O si oviese oído, ovieses oído, oviese oído, oviésemos oído. O si oviese ido, ovieses ido, oviese ido, oviésemos ido. O si oviese sido, ovieses sido, oviese sido, oviésemos sido. O si oviese avido, ovieses avido, oviese avido, oviésemos avido. En el tiempo venidero: Oxalá ame, ames, ame, amemos, améis, amen. Oxalá lea, leas, lea, leamos, leáis, lean. Oxalá oia, oias, oia, oiamos, oiais, oian. Oxalá vaia, vaias, vaia, vaíamos, vaiáis, vaian. Oxalá sea, seas, sea, seamos, seáis, sean. Oxalá aia, aias, aia, aiamos, aiáis, aian. SUBJUNCTIVO En el tiempo presente: Como ame, ames, ame, amemos, améis, amen. Como lea, leas, lea, leamos, leáis, lean, Como oia, oias, oia, oiamos, oiáis, oian, Como vaia, vaias, vaia, vaíamos, vaiáis, vaian. Como sea, seas, sea, seamos, seáis, sean. Como aia, aias, aia, aiamos, aiáis, aian. En el pasado no acabado: Como amase, amases, amase, amásemos, amásedes, amassen. Como leiese, leieses, leiese, leiésemos, leiéssedes, leiessen. Como oiese, oieses, oiese, oiésemos, oiéssedes, oiessen. Como fuese, fueses, fuese, fuésemos, fuéssedes, fuessen. Como fuese, fueses, fuese, fuésemos, fuéssedes, fuessen. Como oviese, ovieses, oviese, oviésemos, oviéssedes, oviessen. En

el mismo tiempo, por rodeo: Como amaría, amarías, amaría, amaríamos, amaríades, amarían. Como leería, leerías, leería, leeríamos, leeríades, leerían. Como oiría, oirías, oiría, oiríamos, oiríades, oirían. Como iría, irías, iría, iríamos, iríades, irían. Como sería, serías, sería, seríamos, seriades, serían. Como avría, avrías, avría, avríamos, avríades, avrían. En el tiempo pasado, acabado, por rodeo: Como aia amado, aias amado, aia amado, aiamos amado. Como aia leído, aias leído, aia leído, aiamos leído. Como aia oído, aias oído, aia oído, aiamos oído. Como aia ido, aias ido, aia ido, aiamos ido. Como aia sido, aias sido, aia sido, aiamos sido. Como aia avido, aias avido, aia avido, aiamos avido. En el pasado más que acabado: Como amara, amaras, amara, amáramos, amárades, amaran. Como leiera, leieras, leiera, leiéramos, leiérades, leieran. Como oiera, oieras, oiera, oiéramos, oierades, oieran. Como fuera, fueras, fuera, fuéramos, fuérades, fueran. Como oviera, ovieras, oviera, oviéramos, oviérades, ovieran. En el mismo tiempo, por rodeo: Como avría amado, avrías amado, avría amado, avríamos amado. Como avría leído, avrías leído, avría leído, avríamos leído. Como avría oído, avrías oído, avría oído, avríamos oído. Como avría ido, avrías ido, avría ido, avríamos ido. Como avría sido, avrías sido, avría sido, avríamos sido. Como avría avido, avrías avido, avría avido, avríamos avido. En el mismo tiempo, por rodeo, en otra manera: Como oviera amado, ovieras amado, oviera amado oviéramos amado. Como oviera leído, ovieras leído, oviera leído, oviéramos leído. Como oviera oído, ovieras oído, oviera oído, oviéramos oído. Como oviera ido, ovieras ido, oviera ido, oviéramos ido. Como oviera sido, ovieras sido, oviera sido, oviéramos sido. Como oviera avido, ovieras avido, oviera avido, oviéramos avido. En el mismo tiempo, por rodeo, en otra manera: Como oviesse amado, oviesse amado, oviesse amado, oviésemos amado. Como oviesse leído, oviesse leído, oviesse leído, oviésemos leído. Como oviesse oído, oviesse oído, oviesse oído, oviésemos oído. Como oviesse ido, oviesse ido, oviesse ido, oviésemos ido. Como oviesse sido, oviesse sido, oviesse sido, oviésemos sido. Como oviesse avido, oviesse avido, oviesse avido, oviésemos avido. En el tiempo venidero: Como amare, amares, amare, amáremos, amáredes, amaren. Como leiere, leieres, leiere, leiéremos, leiéredes, leieren. Como oiere, oieres, oiere, oiéremos, oieredes, oieren. Como fuere, fueres, fuere, fuéremos, fuéredes, fueren. Como fuere, fueres, fuere, fuéremos, fuéredes, fueren. Como oviere, ovieres, oviere, oviéremos, oviéredes, ovieren. En el tiempo pasado, por rodeo: Como aia amado, aias amado, aia amado, aiamos amado. Como aia leído, aias leído, aia leído, aiamos leído. Como aia oído, aias oído, aia oído, aiamos oído. Como aia ido, aias ido, aia ido, aiamos ido. Como aia sido, aias sido, aia sido, aiamos sido, aiais sido. Como aia avido, aias avido, aia avido, aiamos avido, aiais avido. En el mismo tiempo, por rodeo, en otra manera: Como avré amado, avrás amado, avrá amado, avremos amado. Como avré leído, avrás leído, avrá leído, avremos leído. Como avré oído, avrás oído, avrá oído, avremos oído. Como avré ido, avrás ido, avrá ido, avremos ido. Como avré sido, avrás sido, avrá sido, avremos sido. Como avré avido, avrás avido, avrá avido, avremos avido. En el mismo tiempo, por rodeo, en otra manera: Como oviere amado, ovieres amado, oviere amado, oviéremos amado. Como oviere leído, ovieres leído, oviere leído, oviéremos leído. Como oviere oído, ovieres oído, oviere oído, oviéremos oído. Como oviere ido, ovieres ido, oviere ido, oviéremos ido. Como oviere sido, ovieres sido, oviere sido, oviéremos sido. Como oviere avido, ovieres avido, oviere avido, oviéremos avido. EN EL INFINITIVO En el presente: Amar, leer, oír, ir, ser, aver. En el

passado, por rodeo: Aver amado, aver leído, aver oído, aver ido, aver sido, aver avido. En el venidero, por rodeo: Aver de amar, de leer, de oír, de ir, de ser, de aver. Los gerundios: Amando, leyendo, oyendo, iendo, siendo, aviendo. Los participios: Amado, leído, oído, ido, sido, avido. Los nombres participiales infinitos: Amado, leído, oído, ido, sido, avido. Capítulo V De la formación del verbo: reglas generales. La maior dificultad de la gramática, no sola mente castellana, más aún griega et latina, et de otro cualquier lenguaje que se oviessse de reduzir en artificio, está en la conjugación del verbo, et en cómo se podrá traer por todos los modos, tiempos, números et personas. Para instrucción de lo cual es menester primera mente que pongamos alguna cosa firme de donde demostremos toda la diversidad que puede acontecer en el verbo. I pareció nos que éste principal mente devía ser el presente del infinitivo, al cual otros llamaron nombre infinito. Lo primero, por que éste tiene maior proporción et conformidad con toda la conjugación; después, por que lo primero que del verbo se ofrece a los que de otra lengua vienen a deprender la nuestra, es el presente del infinitivo; lo tercero, por que, como diximos, deste mesmo tiempo se toma la diversidad de las tres conjugaciones que tiene el castellano. Para el segundo fundamento de la conjugación pornemos la primera persona del singular del presente del indicativo, la cual podemos llamar primera posición del verbo, assí como la primera posición del nombre es el nominativo. Estos dos fundamentos assí presupuestos, daremos primera mente algunas reglas generales de la formación, las cuales limitaremos después en sus propios lugares. La primera regla sea que muchos verbos de los que tienen esta letra e en la penúltima sílaba del presente del infinitivo, la buelven en ie, diphthongo, et algunas vezes en i, en ciertos lugares; como de perder, pierdo. La segunda regla sea que los verbos de la tercera conjugación que tienen e en la penúltima sílaba del presente del infinitivo et la buelven en i en la primera posición del verbo, cuando en la conjugación se sigue otra i, bolvemos la i primera en e; como de pedir, pido, pedimos. La tercera regla sea que muchos verbos de los que tienen esta letra o en la penúltima sílaba del presente del infinitivo, la buelven en ue, sueltas et cogidas en una sílaba por diphthongo, et algunas vezes en esta letra u. La cuarta regla sea que todos los verbos de la primera conjugación que acaban en co o en go la primera posición, cuando conjugando se sigue esta letra e, en lugar de la c ponemos qu, et en lugar de la g, gu; como peco, pequé; ruego, rogué. La quinta regla sea que todos los verbos de la segunda conjugación que acaban en co et tienen z ante la co, cuando por razón de la conjugación la o final se muda en e o en i, echamos fuera la z; como crezco, creces, crecí. La sexta regla sea que todos los verbos de la segunda, conjugación que acaban en go, pierden la g en todos los otros lugares, salvo en aquellos tiempos que se forman del presente del indicativo; como vengo, venía, vine. Capítulo VI De la formación del indicativo. La primera persona del singular del presente del indicativo acaba en o en cualquier de las tres conjugaciones, et forma se del presente del infinitivo, mudando ar, er, ir, en o, como de amar, enseñar, amo, enseño; de leer, correr, leo, corro; de subir, escribir, subo, escribo. Sacan se dos verbos, los cuales solos echaron esta persona en e: saber, sé; aver, e, as; et los verbos de una sílaba, que, por ser tan cortos, algunas vezes por hermosura añadimos i sobre la o, como diciendo do, doi, vo, voi, so, soi, sto, stoi. Pero todos los verbos de la segunda et tercera conjugación que acaban en go, no siguen la proporción del infinitivo, mas antes salen en otra manera mui diversa, como de traer, traigo, traes; de tener, tengo, tienes; de poner, pongo, pones; de hazer, hago, hazes, de valer, valgo,



vales; de iazer, iago, iazes; de dezir, digo, dizes; de venir, vengo, vienes; de salir, salgo, sales. Este verbo sigo sigues, seguir, sigue la proporción regular de los otros. Finjo et riyo et otros desta manera, derecha mente salen de fingir et regir, sino que por la falta de las letras que diximos en otro lugar, la i consonante et la g se corrompen algunas vezes la una en la otra, como la c en la qu et la g, gu. E esso mesmo, los verbos de la tercera conjugación que tienen vocal ante de la ir en el presente del infinitivo, forman la primera persona del presente del indicativo, mudando la r final en o, como de embair, embaio; de oír, oio; de huir, huio. Pero los que tienen e ante de la ir, perdieron la e et retuvieron la i, como de reír, río; de freír, frío; de desleír, deslío. Los verbos de la segunda conjugación que acabaron el presente del infinitivo en ecer, como diximos, forman la primera posición del verbo recibiendo z ante de la c, como de obedecer, obedezco; de crecer, crezco; de agradecer, agradezco. I esto abasta para formar del infinitivo la primera posición del verbo, quanto a la última sílaba. La penúltima, como diximos en la primera et segunda regia, muchas vezes se buelve de e en ie, como de pensar, pienso; de perder, pierdo; de sentir, siento. Muchas vezes se buelve la e en i en los verbos de la tercera conjugación, como de pedir, pido; de vestir, visto; de gemir, gimo. E esso mesmo se buelve en este lugar la o en ue diphthongo, como de trocar, trueco; de poder, puedo; de morir, muero. Buélvese algunas vezes la o en u, como de mollir, mullo; de polir, pulo; de sofrir, sufro; et la u en ue diphthongo, como de jugar, juego. Todas las otras personas deste tiempo siguen la proporción de aquellos tres verbos que pusimos arriba por muestra de la conjugación regular. Mas avemos aquí de mirar que los verbos que mudaron la e en ie diphthongo o en i, et los que mudaron la o en ue diphthongo o en u, siguen la primera persona en la segunda et en la tercera persona del singular, et en la tercera del plural; mas en la primera et segunda persona del plural siguen la razón del infinitivo, como de pensar, pienso, piensas, piensa, pensamos, pensáis, piensan; de perder, pierdo, pierdes, pierde, perdemos, perdéis, pierden; de sentir, siento, sientes, siente, sentimos, sentís, sienten; de pedir, pido, pides, pide, pedimos, pedís, piden; de trocar, trueco, truecas, trueca, trocamos, trocáis, truecan, aunque Juan de Mena, siguiendo la proporción del infinitivo, dixo en el principio de su Labirintho: Estados de gentes que giras et trocas, Tus muchas falacias, tus firmezas pocas; de poder, puedo, puedes, puede, podemos, podéis, pueden; de morir, muero, mueres, muere, morimos, morís, mueren; de mollir, mullo, mulles, mulle, mollimos, mollís, mullen. E esso mesmo avemos de notar que en la segunda persona del plural las más vezes hazemos syncopa, et por lo que avíamos de dezir amades, leedes, oídes, dezimos amáis, leéis, oís. El passado no acabado del indicativo en la primera conjugación echa la primera persona en ava, et forma se del presente del infinitivo, mudando la r final en va, como de amar, amava; de enseñar, enseñava. En la segunda, mudando la er final en ia, como de leer, leía; de correr, corría. En la tercera, mudando la r final en a, como de oír, oía; de sentir, sentía. Sacan se dos irregulares: ser, era; ir, iva. Todas las otras personas siguen la proporción de los verbos regulares. El passado acabado del indicativo en la primera conjugación echa la primera persona en e, et forma se del presente del infinitivo, mudando la ar final en e, como de amar, amé; de enseñar, enseñé. Sacan se andar, que haze anduve; et estar, que haze estuve; et dar, que haze di, el qual solo verbo de la primera conjugación salió en i. En la segunda conjugación echa la primera persona en i, et forma se del presente del infinitivo, mudando la er final en i, como de leer, leí; de correr, corrí. Sácanse algunos que salen en e, como de caber, cupe; de saber, supe; de

poder, pude; de hazer, hize; de poner, puse; de tener, tuve; de traer, traxe; de querer, quise; de ser, fue; de plazer, plugue; de aver, uve. En la tercera conjugación echa la primera persona en i, et forma se del presente del infinitivo, quitando la r final, como de oír, oír; de huir, huí Sacan se algunos que salen en e, como de venir, vine; de dezir, dixere; de ir, fue. Todas las otras personas siguen la proporción de los tres verbos regulares, sacando anduve, anduviste, estuve, estuviste, di, diste, los cuales siguen la proporción de los verbos de la segunda et tercia conjugación. Esso mesmo fue, fuese, que es passado acabado común de ir et ser, el qual solo, ni tiene a, como los de la primera conjugación, ni i, como los de la segunda et tercera. Este mesmo tiempo dize se por rodeo en dos maneras: la una, con el presente del indicativo deste verbo e, as et con el nombre participial infinito; la otra, con el passado acabado deste mesmo verbo e, as et con el mesmo nombre participial infinito; et assí dezimos io e amado, io uve amado. El passado más que acabado dízese por rodeo del passado no acabado deste verbo e, as et del nombre participial infinito; et assí dezimos io avía amado. El venidero del indicativo dize se por rodeo del presente del infinitivo et del presente del indicativo deste verbo e, as; et assí dezimos io amaré, como si dixésemos io e de amar. Mas avemos aquí de notar que algunas vezes hazemos cortamiento de letras o transportación dellas en este tiempo, como de saber, sabré, por saberé; de caber, cabré, por caberé; de poder, podré, por poderé; de tener, terné, por teneré; de hazer, haré, por hazeré; de querer, querré, por quereré; de valer, valdré, por valeré; de salir, saldré, por saliré; de aver, avré, por averé; de venir, vendré, por veniré; de dezir, diré, por deziré; de morir, morre, por moriré. Reciben esso mesmo cortamiento en la segunda persona del plural, como dezíamos que lo recibía el presente; et assí dezimos amaréis vos, por amaredes vos. Capítulo VII Del imperativo El imperativo no tiene primera persona del singular, et forma la segunda persona del presente del singular, quitando la s final de la segunda persona del singular del presente del indicativo, como de amas, ama; de lees, lee; de oies, oie. Pero algunos verbos hazen cortamiento et apócopa del fin, como éstos: pongo, pones, pon, por pone; hago, hazes, haz, por haze; tengo, tienes, ten, por tiene; valgo, vales, val, por vale; digo, dizes, di, por dize; salgo, sales, sal, por sale; vengo, vienes, ven, por viene. Vo, vas, hazemos ve, et siguiendo la proporción, vai, añadiendo i, por la razón que diximos en la primera persona del singular del presente del indicativo; y assí de so eres, sé, añadiendo algunas vezes i, por la mesma razón. Las terceras personas del singular, et las primeras et terceras del plural, son semejantes a aquellas mesmas en el tiempo venidero del optativo. Las segundas personas del plural forman se mudando la r final del infinitivo en d, como de amar, amad; de leer, leed; de oír, oíd. Mas algunas vezes, hazemos cortamiento de aquella d, diziendo amá, leé, oí. Capítulo VIII Del optativo El presente del optativo en los verbos de la primera conjugación forma se del passado acabado del indicativo, mudando la e final en asse, como de amé, amasse; de enseñé, enseñasse. Sacan se anduve, que haze anduviesse; et estuve, estuviesse; et di, diesse. Los de la segunda et tercera conjugación que acabaron el passado acabado en i, reciben sobre la i, esse, como de leí, leiesse; de oí, oiesse. Pero los que hizieron en e, mudan aquella e final en iesse, como de supe, supiesse; de dixere, dixiesse, o dixesse, como de fue hezimos fuesse, quizá por que no se encontrasse con el presente del optativo deste verbo huio, huiesse. Todas las otras personas siguen la proporción de los verbos regulares. El passado del optativo en la primera conjugación forma se del passado acabado del indicativo, mudando la e final en ara, como de amé, amára; de enseñé, ensañára. Sácanse anduve,

que haze anduviera; et estuve, estuviera; et di, diera. En la segunda et tercera conjugación, los que acabaron el pasado acabado en i, reciben sobre la i, era, como de leí, leiera; de corrí, corriera. Pero los que hizieron en e, mudando aquella e final en iera, como de supe, supiera; de dixere, dixiera, o dixera, como de fue hezimos fuera. Todas las otras personas siguen la proporción de los verbos regulares. Este mesmo tiempo dize se por rodeo en dos maneras: la primera, con el mesmo tiempo pasado deste verbo e, as et el nombre participial infinito; la segunda, con el presente del mesmo optativo et el nombre participial infinito; et assí dezimos o si oviera et oviese amado. El venidero del optativo en la primera conjugación forma se mudando la o final del presente del indicativo en e, como de amo, amé; de enseño, enseñé. En la segunda et tercera conjugación, mudando la o final en a, como de leo, lea, de oio, oia. Sácanse: de sé, sepa; de cabo, quepa; de so, sea; de e, aia; de plago, plega; de vo, vaia. E esso mesmo avemos aquí de mirar que los verbos de la tercera conjugación, mudan la ie en i, en la primera et segunda persona del plural; et assí dezimos de sienta, sientas, sienta, sintamos, sintáis, sientan. Todas las otras personas siguen la proporción de los verbos regulares. Capítulo IX Del subjunctivo El presente del subjunctivo en todas las cosas es semejante al futuro del optativo. El pasado no acabado del subjunctivo tiene semejança con el presente del optativo en el segundo seso. Mas el primero dize se por rodeo del presente del infinitivo et del pasado no acabado del indicativo deste verbo e, as, como amaría, leería, oiría. Mas avemos aquí de notar que hazemos en este tiempo cortamiento o trasportación de letras en aquellos mesmos verbos en que los hazíamos en el tiempo venidero del indicativo, como de saber, sabría, por sabería; de caber, cabría, por cabería; de poder, podría, por podería; de tener, ternía, por tenería; de hazer, haría, por hazería; de querer, querría, por querería; de valer, valdría, por valería; de aver, avría, por avería; de salir, saldría, por saliría; de venir, vernía, por veniría; de dezir, diría, por deziría; de morir, morría, por moriría. Reciben esso mesmo algunas vezes cortamiento desta letra a en la segunda persona del plural, et assí dezimos amarides, por amaríades; leerides, por leeríades; oirides, por oiríades. Todas las otras personas siguen la proporción de los verbos regulares. El pasado acabado del subjunctivo dize se por rodeo del presente del mesmo subjunctivo deste verbo e, as et del nombre participial infinito, et assí dezimos como aia amado. El pasado más que acabado del subjunctivo en todo es semejante al pasado del optativo, et allende puede se dezir en otra manera, por rodeo del pasado no acabado del mesmo subjunctivo deste verbo e, as et el nombre participial infinito, et assí dezimos como io amara, oviera, et oviesse, et avría amado. El venidero del subjunctivo en los verbos de la primera conjugación forma se del pasado acabado del indicativo, mudando la e final en are, como de amé, amare; de enseñé, enseñare. Saca se anduve, que haze anduviere; estuve, que haze estuviere; di, que haze diere. Los de la segunda et tercera conjugación, que acabaron el pasado acabado en i, reciben ere sobre la i, como de leí, leiere; de oí, oiere. Pero los que hizieron en e, mudan aquella e en iere, como de supe, supiere; de dixere, dixiere o dixere, como de fue diximos fuere. La segunda persona del plural puede recibir cortamiento desta letra e, que por amáredes, leiéredes, oiéredes, dezimos amardes, leierdes, oierdes. Todas las otras personas siguen la proporción de los verbos regulares. Dize se este mesmo tiempo por rodeo en tres maneras: por el venidero del indicativo deste verbo e, as, et por el presente et venidero del mesmo subjunctivo deste verbo e, as, et assí dezimos: como io amare, avré amado, aia amado, oviere amado. Capítulo X Del infinitivo Assí como del

infinitivo formávamos la primera posición del verbo, assí agora, por el contrario, de la primera posición del verbo enseñemos a formar el infinitivo. Assí que en la primera conjugación forma se de la primera persona del singular del presente del indicativo, mudando la o final en ar; en la segunda, la o final en er; en la tercera, la o final en ir, como de amo, amar; de leo, leer; de abro, abrir. Pero esta regla a se de limitar, haziendo excepción de los verbos que sacamos cuando dávamos regla de formar el presente del indicativo. El passado del infinitivo dize se por rodeo del presente del mesmo infinitivo deste verbo e, as, et del nombre participial infinito, et assí dezimos: aver amado, aver leído, aver oído. El venidero del infinitivo dize se por rodeo de algún verbo que signifique esperança o deliberación et del presente del mesmo infinitivo, et assí dezimos: espero amar, pienso leer, entiendo oír. Capítulo XI Del gerundio, participio, et nombre participial infinito El gerundio, en la primera conjugación forma se del presente del infinitivo, mudando la r final en n et añadiendo do, como de amar, amando; de enseñar, enseñando. En la segunda conjugación, mudando la er final en iendo, como de leer, leyendo; de correr, corriendo. En la tercera conjugación, mudando la r final en endo, como de oír, oiendo; de sentir, sintiendo. El participio del presente forma se en la primera conjugación, mudando la r final en n, et añadiendo te, como de amar, amante; de enseñar, enseñante. En la segunda conjugación, mudando la er final en iente, como de leer, leyendo; de correr, corriente. En la tercera, mudando la r final en iente, como de oír, oiente; de bivar, viviente. El participio del tiempo passado en la primera et tercera conjugación forma se del presente del infinitivo, mudando la r final en do, como de amar, amado; de oír, oído. En la segunda conjugación, mudando la er final en ido, como de leer, leído; de correr, corrido. El participio del tiempo venidero, en todas las conjugaciones forma se del presente del infinitivo, mudando la r final en dero, como de passar, passadero; de hazer, hazadero; de venir, venidero. El nombre participial infinito es semejante al participio del tiempo passado substantivado en esta terminación do, sino que no tiene géneros, ni números, ni casos, ni personas. Pero pocos verbos echan el participio del tiempo passado et el nombre participial infinito en otra manera, como de poner, puesto; de hazer, hecho; de dezir, dicho; de morir, muerto; de veer, visto, aunque su compuesto proveer no hizo provisto, sino proveído; de escribir, escripto. Deo gracias Acabóse este tratado de Grammatica, que nueva mente hizo el maestro Antonio de Lebrixa sobre la Lengua castellana, en el año del Salvador de mil et CCCXCII, a XVIII de agosto. Empresso en la mui noble ciudad de Salamanca.